

PREDIT 2002-2006
GROUPE OPERATIONNEL N° 1
MOBILITES, TERRITOIRES ET DEVELOPPEMENT DURABLE

LES EPREUVES DE LA DISPERSION

Recherche exploratoire
sur les expériences individuelles de la société dispersée

Eric Le Breton

Rapport final – juin 2004

Lettre de commande 02 MT 38 du 2 décembre 2002

Les épreuves de la dispersion

Sommaire

Introduction	5
Chapitre 1 / L'anthropologie de la mobilité - un cadre d'analyse	10
1. Quelques indicateurs d'une dispersion complexe	11
<i>Mobilité résidentielle</i>	11
<i>Mobilité quotidienne</i>	12
<i>Mobilité de vacances, de loisirs et de tourisme</i>	13
<i>Mobilité virtuelle</i>	14
<i>La discrimination sociale des dispersions</i>	15
<i>Les reconfigurations du proche et du loin</i>	17
<i>L'hybridation des mobilités</i>	19
<i>La séparation ou l'imbrication des réseaux sociaux</i>	19
2. La socio-économie du transport : la mobilité comme déplacement	20
3. L'anthropologie de la mobilité	24
<i>Les inscriptions territoriales</i>	26
<i>La mobilité, une forme élémentaire de la vie quotidienne</i>	27
<i>La proxémie</i>	31
<i>Quelques registres proxémiques</i>	33
4. Les épreuves de la dispersion	35
5. Les figures de la dispersion	39
Chapitre 2 / Les mobilités d'affranchissement	45
1. Les territoires de l'affranchissement	46
2. Les logiques du desserrement	52
<i>La bipolarité</i>	52
<i>L'émancipation</i>	57
<i>Diversité des rythmes et modalités de l'affranchissement</i>	59
<i>La déterritorialisation des engagements sociaux</i>	66
<i>La mise à distance des tutelles</i>	67
<i>L'indifférence territoriale</i>	72
<i>Le cosmopolitisme d'expérimentation de soi</i>	74
<i>L'identité floue</i>	77
3. Le resserrement	81
<i>Retour sur le passé</i>	82
<i>Les analogies pratiques</i>	83
En conclusion : l'autonomie du moi multiple	86

Chapitre 3 / L'émergence à soi par le monde	88
1. Partir, un projet de l'intime	91
<i>Le voyage, dernière étape de l'affranchissement</i>	94
<i>Un cadre de mise à l'épreuve de soi et des autres</i>	97
2. Les communautés initiatiques	101
3. La fragilisation de soi	104
<i>Le retour aux sources</i>	107
<i>La mise en abyme du voyage</i>	108
4. La « révolution » de soi	109
En conclusion : le voyage comme expérience réflexive	111
Chapitre 4 / Quatre expériences communes de la dispersion	113
1. L'insularité	113
<i>Des assignations spatiales et sociales</i>	116
<i>Les territoires du morcellement de soi</i>	117
2. La co-présence	121
<i>L'identité dans la proximité</i>	121
<i>Les mobilités d'aventure</i>	125
<i>L'exotique est quotidien</i>	126
<i>La mondialisation du proche</i>	129
3. Les navettes	133
<i>L'étendue sans frontière</i>	133
<i>Le multi-ancrage</i>	134
<i>Etre soi à la carte</i>	135
<i>La logique du retour et ses ressorts</i>	136
<i>L'expérience du vide</i>	145
4. Le cosmopolitisme	151
<i>Une intégration sociale déterritorialisée</i>	151
<i>Les territoires mobiles</i>	153
En conclusion : des communautés mobiles ?	155
Conclusion	157
Bibliographie des articles et ouvrages cités	160
Annexe méthodologique	164
1. Les enquêtes	164
2. Présentation succincte des personnes interviewées	165
3. Tableau de synthèse	168
4. Les guides d'entretien	168

Introduction

Nous vivons dans une société dispersée, c'est-à-dire que les activités quotidiennes, les appartenances sociales et les dimensions de l'identité des individus sont localisées dans des territoires distants les uns des autres.

Cette fragmentation est observable dans la vie de tous les jours. Chacun vit des « moi multiples »¹, plus ou moins autonomes, partagés entre le ou les lieux de résidence, le ou les lieux de travail, les lieux du loisir, ceux des sociabilités amicales et familiales, les lieux de l'intimité individuelle, les lieux des vacances, etc. La fragmentation territoriale de l'identité sociale est également inscrite dans le parcours biographique. Aujourd'hui, tout le monde (ou presque) déménage plusieurs fois au cours de son existence. A partir du lieu de naissance, l'enfant puis l'adolescent suit ses parents dans leurs pérégrinations, puis déménage lors de son accès à l'autonomie, puis encore une fois au moment de la mise en couple, et à nouveau avec l'arrivée des enfants ; la retraite est souvent l'occasion d'un dernier déménagement, pour le « retour au pays ». Ces quatre ou cinq changements d'adresse constituent en quelque sorte le « minimum obligatoire », mais une partie importante de la population déménage bien plus souvent. Dans le cadre de nos enquêtes, nous avons rencontré plusieurs personnes qui avaient, autour de la cinquantaine, changé d'adresses principales une bonne douzaine de fois.

Cette double fragmentation fait naître une énigme. Dans la société dispersée, les individus ont une identité territoriale fragmentée mais ils parviennent néanmoins à se construire dans une identité sociale globalement cohérente. La société contemporaine éparpille nos appartenances sociales. Elle met de l'argent, du temps, des compétences entre les différentes dimensions de l'individu. La société mobile nous amène à vivre dans un cycle de ruptures fréquentes. L'installation dans un lieu se traduit dans des intégrations à de multiples réseaux familiaux, amicaux, professionnels, de voisinage ; l'installation produit aussi des socialisations à tel et tel type d'environnement : on peut vivre d'abord dans un petit village, puis quelques années en centre-ville pour partir ensuite dans le péri-urbain. Ce faisant, les individus changent de modes de vie et de systèmes d'habitudes, au sens fort du mot. De la même manière, les changements de statut (du célibat sans enfant à la vie parentale), les logiques de désaffiliation - réaffiliation (travail, chômage puis travail) s'accompagnent toujours d'une réorganisation, plus ou moins importante, de l'inscription territoriale précédente. Les acteurs sociaux sont entièrement engagés dans ces réagencements. Le changement de quartier, de ville et de région, l'éloignement de la famille et des amis, l'acclimatation à un nouveau

¹ Expression qui nous a été suggérée par Yves Crozet lors d'un séminaire de suivi du programme de recherches.

travail, la modification des rythmes d'organisation de la journée, tout cela est à la fois banal et lourd de conséquences sur le plan de l'économie de la vie quotidienne d'individus qui parviennent pourtant à se construire dans une continuité, dans une cohérence d'eux-mêmes.

C'est à travers deux questions que nous traitons cette énigme de la cohérence et de la continuité de l'individu par-delà les ruptures territoriales.

D'abord, quelles sont les formes sociales de cette dispersion ? Les vécus de la société dispersée ne sont pas identiques selon les individus et les groupes sociaux. Peut-on repérer quelques configurations typiques articulant les dispersions quotidiennes et les dispersions biographiques ? Lors de nos enquêtes, nous avons rencontré deux populations extrêmes. Les cosmopolites ont une inscription territoriale particulièrement dispersée tant dans le registre de la vie quotidienne que dans celui du parcours biographique. A l'opposé, ceux que nous désignerons comme les insulaires sont fortement assignés à des territoires restreints. Nous verrons que les situations intermédiaires sont diverses et tranchées.

Ensuite, comment les individus vivent cette dispersion ? Peut-on repérer quelques éléments-clé des expériences de la dispersion ? Quelles sont les dispositifs pratiques, les ressources rhétoriques qui permettent de maîtriser ou non la dispersion de soi ? Comment aménage-t-on son identité par-delà l'éclatement de ses lieux de vie ? Là encore, les situations sont multiples. Certains individus réussissent à combiner leur fragmentation territoriale dans une cohérence intime et sociale. D'autres, parce qu'ils maîtrisent la dispersion, vivent leur vie comme un champ de possibles largement ouvert où l'expérimentation des situations et la confrontation au nouveau leur offrent des existences stimulantes et gratifiantes. Une troisième catégorie de personnes sont brisées, éclatées, disqualifiées par la dispersion entre les lieux où ils sont passés, ceux où ils sont assignés. Ceux-là perdent le sens de leur vie en perdant le « sens de l'orientation ».

A travers ce questionnement, nous nous intéressons aux épreuves de la dispersion. La reconfiguration des identités territoriales des individus les confrontent à des enjeux, parfois à des difficultés. Quelles sont ces épreuves ? Comment se construisent-elles ? Peut-on repérer une « grammaire » de ces expériences, c'est-à-dire un ensemble d'éléments qui permettent de restituer quelques dimensions spécifiques à la vie dans une société dispersée ? Par exemple, la décohabitation est une expérience partagée par tous et si les modalités diffèrent selon les milieux, son « évidence » sociale réduit la portée de l'épreuve. Mais être muté dans une région où l'on ne connaît personne, être brutalement privé par le chômage de la fréquentation du quartier où l'on a travaillé 25 ans, être privé de ses amis parce qu'ils partent tous vivre ailleurs sont de ces épreuves plus difficiles, parmi mille autres, que la société dispersée nous impose.

Ces questionnements sont délimités par deux options.

La première option réside en un postulat théorique. Nous nous intéressons à la manière dont les individus construisent leurs rapports aux territoires et se construisent eux-mêmes dans ses rapports, bien plus qu'à leurs seules pratiques de mobilité.

L'analyse des relations entre mobilité et territoire est complexe. Il en est de ces notions comme de la poule et de l'œuf : laquelle est première ? Laquelle est déterminante ? Aucune. Les deux dimensions sont *analytiquement* indissociables. Mais *empiriquement*, les choses sont très différentes. Rendre compte de la manière dont les individus se définissent dans leurs relations aux territoires amène en effet à prendre en compte des mobilités très diverses. Un individu produit son inscription territoriale à travers des déplacements physiques concrets (à pied, en voiture, en avion, etc.) mais aussi et tout autant à travers des mobilités virtuelles : le téléphone, Internet, la télévision, le cinéma, la presse, etc., mais encore à travers des mobilités « mentales » : être chez soi à Rennes et se projeter en pensée dans le village de son enfance.

De notre point de vue, il n'y a aucune raison d'accorder une importance particulière aux mobilités physiques par rapport aux autres. Sans développer ici notre propos, prenons un exemple simple. Une femme au foyer fait tous les jours ses courses à pied dans son quartier. Ce quartier est donc un pôle important de son inscription territoriale. Mais tous les jours aussi, elle consacre une demi-heure à discuter par téléphone avec sa mère qui vit à 500 kilomètres. Tous les jours, cette femme se projette mentalement dans le village de sa mère, son actualité, ses problèmes, le temps qu'il y fait, etc. Ce village n'est pratiqué qu'à travers des mobilités virtuelles et mentales. Il est néanmoins, indiscutablement, un autre pôle important de l'inscription territoriale de la femme en question. Ne pas prendre en compte ce pôle, c'est amputer arbitrairement cette femme d'une partie de son identité sociale.

Or il est probable que ce type de réalité échappe à l'analyse qui « part » des mobilités car dans ce cas, le regard est focalisé sur les mobilités physiques, les déplacements effectifs.

La seconde option de ce travail réside dans le niveau d'analyse qui est, on l'aura compris à ce qui précède, résolument compréhensif, portant exclusivement au niveau de l'individu. Plus précisément, nous tentons de traduire un vécu individuel des épreuves de la dispersion. Nous sommes limités à un niveau « micro », sans aborder à aucun moment le registre des interactions et encore moins celui du fonctionnement des groupes sociaux dans leur ensemble. Cette option n'a pas d'autre motif que le temps dont nous disposons.

Voilà pour les modalités de notre questionnement. Tâchons à présent d'en clarifier un peu les raisons. Pourquoi avons-nous jugé intéressant de porter notre regard sur le vécu subjectif et individuel de la dispersion ?

De très nombreux travaux sur les transports et la mobilité sont conduits de manière systématique depuis près de quarante ans. Ces travaux aboutissent aujourd'hui, entre autres pistes, à une hypothèse sociologique ambitieuse. La croissance exponentielle de toutes les mobilités constituerait une caractéristique majeure des sociétés contemporaines. Disons les choses de façon plus tranchée. Les sociétés contemporaines seraient avant tout des sociétés mobiles, la « mobilité » investissant tous les registres de la vie sociale, le rapport aux territoires bien sûr mais aussi les sphères du travail, de la famille, les comportements politiques, etc. Mais, à notre connaissance, les travaux qui explorent cette hypothèse au plan des individus concrets et saisis dans leur globalité sont rares – quand bien même en augmentation significative depuis quelques années, ainsi que nous l'exposons dans le premier chapitre.

C'est pour contribuer à développer cette perspective d'une anthropologie de la mobilité que nous proposons ce compte rendu d'enquête, en insistant sur son caractère exploratoire. Il est ici moins question de valider des hypothèses que de poser quelques jalons, d'approcher, au plus près des acteurs et parfois de manière impressionniste, *quelques* dimensions des expériences de la dispersion.

Dans les pages qui suivent, nous nous intéressons à trois types d'expériences de la dispersion. Tout d'abord, l'expérience de l'accès de jeunes gens à l'autonomie, processus observé à travers la construction d'une inscription territoriale distincte de celle des parents. Nous verrons que la mobilité et le réaménagement de ses rapports aux territoires fournissent aux « débutants dans la vie » le cadre de la conquête de leur indépendance (Chapitre 2).

Nous retrouvons ensuite ces débutants lorsqu'ils sont engagés dans un type particulier de mobilité, le voyage à travers le monde, voyage initiatique ou voyage « routard » (chapitre 3).

Puis, nous nous intéresserons à des adultes. Notre idée de départ était d'identifier quelques éléments du vécu de la société dispersée chez des personnes appartenant globalement à la « classe moyenne ». Cette notion de classe moyenne est évidemment très vague, mais par-là nous voulions *ne pas* enquêter des individus aux pratiques de dispersion importantes tels que par exemple, les cadres du privé ou du public. Il nous semble en effet que certains discours sur une société qui serait « de plus en plus » mobile procèdent de regards trop souvent portés sur des populations atypiques : immigrés, cadres internationaux, etc. Nous voulions enquêter auprès de personnes n'ayant *a priori* aucune obligation spécifique de mobilité. Les aléas du travail de terrain nous ont en fait amenés à rencontrer des personnes aux profils socio-professionnels extrêmement variés. De fait, nous avons abouti à un panorama éclaté des expériences de la dispersion. Ce que l'on peut dire autrement en disant qu'il apparaît que la société dispersée donne lieu à des pratiques et à des vécus multiples et très différents les uns des autres. Nous les présentons, là encore de façon très exploratoire, à travers quatre configurations typiques (chapitre 4).

Les analyses de ces trois chapitres sont fondées sur une enquête par entretiens que nous présentons dans l'annexe méthodologique.

Le premier chapitre a pour objet de proposer des éléments d'un cadre d'analyse des faits de mobilité.

Chapitre 1

L'anthropologie de la mobilité : un cadre d'analyse

Un discours aujourd'hui bien établi postule que les individus sont de plus en plus mobiles, et que la mobilité croît avec le statut social. Ce discours est fondé notamment sur des observations statistiques. Les travaux de l'INRETS établissent l'augmentation du nombre moyen de déplacements effectués par les individus, l'allongement des distances parcourues et la corrélation de ces augmentations avec le statut social. Mais d'autres chercheurs font l'hypothèse qu'au-delà de l'augmentation des déplacements, s'opère une mise en mobilité généralisée du monde. Une des dimensions centrales de la modernité selon Anthony Giddens réside dans l'affranchissement des relations sociales de leurs cadres spatiaux et temporels, dans la capacité croissante des individus de se délocaliser et relocaliser². Rémy Knafou mise sur « l'existence d'une "transition mobilitaire", définie par référence à la théorie de la "transition démographique". »³ Quand on connaît l'importance de la transition démographique dans l'histoire du monde occidental, on prend la mesure du pari de Knafou. Dans un autre registre mais l'idée est la même, Alain Bourdin propose « Liberté, Egalité, Mobilité »⁴ et un groupe de recherche de l'université de Perpignan demande si « l'*homo itinerans* »⁵ ne serait pas en passe d'occuper « une place prépondérante sinon la première [parmi les] *homo sapiens, demens, loquens, ludens*, etc. »⁶

De manière plus modeste et pragmatique, examinons cette double affirmation au regard de quelques indicateurs récents.

² Giddens A., *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Théorie sociale contemporaine », 1994.

³ Knafou R., « Mobilités touristiques et de loisirs et système global des mobilités » in Bonnet M. et Desjeux D. (sous la dir. de), *Les territoires de la mobilité*, Paris, PUF, coll. « Sciences sociales et sociétés », 2000, 224 p., pp. 85-94, p. 93

⁴ Bourdin A., *La question locale*, PUF, coll. « La politique éclatée », 2000, 253 p., p. 163.

⁵ Equipe VETC, *Bouleversants voyages. Itinéraires et transformations*, Presses universitaires de Perpignan, coll. « Etudes », Perpignan, 2000, 413 p., 4^{ème} de couverture.

⁶ Equipe VETC, *op. cit.*

1. Quelques indicateurs d'une dispersion complexe

Mobilité résidentielle

Entre 1990 et 1999, un Français sur deux a déménagé⁷. Ce n'est pas rien ! Sur la totalité des presque 28 millions de métropolitains ayant une nouvelle adresse, les deux tiers ont changé de commune et parmi eux, un tiers ont quitté leur département et 20% ont changé de région. Le critère d'âge est discriminant. Ce sont les 25-29 ans qui sont les plus mobiles, et d'autant plus que la mobilité est lointaine. Les changements de région ou de département sont deux fois et demi plus fréquents pour les 25-29 ans que pour les 40-59 ans. La mobilité des 40-59 ans est globalement faible, mais elle l'est moins pour les migrations de proximité au sein d'une même commune.

Ces tendances sont confirmées par l'étude de François Dubujet⁸. Fin 1996, 62% des personnes de moins de 35 ans n'habitaient pas le même logement qu'en 1992. Après 35 ans, la mobilité résidentielle diminue nettement parce que les situations familiales et professionnelles des individus sont stabilisées. De plus, l'amélioration globale des logements n'est plus en soi un motif de déménagement.

Entre 35 et 50 ans, les « déménageants » représentent 27% de la catégorie d'âge. Pour cette population, un déménagement sur quatre est motivé par l'accès à la propriété, un déménagement sur cinq pour des raisons professionnelles. Mais la principale cause de déménagement est le divorce (1 déménagement sur 3). Ainsi, dans la première période de la vie, la mobilité est un facteur d'intégration sociale : on déménage pour trouver un travail ou parce que l'on se marie et que la famille grandit. Après 35 ans, le déménagement est (dans ce registre des tendances globales) un indicateur et un facteur de désintégration sociale.

Après 50 ans, la proportion des ménages qui déménagent n'est plus que de 10%, les motivations étant alors soit l'accès au statut de propriétaire pour ceux qui ne le sont pas encore (et dans ce cas, on passe de l'appartement à la maison) soit le « retour au pays », particulièrement pour ceux qui ont vécu en Ile de France.

A ces données concernant le déménagement, il faut ajouter l'apparition d'une population significative de bi-résidentiels, ces individus partagés entre deux logements, l'un en semaine à proximité du lieu de travail, l'autre étant le logement familial de week-end.

Les pratiques de mobilité résidentielle varient nettement selon les catégories socioprofessionnelles. 37% des cadres âgés de 25 à 34 ans ont déménagé entre 1992 et 1996, essentiellement pour des raisons liées à l'emploi (accès au premier emploi, changement d'employeur, mutation, rapprochement du lieu de travail). Ce

⁷ Baccaini B., « Les migrations en France entre 1990 et 1999 », in *Insee première*, n° 758, février 2001.

⁸ Dubujet F., « Les déménagements forment la jeunesse » in *Insee Première*, N° 647, mai 1999.

n'est le cas que de 12% des ouvriers et de 23% des employés. Toutes catégories d'âge confondues, les ménages de cadres sont et restent les plus mobiles tout au long de la vie.

Un Français sur deux, la mobilité résidentielle est une réalité massive, mais elle enregistre, après une augmentation soutenue entre 1954 et 1975, une baisse régulière et significative. En 1984, 32,3% des ménages étaient dans leur logement depuis moins de 4 ans. Le chiffre est de 30,3% en 1996.

Mobilité quotidienne

Les nombreuses études menées par les équipes de l'INRETS⁹ aboutissent à des conclusions nettes et concordantes. Chaque Français de déplace de plus en plus loin, parcourt de plus en plus de kilomètres (environ 15 000 km par an), au rythme d'une augmentation annuelle de 4% depuis deux décennies. La distance moyenne de déplacement quotidien d'un Français a augmenté d'un tiers entre 1982 et 1994, pour atteindre 25 kilomètres. La mobilité de longue distance (au-delà de 100 km du domicile) représente 40% des déplacements d'un individu et enregistre une croissance forte, de l'ordre de 5% par an. La sphère des déplacements de proximité (moins de 100 km autour du domicile) connaît aussi une croissance, mais ralentie par rapport aux années précédentes.

Les ménages sont presque tous motorisés. Le seuil d'un ménage sur deux disposant d'au moins une voiture a été franchi en 1968. Le taux est de 70% en 1980 et de 80% en 2000. En 2000 également, 25% des ménages sont multi-motorisés, pour 15% en 1980. On sait aussi que les déplacements sont de moins en moins centralisés, radiaux, et de plus en plus dispersés, cette dynamique étant globalement liée à l'étalement urbain, à la spécialisation fonctionnelle des territoires mais aussi au renforcement continu des polarités secondaires dans les agglomérations.

Les distances parcourues sont indexées à la hiérarchie sociale. Deux tendances également importantes sont à retenir. D'une part, les distances quotidiennes moyennes (en 1993-94) sont d'autant plus importantes que l'on passe du retraité (12,6 km/jour), à la femme au foyer (15 km), puis au chômeur (20,1 km), à l'étudiant (26 km), à la femme active (28 km) et enfin à l'homme actif (38 km/jour). Mais d'autre part, les écarts entre ces populations sont en réduction. Entre 1981-82 et 1993-94, la distance moyenne d'un homme actif a crû de 21%,

⁹ Voir notamment Gallez C., Orfeuil J. - P. et Polacchini A., « L'évolution de la mobilité quotidienne. Croissance ou réduction des disparités ? » in *RTS*, n° 56, juillet-août 1997, pp. 27-41. Orfeuil J.-P., *Accessibilité, mobilité, inégalités : regards sur la question en France aujourd'hui*, ronéo, 26 p., 2002. Madre J.- L. et Maffre J., « La mobilité des résidents français. Panorama général et évolution » in *RTS*, n° 56, 1997, pp. 9-26.

celle de la femme active de 47%, celle du demandeur d'emploi de 30% et enfin celle de la femme au foyer de 70%. Les disparités sont fortes mais à la baisse.

En 1999, trois actifs sur cinq travaillaient hors de leur commune de résidence¹⁰. Ces « migrants alternants » représentent 14 043 000 des 23 055 000 actifs ayant un emploi et résidant en France métropolitaine. Parmi eux, 3 551 000 se rendent dans un autre département et 720 000 dans une autre région. Les migrants alternants sont de plus en plus nombreux. En 1999, ils représentent 60,9% des actifs ayant un emploi. Les chiffres étaient de 46,1% en 1982 et de 52,3% en 1990. Par ailleurs, les déplacements « domicile-travail » ne cessent de s'allonger : 13,1 km en 1982, 14,1 km en 1990 et 15,1 km en 1999.

*Mobilité de vacances, de loisirs et de tourisme*¹¹

Les mobilités de vacances sont en augmentation entre 1963 et 1989, année au cours de laquelle 66% des Français sont partis au moins une fois. Mais le taux de départ n'était plus que de 63% en 1999. Le nombre moyen de séjour par « personne partie » était de 1,5 en 1963, et de 1,9 en 1989. Pourtant le nombre moyen de jours passés hors du domicile par an reste stable, autour de 29 jours. Cela revient à dire que le nombre moyen de nuitées par séjour diminue, en passant de 14,5, en 1988, à 13,7 en 1994 et à 12,0 en 1999. Dans la même logique, la proportion des séjours d'été de plus de quatre semaines a été divisée par deux entre 1989 et 1999, passant de 16% à 8% des séjours de vacances. Les « Français » partent plus souvent et moins longtemps. Les mobilités de vacances sont plus fractionnées.

Les mobilités de vacances, comme les mobilités quotidiennes, donnent lieu à des mouvements de rattrapage des catégories sociales plus modestes par rapport aux catégories favorisées. Entre 1974 et 1994, l'écart entre les taux de départ de l'ensemble des catégories socioprofessionnelles est passé de 73% à 47%¹². Néanmoins, les appartenances sociales discriminent radicalement les mobilités de vacances.

Entre 1994 et 1999, le taux de départ a augmenté pour les agriculteurs¹³, pour les professions intellectuelles et les cadres, pour les retraités. Il a diminué pour les ouvriers, les employés et les inactifs. A peine 40% des personnes appartenant à un ménage gagnant moins de 900 euros par mois ont pris un congé hors de leur domicile en 1998-1999 ; c'est le cas de 89% des personnes qui ont un revenu

¹⁰ Talbot J., « Les déplacements domicile-travail » in *Insee Première*, n° 767, avril 2001.

¹¹ Pour une réflexion sur les distinctions entre ces trois catégories, se reporter à Potier F. et Zegel P., *Exclusions et inégalités d'accès aux loisirs et au tourisme*, rapport pour le PUCA, novembre 2002, 79 p.

¹² Commissariat général du Plan, *Réinventer les vacances. La nouvelle galaxie du tourisme*, La documentation française, 1998, p. 57

¹³ Qui continuent toutefois de partir bien moins souvent que les autres groupes socio-professionnels.

supérieur à 3 800 euros mensuels. Par ailleurs, 41% de ceux qui sont partis en vacances ont aussi effectué de courts séjours d'agrément pendant l'été, contre 22% de ceux qui ne sont pas partis en vacances. Les avantages, bien sûr, se cumulent.

Les pratiques diffèrent aussi avec l'âge. Ceux qui partent le plus sont les plus jeunes. 70% des moins de 14 ans et 68% des 14-19 ans sont partis en vacances. Il est probable que ce sont les enfants des classes favorisées qui partent le plus souvent, même si les dispositifs de redistribution sociale¹⁴ permettent aux enfants des classes moins favorisées de partir plus souvent que leurs parents. Les 20-24 ans partent le moins souvent (58%) : l'été est pour eux la période des petits jobs. Mais dans cette tranche d'âge, les trois quarts des demandeurs d'emploi ne partent jamais.

D'une manière plus globale, un quart des Français sont exclus des mobilités de loisirs et de tourisme alors qu'à l'autre extrémité du spectre social, 15% des Français réalisent à eux seuls plus de la moitié de ces déplacements¹⁵.

Mobilité virtuelle

Achevons ce bref tour d'horizon avec quelques données plus fragmentaires relatives aux mobilités virtuelles.

En 1997, un Français avait 6,2 interlocuteurs téléphoniques par semaine, contre 8,8 interlocuteurs de face à face¹⁶. Ce sont les personnes vivant seules qui consacrent le plus de temps au téléphone : 236 minutes en 15 jours, pour 144 minutes pour les jeunes vivant chez leurs parents et 116 minutes pour les personnes vivant en couple avec ou sans enfant.

Par ailleurs, ce sont les femmes inactives qui téléphonent le plus (191 minutes), suivies par les artisans, commerçants et chefs d'entreprise (178 minutes) ; viennent ensuite les retraités (165 minutes) puis les chômeurs (158 minutes). Si les femmes inactives sont parmi les moins mobiles physiquement, elles ont donc une mobilité téléphonique plus importante que les autres groupes sociaux, et notamment supérieure à l'ensemble des actifs¹⁷.

Plus rapidement encore, signalons que la connexion domestique à Internet est encore rare mais que l'équipement des ménages croît régulièrement et rapidement. En 2002, 32% de la population française de plus de 15 ans a déjà utilisé Internet¹⁸.

¹⁴ Comités d'entreprises, chèques vacances, colonies, etc.

¹⁵ Potier et Zegel, *op. cit.*

¹⁶ Rivière C. A., « Le téléphone : un facteur d'intégration sociale » in *Economie et statistique*, n° 345, 2001 – 5, pp. 3-33

¹⁷ Le téléphone portable équipait 14% des ménages en 1997, et le double (28%) en 1999 soit près de 20 millions de personnes ; ce chiffre passe à 30 millions en 2000. cf. Rouquette C., « La percée du téléphone portable et d'Internet » in *Insee Première*, n° 700, février 2000.

¹⁸ Rouquette C., « Un tiers des adultes ont déjà utilisé l'Internet » in *Insee Première*, n° 850, juin 2002

Là encore, les disparités sociales sont patentes. Les taux d'utilisation sont de 76,3% pour les cadres et les professions intellectuelles supérieures contre 12,9% pour les ouvriers, de 73,1% pour les diplômés de l'enseignement supérieur contre 7,1% pour les personnes sans diplôme.

Que retenir de tout cela ?

En premier lieu, ce que ces données ne disent pas parce qu'elles portent sur des périodes de temps courtes et récentes (au plus les 40 dernières années). La mobilité des populations n'est pas nouvelle. Daniel Roché a publié un ouvrage : *Humeurs vagabondes*¹⁹, éclairant cette question de manière détaillée. Avec l'élargissement des horizons du monde, au gré des grands voyages de découverte des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, la mobilité prend une importance considérable dans la culture occidentale. En témoigne, entre autres indicateurs, le nombre des récits de voyage répertoriés en français et dans une dizaine d'autres langues. Roché en recense 456 pour le XVI^{ème}, 1 566 pour le XVII^{ème} et 3 540 pour le XVIII^{ème}, soit un total de 5 562 ouvrages sur les trois siècles.

Cette première mondialisation a des répercussions concrètes dans la vie quotidienne des populations. La pratique individuelle du voyage d'agrément, d'affaires et du voyage des étudiants auxquels l'auteur s'intéresse de près se développe. Et de démontrer sinon la fausseté du moins l'exagération de l'opposition entre « les sociétés contemporaines [et les] sociétés anciennes fixes et stables, immobiles et localisées »²⁰. Dès la période classique, des groupes sociaux, ne comptant pas nécessairement parmi les élites commerçantes ou administratives, artistiques ou militaires, vivent et participent d'une société dispersée. Nous n'en dirons pas plus, mais il paraît important de relativiser la nouveauté et la radicalité des faits de mobilité.

Ensuite, quelques tendances globales.

La discrimination sociale des dispersions

Presque tous les indicateurs convergent dans le sens d'une amplification de la dispersion : plus de mobilité quotidienne, plus de mobilité virtuelle, plus de mobilité de vacances. Soyons prudent toutefois. Les progressions étaient marquées jusque dans les années 1980. Depuis, la mobilité résidentielle est dans un cycle de ralentissement. Certains groupes sociaux (ouvriers, employés) partent en vacances moins souvent que par le passé.

Dans l'appréciation du mouvement d'ensemble, il faut se défier des discours millénaristes construits autour du « de plus en plus ». Les discours sur l'hyper-

¹⁹ Roché D. *L'humeur vagabonde. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Fayard, 2003, 1 031 p.

²⁰ Roché D., *op. cit.*, p. 21.

mobilité de la population nous semblent exagérés. La « faute » notamment aux études de la mobilité trop souvent focalisées sur des populations aux pratiques de mobilité singulières dont on déduit trop vite qu'elles sont partagées. Les cadres dirigeants des entreprises privées et publiques, les internautes, les immigrés ne vivent pas le lot commun. De plus, les chercheurs, les journalistes et les publicitaires leur inventent trop vite une hyper-mobilité qu'ils n'ont pas toujours.

On peut aussi observer la corrélation des pratiques de dispersion et des appartenances sociales. Les groupes sociaux favorisés ont des mobilités quotidiennes, résidentielles, virtuelles et de vacances plus nombreuses. Les groupes sociaux défavorisés vont moins loin, moins souvent et de manière moins irrégulière. Leur dispersion est plus proche et plus stable.

Mais là encore, gardons-nous d'aller trop vite. On trouve parmi les populations les plus modestes des dispersions massives. Les immigrés sont inscrits dans des mobilités intercontinentales et maintiennent des relations denses avec leurs pays d'origine (envoi d'argent, lien téléphonique, vacances aux pays, etc.) Les SDF et les « zonards »²¹ sont à la fois en bas de l'échelle sociale et extrêmement mobiles, passant d'une ville à l'autre. A l'opposé, les cadres sont effectivement parmi les plus mobiles. Mais les chiffres ne disent pas qu'ils détestent le plus souvent cette mobilité, qu'elle est fortement dépréciée dans certaines entreprises (et donc dépréciative de ceux qui la pratiquent) et qu'ils font subjectivement tout ce qu'ils peuvent pour la minorer et en réduire la portée sur eux-mêmes ; nous reviendrons sur ce point.

De manière nette également apparaît la covariation, rarement étudiée, de la dispersion et de l'âge. La dispersion est plus forte chez les jeunes et décroît avec l'âge, mais de manière différente selon les classes sociales. L'ancrage est plus rapide chez les populations modestes, et intervient plus tardivement pour les groupes sociaux plus favorisés. Remarquons par ailleurs que la dispersion revêt un sens opposé selon les périodes de la vie. Sur la première partie de l'existence, la mobilité s'inscrit dans une dynamique d'intégration sociale : les personnes vont chercher des études qui leur conviennent, un premier emploi, s'affranchissent des territoires et des contrôles familiaux, fondent leur famille. Sur le second versant de la vie, certaines pratiques de mobilité paraissent liées à une désaffiliation : divorce, chômage.

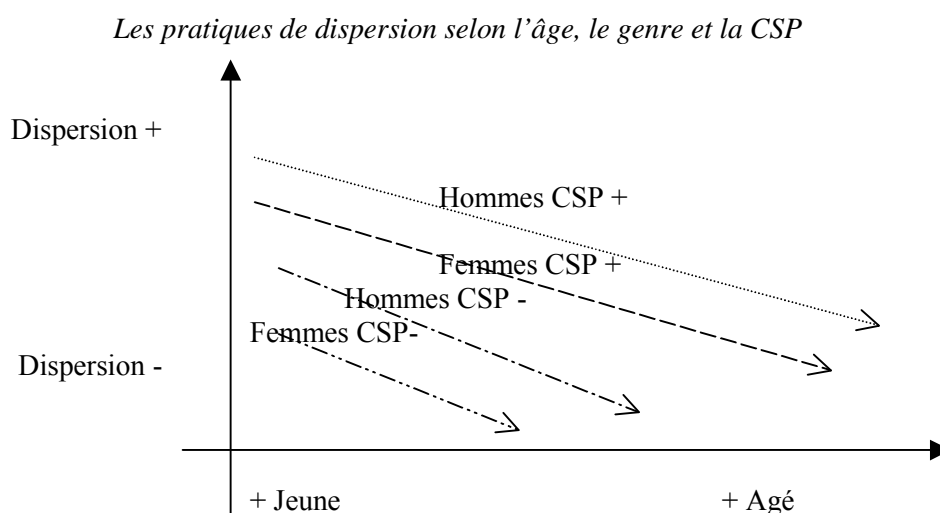
N'oublions pas un troisième indicateur, lui aussi souvent minoré : le genre. On sait grâce aux travaux de Caroline Gallez, Jean-Pierre Orfeuil et Annarita Polacchini²², de Jacqueline Coutras²³ ou encore de Annie Guédez, que le facteur est pertinent : les femmes sont moins « dispersées » que les hommes, mais les disparités entre genres s'amenuisent.

²¹ Terme imprécis que l'on utilise faute de mieux pour désigner ces (plus ou moins) jeunes vivant dans la rue une partie de leur temps et dont on ne sait pas grand chose, voire rien, notamment s'ils sont vraiment sans domicile ou non.

²² *Op. cit.*

²³ Coutras J., *Crise urbaine et espaces sexués*, Armand Colin, coll. « références », 1996.

On peut synthétiser ces rapides observations dans le petit schéma suivant.



Mais observer les tendances à l'amplification des dispersions et à leur partage par tous les groupes sociaux ne suffit pas à rendre compte du phénomène. Il faut prendre en compte trois autres registres d'analyse.

Les reconfigurations du proche et du lointain

D'une part, on ne peut pas résumer la dispersion à des mobilités qui iraient simplement « de plus en plus loin ». Certes, les Français font en moyenne de plus en plus de kilomètres. Mais les mobilités virtuelles par téléphone et par Internet s'effectuent pour une bonne part dans la proximité et permettent à des personnes d'intensifier leurs relations de face à face²⁴. La dispersion renvoie à une dynamique d'extension géographique mais aussi et tout autant à une reconfiguration, à une réarticulation des territoires très éloignés, moins éloignés et proches.

Les cadres d'entreprise illustrent bien la complexité des liens entre proche et lointain. Cette population est engagée dans des mobilités professionnelles impliquant le changement de pays et de continents. Mais, le week-end venu, ces mêmes cadres restent volontiers se reposer dans leurs maisons-jardins. A l'opposé, les travailleurs immigrés se déplacent peu en cours d'année mais passent un mois de vacances, tous les ans, sur un autre continent. Par ailleurs, ces immigrés, peu

²⁴ C'est ce qui ressort du travail d'Alain Rallet et de Claire Charbit, *Les usages locaux d'Internet : vers de nouvelles formes de proximité et de mobilité urbaines*, Rapport pour le PUCA, 2004.

mobiles au quotidien, pratiquent à l'échelle du parcours biographique des mobilités résidentielles considérables. On voit avec ces deux exemples simplifiés que le « loin » et le « proche » participent de configurations que l'indicateur du kilométrage n'épuise pas²⁵.

Dans ce registre de problèmes, Michel Grossetti a livré récemment une étude traitant du déploiement dans l'espace des relations sociales des individus²⁶. Un des principaux résultats de ce travail est d'établir qu'en 2002, 83% des relations sociales d'un individu (vivant dans l'agglomération toulousaine) sont situées à moins d'une heure de son domicile. Les ancrages peuvent donc être, dans une société dispersée, singulièrement proches, ce qui suggère bien une recomposition de toutes les échelles territoriales et non une simple extension des territoires²⁷.

D'autre part, l'extension de certaines mobilités chez certaines populations n'implique pas la disparition du « proche », des territoires de la proximité. L'image de Jean Viard, pour être forte, paraît inexacte : « Aussi sommes-nous vite perdus dans notre proche. Le voisin déjà est presque un inconnu, la route qui nous sort de notre quartier est souvent le seul trajet que nous y effectuons. Combien d'entre nous ont plus déambulé le long des canaux de Venise que dans le quartier où ils travaillent ? »²⁸ En effet, Jean-Yves Authier rend compte d'une tout autre réalité à partir d'une vaste enquête auprès de citadins de plusieurs quartiers centraux de grandes agglomérations²⁹. Les résultats sont nets : « la figure du citadin nomade et cosmopolite, partagé entre son chez-soi et la vaste ville, mais dépourvu de toute attache avec le quartier dans lequel est inséré son logement, n'est guère incarnée

²⁵ Sur ce point, le programme de recherches animé par Michel Bonnet et Patrice Aubertel du PUCA apportent des éléments importants. Voir Bonnet M. et Desjeux D. (sous la dir. de), *Les territoires de la mobilité*, PUF, coll. « Sciences sociales et sociétés », 2000, 224 p. ; Le Breton E., *Mobilités et territoires urbains. Mise en perspective de quelques problèmes. Synthèse des séminaires du programme Mobilités et territoires urbains*, PUCA, 2003.

²⁶ Grossetti M., *Relations sociales, espace et mobilités*, PUCA, septembre 2002, 134 p.

²⁷ L'auteur montre aussi, entre autres choses, que « l'indicateur de dispersion » varie avec les appartenances socio-professionnelles : 27% des enquêtés résidant dans l'agglomération toulousaine ont au moins une relation (hors membre de la famille ou ami intime) hors de l'agglomération. Ce chiffre est de 19% pour les personnes n'ayant pas le bac, et de 34% pour les personnes diplômées de bac+2 ; de 29% pour les cadres et de 9% pour les agriculteurs ; de 40% pour les moins de 25 ans et de 6% pour les plus de 65 ans. « Les entourages sont d'autant moins locaux qu'ils sont vastes, ce qui est plus probable pour ceux qui ont fait des études. » Grossetti, *op. cit.*, p. 86.

²⁸ Viard J., *La société d'archipel, ou les territoires du village global*, L'Aube, coll. « Monde en cours », 1994. p. 14-15.

²⁹ Authier J.- Y., « Habiter son quartier et vivre en ville : les rapports résidentiels des habitants des centres anciens » in *Espaces et sociétés*, n° 108-109, 2002, pp. 89-109. Cet article procède d'une enquête par questionnaires conduite en 1997 et 1998 par l'auteur et Bernard Bensoussan, Yves Grafmeyer, Jean-Pierre Lévy et Claire Lévy-Vroelant auprès de 1 697 habitants de divers quartiers anciens de centres-villes.

que par un enquêté sur cinq. [...] Les individus ayant un usage privilégié de leur quartier sont beaucoup plus fréquemment des citoyens mobiles, qui investissent amplement les autres espaces de la ville, que des habitants "captifs", à la mobilité réduite. [...] Autrement dit, dans bien des cas, l'ancrage dans le quartier et la mobilité urbaine, loin de constituer deux modes opposés d'habiter, fonctionnent de pair. »³⁰ L'observation est d'importance. Le loin et le proche ne se repoussent pas l'un l'autre mais sont au contraire fortement imbriqués, et d'autant plus que les individus vont loin. La mobilité ne fait pas disparaître la proximité – au contraire.

L'hybridation des mobilités

Il faut aussi être attentif à la manière dont les registres de mobilité sont articulés les uns aux autres. Reprenons l'exemple d'une femme au foyer. Ses déplacements quotidiens sont rares. Mais elle appartient à la catégorie des personnes qui passent le plus de temps au téléphone. Imaginons que cette femme au foyer téléphone plusieurs fois par semaine à sa cousine résidant de l'autre côté de la France. Voilà quelqu'un qui est peu mobile physiquement mais très mobile virtuellement.

Plus généralement, les mobilités résidentielles, quotidiennes, virtuelles et « rares » (vacances, etc.) ne sont pas nécessairement additionnables. Pour un même individu, la mobilité peut être forte dans un registre et faible dans l'autre. Là encore, les configurations sont complexes et non-évidentes.

La séparation ou l'imbrication des réseaux sociaux

Faisons intervenir un troisième élément dans l'appréhension des dispersions et de leurs vécus : la connexion ou la séparation des univers sociaux pratiqués lors des mobilités. Des individus peuvent être mobiles dans des univers qui restent séparés les uns des autres. Nous parlerons plus loin de ces personnes qui vivent de fortes dispersions quotidiennes, résidentielles, virtuelles. Concrètement, ils déménagent souvent ; ils passent une grande partie de leurs semaines dans l'avion, le train et la voiture ; ils consacrent leurs vacances à visiter des pays étrangers ; enfin, ils utilisent copieusement Internet et le téléphone. Mais les personnes qu'ils côtoient dans un registre de mobilité ne rencontrent jamais les personnes fréquentées dans un autre. Ils pratiquent une dispersion géographique qui est aussi une dispersion sociale. Leur dispersion est fondée sur des réseaux sociaux qui demeurent cloisonnés les uns par rapport aux autres.

A l'opposé, des personnes peuvent pratiquer une moindre dispersion géographique, mais où les différents réseaux et groupes sociaux auxquelles elles participent sont étroitement imbriqués. On reconnaît dans ce raisonnement

³⁰ Authier, *op. cit.* p. 98

l'examen par Ulf Hannerz des « modes d'existence urbains »³¹. Pour cet auteur, un individu peut participer à un seul réseau social ; c'est le mode d'existence « enclavé ». D'autres individus vivent dans des univers sociaux séparés les uns des autres : les relations de travail ne croisent jamais les relations du voisinage ; c'est le mode d'existence « ségrégué ». D'autres encore pratiquent des univers sociaux qui se recoupent, au moins partiellement : c'est le mode d'existence urbain « intégré ». Enfin, les derniers n'ayant que peu de relations, vivent dans « l'isolement » social. Mais là où Hannerz limite son propos au monde urbain, nous proposons de l'étendre à l'ensemble de l'inscription territoriale des individus, qui excède largement le seul monde urbain.

Ces remarques compliquent donc l'appréhension des dispersions. Plus exactement, il faudrait dire que la description des pratiques réelles de dispersion suppose de mobiliser un cadre d'analyse adapté. En effet, étudier les dispersions de la société contemporaine, c'est bien sûr rendre compte des déplacements quotidiens des individus mais aussi et tout autant de la multiplication des lieux d'ancrage, des manières nombreuses et particulières dont le loin et le proche se combinent, des manières particulières dont les mobilités résidentielles, quotidiennes et virtuelles sont articulées les unes aux autres, et enfin des degrés d'imbrication ou de cloisonnement des univers sociaux pratiqués dans le cadre de ces mobilités.

Ces dimensions des pratiques de la dispersion prennent des formes différentes selon les individus et les groupes sociaux ; ces formes multiples et complexes restent globalement à décrire.

La société dispersée n'est pas un monde s'étirant à l'infini, dont les frontières et les territoires seraient purement et simplement dissous et - surtout - dissous pour tout le monde et de la même manière. Une image plus juste serait celle de la galerie des glaces que l'on peut visiter dans les foires. Selon la position de l'individu visitant la galerie, certaines perspectives s'ouvrent alors que d'autres se ferment, la configuration des ouvertures et fermetures changeant selon le cheminement du visiteur.

2. La socio-économie du transport : la mobilité comme déplacement

L'étude des faits sociaux liés à la dispersion s'est longtemps opérée dans le cadre dominant de la socio-économie des transports. Cette dénomination de socio-économie des transports est d'abord celle d'une action thématique programmée (ATP) initiée en 1973 sous l'impulsion conjointe du ministère de l'Équipement et de la Délégation générale à la recherche scientifique et technique (DGRST)³². Mais la problématique mise en œuvre dans le cadre de ce vaste programme de recherche

³¹ Hannerz U., *Explorer la ville*, Ed. de Minuit, coll. « Le sens commun », 1983 [édition originale, 1980], 418 p., voir notamment pp. 316-323.

³² *Transports et société*, Actes du colloque de Royaumont des 26 et 27 avril 1978, Economica, coll. « Économie publique de l'aménagement et des transports », 1979, 731 p.

contractuelle le déborde largement. Pour nous, la socio-économie des transport est une manière singulière de conceptualiser la mobilité, qui a occupé une position centrale des années 1950 à 1980. Quels en sont les principes ordonnateurs ?

- a) Tout d'abord, la mobilité est réduite ou du moins examinée préférentiellement comme séquence de déplacement physique d'un individu d'un point A à un point B. La mobilité est en fait restreinte au « transport » considéré comme un moyen instrumental d'ajustement des individus à leurs territoires. Cet ajustement fait l'objet de mesures précises en termes de fréquences, de distances, de motifs, etc.
- b) Le transport est appréhendé comme un levier opérationnel de maîtrise des dynamiques d'étalement urbain par des plans d'équipements : routes et autoroutes, réseaux ferrés urbains et interurbains, aéroports et ports.
- c) Le centre de gravité des analyses est appuyé, de manière plus ou moins explicite selon les travaux, sur les politiques publiques dans toutes leurs dimensions politiques et organisationnelles (le « partenariat privé-public » est un objet phare), législatives, réglementaires, managériales, etc.
- d) Cette problématique intègre une appréhension marginale, économétrique des individus à travers le prisme des enquêtes statistiques qui se développent simultanément (enquête globale transport, enquêtes « ménages », etc.) en instrumentant l'idée selon laquelle un individu égale un individu, qu'il soit homme ou femme, riche ou pauvre, jeune ou vieux. Les appartenances collectives, les dimensions culturelles ou symboliques des comportements sociaux sont ignorées.
- e) La cinquième caractéristique est d'une portée plus réduite mais elle est néanmoins pertinente. La socio-économie des transports est assez largement structurée par la question du « transport employeur » selon la formule de B. Gérardin³³. Une partie importante des recherches était centrée sur les besoins de transport entre domicile et travail (question reprise par l'INSEE sous la forme des « migrations alternantes ») et sur le financement par les employeurs de ce transport.

La socio-économie des transports émerge dans les années 1950. Paul-Henry Chombart de Lauwe, le premier, s'intéressant à l'urbanisation intensive de l'après-guerre établit l'importance des transports dans les « villes nouvelles » et l'urgence de les équiper convenablement.

Les sociologues urbains marxistes vont un peu plus tard poursuivre dans cette voie. Dans leur étude du processus d'urbanisation de l'agglomération de

³³ Gérardin B., *Le transport employeur*, Economica, 1981.

Dunkerque, Manuel Castells et Francis Godard³⁴ font intervenir la mobilité quotidienne à deux niveaux. Ils montrent d'abord que la question des flux des hommes et des marchandises est au cœur de l'urbanisation de *Monopolville*. Le processus de production industrielle est fondé sur la gestion la plus efficace possible des flux de marchandises. Les flux industriels de biens doivent pouvoir traverser la ville et le territoire de la manière la plus « liquide » possible, au détriment de la gestion des flux humains. De fait, considérée comme secondaire, la circulation des hommes est mal gérée, voire ne l'est pas du tout, et les conséquences de ce déficit d'intervention sont amplifiées par l'organisation de l'espace urbain, particulièrement éclaté. La mobilité quotidienne des personnes, autrement dit dans *Monopolville* « l'élément Echange », est gravement perturbée par de nombreux « goulots d'étranglement ».

Sur cette base problématique de départ, un programme de travail s'élabore progressivement dans le courant des années 1970 autour de deux perspectives.

Un premier versant des recherches porte sur la manière dont le « problème urbain » du transport parvient ou non à faire émerger des mouvements sociaux. Cet axe de réflexion coïncide avec la période de renouveau des transports collectifs urbains, leur développement sous l'égide de collectivités locales qui s'en saisissent, la mise en place de tarifs sociaux dans les agglomérations mais aussi – et surtout – le développement exponentiel de la voiture individuelle et son inscription comme un des objets emblématiques de la société contemporaine. La sociologie de l'action collective trouve dans le domaine du transport, et particulièrement du transport collectif, un objet pertinent auquel contribuent entre autres Dominique Melh et Eddy Cherki avec leur étude sur la *Crise des transports, politique d'Etat et mouvement d'usagers* (1977) ou encore Nicole May et George Ribeill qui s'intéressent aux *Mouvements revendicatifs sur les transports* (1978). On se souvient que cette thématique du mouvement social urbain a fait long feu, en quelque sorte faute de combattants sur le terrain. Cette piste de recherche n'est plus guère explorée aujourd'hui.

Le second versant des recherches a connu et connaît encore une meilleure fortune. Il est inauguré autour de la question du « transport employeur », articulant les deux thèmes de *Monopolville*, l'urbanisation et l'industrialisation. Il s'agit, par exemple pour Elisabeth Campagnac ou à nouveau pour Georges Ribeill et Nicole May³⁵, de démontrer que la mobilité des travailleurs doit être prise en charge par les employeurs : la mobilité des personnels est un des besoins des entreprises et celles-ci doivent l'assumer au moins financièrement.

Ces premiers travaux de recherche urbaine portent donc bien sur le transport comme équipement public permettant la mise en adéquation des modes de vie aux exigences fonctionnelles de la ville étalée. Les recherches financées dans le cadre

³⁴ Castells M. et Godard F., *Monopolville. L'entreprise, l'Etat, l'urbain*, Mouton, 1974.

³⁵ Ribeill G. et May N., *Mobilisation de la force de travail, bassins de main d'œuvre industrielle et revendication transport. Le cas de l'agglomération rouennaise*, Ministère de l'Équipement, coll. « Prospective et aménagement », 1978, 253 p.

de l'ATP socio-économie des transports s'inscrivent dans cette continuité, dont elles vont raffiner les approches sans en modifier les fondements.

Il convient toutefois de préciser que ce programme de recherche n'était pas monolithique. Il intégrait aussi quelques recherches optant pour des démarches plus qualitatives visant à apprécier par exemple comment la dispersion impactait les modes de vie³⁶ ou quels étaient les modèles culturels de la mobilité³⁷.

Soulignons aussi que si l'objet de la socio-économie des transports était assez étroitement délimité, il a donné lieu à des mises en perspective théoriques très affirmées, qu'il s'agisse du marxisme, des travaux du CERFI appliquant aux équipements urbains les grilles analytiques de Michel Foucault, ou encore, bien plus tard, d'une micro-sociologie des interactions entre protagonistes humains et techniques du monde du transport³⁸.

Il faut enfin observer que ce programme reste entièrement pertinent. Les transformations continues des formes urbaines et les nouveaux enjeux du développement durable ou du droit au transport, pour ne citer qu'eux, actualisent sans cesse la socio-économie des transports. Ainsi, plusieurs contributions à un récent programme de recherche financé par le ministère de l'Équipement (Mobilités et territoires urbains) s'inscrivent clairement dans le cadre problématique esquissé plus haut.

Il n'en demeure pas moins que la socio-économie des transports ne rend compte que d'une manière très partielle de l'importance croissante de la mobilité, dans toute son extension, au sein des sociétés contemporaines. Plusieurs chercheurs ont fait valoir, à juste titre de notre point de vue, que la mobilité est un « fait social total »³⁹ au sens de Marcel Mauss. Mais on se souvient que ce dernier poursuivait sa formule en disant que « le fait social total, c'est le Mélanésien », c'est-à-dire que le « véritable » fait social total concret, c'est l'homme. Or, la socio-économie des transports éclaire la dynamique de spécialisation des territoires et ses enjeux afférents bien plus qu'elle n'éclaire l'homme contemporain. Le rapport de l'homme à ses espaces de vie ne se limite pas au nombre d'allers-retours effectués

³⁶ Voir par exemple Campagnac E., « Mobilité et transformation des modes de vie ouvriers » in *Les Annales de la recherche urbaine*, 1978, n° 1, pp. 80-89, ou Haumont A. *et al.*, *La mobilité des citoyens. 1^{ère} partie : mobilité et modes de vie*, Paris, Institut de sociologie urbaine, 1977, 141 p.

³⁷ Bonnet M., « Analyse et synthèse des discussions de l'atelier transport, espace et de mode de vie » in *Transports et société*, Actes du colloque de Royaumont des 26 et 27 avril 1978, *op. cit.*, pp. 401-465.

³⁸ Ici, nous faisons bien sûr référence aux nombreux travaux conduits, à l'initiative entre autres de Isaac Joseph, par les chercheurs de la mission prospective de la RATP. Cf. Joseph. I. *et al.*, *Gare du Nord : mode d'emploi*, Plan urbain/RATP/SNCF, 1994, 444 p.

³⁹ Voir Bassand M. et Kaufmann V., « Mobilité spatiale et processus de métropolisation : quelles interactions ? » in Bonnet M. et Desjeux D. (sous la dir. de), *Les territoires de la mobilité*, Paris, PUF, coll. « Sciences sociales et sociétés », 2000, pp. 129-140.

en bus au cours d'une journée, ou à la distance qui sépare le lieu de travail de la première station de train.

3. L'anthropologie de la mobilité

Parallèlement à la socio-économie des transports s'est développé un programme d'analyse des mobilités fort différent, qu'ici nous désignerons comme celui de l'anthropologie de la mobilité. Son émergence est récente. Il est toujours difficile de « dater » les idées mais, pour notre part, nous proposons de repérer son apparition dans le courant des années 1980, et d'en signaler une trace avec l'ouvrage d'Alain Tarrus, *Anthropologie du mouvement*⁴⁰, lequel déplore la « centration presque exclusive sur le rôle des transports dans le déploiement des échanges » et appelle à une « détechnicisation des approches de la mobilité »⁴¹. Ne profitant ni de la formidable demande des opérateurs de terrain (services de l'Etat et collectivités locales, transporteurs et grands groupes du génie urbain, dans une moindre mesure partis politiques et structures représentatives des usagers) ni du soutien financier et institutionnel du ministère de l'Équipement, ce programme s'est développé, non pas en profitant de démarches concertées, mais de manière diffuse, à travers des recherches individuelles.

Donnons avant toute chose un exemple concret du type d'approche auquel nous faisons référence⁴². Parmi de nombreux autres exemples possibles, évoquons brièvement le travail d'Elkana Affandi sur les mobilités des habitants d'un village périurbain marseillais⁴³.

L'objet initial de la recherche était d'appréhender l'usage des réseaux routiers locaux d'une population habitant à Lançon de Provence, à quelques 40 ou

⁴⁰ Tarrus A., *Anthropologie du mouvement*, Caen, Paradigme, coll. « transports et communication », 1989, 185 p.

⁴¹ Tarrus, *op. cit.*, p. 1 et p. 15.

⁴² Parmi les autres exemples possibles clairement inscrits dans l'orientation conceptuelle de Affandi, mentionnons Roulleau-Berger L., *La ville intervalle. Jeunes entre centre et banlieue*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Réponses sociologiques », 1991, 211 p. ; Haëgel F. et Levy J., « Urbanités. Identités spatiales et représentation de la société » in Calenge Ch., Lussault M. et Pagand B., *Figures de l'urbain. Des villes, des banlieues et de leurs représentations*, Tours, Editions de la Maison des sciences de la ville, coll. « Sciences de la ville » 1997, 213 p., pp. 35-65. Cet article de Florence Haegel et Jacques Lévy débute par « que nous dit la spatialité des habitants d'une grande ville sur leur rapport à la société, sur leur identité sociale ? » (p. 35) et les « géotypes de l'identité » (p. 43) que les auteurs bâtissent sont bien définis par les pratiques de mobilité, plus ou moins réduites ou dispersées, des personnes. Pour finir, une grande partie des recherches du programme « Mobilités et territoires urbains » du ministère de l'Équipement (2000-2005), relève clairement d'une anthropologie de la mobilité telle que nous allons l'évoquer.

⁴³ Elkana A., « Mobilités des habitants d'un village périurbain marseillais » in *Les annales de la recherche urbaine*, n°59-60, 1993, 100-108.

50 kilomètres au Nord-Ouest de Marseille. Or comprendre l'usage des routes - on est donc là, au départ, dans une problématique « classique » d'usage d'infrastructures de déplacements - a obligé l'auteur à élargir son regard aux « modes de territorialisation »⁴⁴ des groupes considérés. La description des territoires pratiqués fait alors apparaître des configurations territoriales différentes selon les groupes, alors même que le schéma routier est identique pour tous.

Un premier mode de territorialisation rassemble les personnes implantées de longue date à Lançon dessinant, par leurs déplacements, une « carte » des attractions, des évitements et des repoussoirs qui varient radicalement avec la « carte » des trois autres groupes, lesquels se distinguent fortement entre eux : a) les migrants originaires d'autres régions, b) les personnes installées dans la région de Lançon depuis les années 1970 et c) les nouveaux périurbains ayant conservé leur travail à Marseille. Sur cette base descriptive des territoires pratiqués, l'auteur note que « la diversité des pratiques semble se rapporter à une problématique touchant d'une part l'identité des groupes distingués et d'autre part les interactions entre ces groupes ».

Elkana Affandi repère ensuite les éléments qui structurent ces différents « territoires identitaires ». Pour le groupe des anciens, l'élément déterminant réside dans l'attachement affectif au patrimoine symbolisant la communauté : mairie, église, école, et la lignée familiale. Les « anciens » pratiquent un territoire délimité, bordé par leurs ascendants. L'identité territoriale des migrants originaires d'autres régions est fondée sur d'autres logiques : le désir de s'intégrer autant que possible à la communauté locale villageoise et le sentiment simultanée et contraire de n'y avoir pas vraiment sa place, ce qui les oblige de fait à pratiquer d'autres lieux où l'on croise d'autres migrants avec lesquels les relations sont denses. Pour les arrivés plus récents, navetteurs vers l'emploi à Marseille, la logique est encore différente. L'implantation participe d'un arbitrage entre les capacités économiques et le désir d'une vie en maison à la campagne. L'inscription territoriale est fondée sur la non-intégration à la communauté villageoise (à travers le choix d'une résidence en lotissement), l'évitement des lieux considérés comme ceux des membres de cette communauté et la localisation des activités dans un territoire tourné vers Marseille.

Cet exemple montre que ce qui distingue la socio-économie des transports et l'anthropologie de la mobilité tient en peu de mots. Il ne s'agit plus de savoir « quelles sont les pratiques de déplacements des individus ? » mais « comment les groupes sociaux construisent leurs identités territoriales ? » ou, pour le dire autrement, « comment les identités sociales individuelles et collectives se construisent-elles dans le rapport aux territoires ? » Mais on voit combien ces quelques mots suffisent à élargir la perspective et à enrichir la grille d'analyse de cette importante dimension des sociétés contemporaines qu'est la dispersion.

⁴⁴ Les phrases entre guillemets sont des citations que nous ne paginons pas ; nous renvoyons le lecteur à l'article.

Les inscriptions territoriales

La socio-économie des transports dissocie les hommes et les espaces qui auraient une réalité autonome chacun de leur côté, les transports permettant, comme une prothèse, la jonction de ces deux faces. L'anthropologie de la mobilité (qui s'inscrit dans l'anthropologie de l'espace) part d'un postulat opposé. Un espace qui serait « purement géographique », qui serait en quelque sorte émancipé du social, n'existe pas. L'espace n'est pas une simple surface d'enregistrement, un simple « décor » de la vie sociale. L'espace n'existe qu'en tant qu'il est modelé, façonné par les cultures et les dynamiques sociales. Réciproquement, toutes les dimensions d'une culture et d'une société ont une réalité spatiale. Toutes les activités sociales, de la plus petite à la plus grande, s'accomplissent « par » l'espace (plutôt que « dans » l'espace, cette préposition renvoyant à l'idée d'un espace « scène » ou « décor » de l'action).

Cette conception a été éprouvée et défendue par des chercheurs tels que, pêle-mêle, Gaston Bachelard⁴⁵, les sociologues de l'école de Chicago⁴⁶, Paul-Henri Chombart de Lauwe⁴⁷ et Raymond Ledrut, particulièrement clair lorsqu'il affirme, dans *L'espace en question*⁴⁸, « [qu'] il faut se débarrasser de l'idée que l'espace est le lieu de la projection du système social dans une spatialité particulière [...] L'espace n'est pas une projection, c'est une expression, *c'est le mode même d'existence réelle de toute structure [sociale]* (souligné par nous), qui n'est abstraite que par abstraction. »⁴⁹ C'est aussi le positionnement de Florence Haëgel et Jacques Lévy⁵⁰ qui considèrent que la dimension spatiale n'est pas autonome, spécialisée et qu'observer les identités socio-spatiales, c'est opérer un « plan de coupe » qui traverse, qui transversalise *toutes* les dimensions de la vie humaine : le travail, la famille, l'engagement politique⁵¹, etc.

⁴⁵ Bachelard G., *Poétique de l'espace*, 1957.

⁴⁶ Outre l'introduction de Yves Grafmeyer et de Isaac Joseph à cette tradition (*L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier, 1984) se reporter pour une analyse globale à Jean-Michel Chapoulie, *La tradition sociologique de Chicago – 1892-1961*, Paris, Le Seuil, 2001.

⁴⁷ Chombart de Lauwe P. – H., *Paris. Essais de sociologie, 1952-1964*, Les Editions ouvrières, coll. « L'évolution de la vie sociale », 1965, 197 p.

⁴⁸ Ledrut R., *L'espace en question ou le nouveau monde urbain*, Anthropos, 1976, 361 p.

⁴⁹ Ledrut, *op. cit.*, pp. 12-13. On trouve une intéressante synthèse des débats relatifs à la notion d'espace social, dans Alphandéry P. et Bergues M., « Territoires en question : pratiques des lieux, usages d'un mot » in *Ethnologie française*, 2004/1, pp. 5-12.

⁵⁰ Haëgel F. et Levy J., *op. cit.*

⁵¹ La référence aux inscriptions spatiales des individus et des groupes est un des cadres fondamentaux de l'analyse politique, à l'issue d'élections par exemple : « dis-moi où tu habites, je te dirais comment tu votes. »

Ces débats renvoient aux notions « d'espace social » ou « d'inscription sociale »⁵² Pour notre part, en l'appliquant aux mobilités et à la dispersion, nous parlerons « d'inscription territoriale », notion proche de celle d'Alain Tarrus qui utilise celle de « territoire circulatorio »⁵³.

Décrire les inscriptions territoriales, c'est inévitablement s'intéresser aux mobilités, dans le sens où l'idée même de territoire engage celle de mobilité. Le territoire n'existe qu'à partir du moment où il est parcouru par une mobilité, effectuée indifféremment en voiture, par téléphone ou par la pensée. Si l'homme n'était pas mobile d'une manière ou d'une autre, il serait incapable d'appréhender les étendues et la notion de territoire n'aurait pas de sens. On peut faire le même type de remarque à propos de l'idée de mobilité. Une mobilité sans territoire n'a aucun sens : ce serait une « mobilité » fixe sur un point...

La mobilité, une forme élémentaire de la vie quotidienne

Sur le plan empirique, la description des inscriptions territoriales telle qu'exemplifiée dans le travail d'Elkana Affandi, s'opère en combinant plus points de vue.

En premier lieu, « partir » des individus et non des déplacements, observer le Mélanésien dans son entier et non à partir d'une segmentation *a priori* qui distingue ce qui relève du logement, du transport, de l'usage des espaces publics, etc. Adopter une posture compréhensive et définir le rapport aux territoires à partir de ce que la personne elle-même considère comme pertinent dans ce rapport, et non en réduisant ce dernier, de manière quelque peu arbitraire, à l'usage concret d'un mode mécanisé « voiture », « deux roues » ou « transport collectif ».

Il s'agit, en second lieu, de rendre compte du rapport aux territoires à travers les mobilités effectives, « positives » mais aussi des mobilités « négatives », des mobilités que les personnes ne font pas, des espaces évités, des zones d'ombres, des repoussoirs qui en disent tout autant sur les individus et les groupes. Savoir que la haute bourgeoisie parisienne ne fréquente *jamais* les Halles est aussi riche d'informations que de savoir qu'elle fréquente assidûment l'avenue Montaigne. Le « non-déplacement » est aussi riche d'informations que le taux de non-réponse à un questionnaire. Or bien sûr, l'évitement est par définition un « non-transport »⁵⁴.

⁵² Notion de Françoise Paul-Levy et de Marion Segaud, *Anthropologie de l'espace*, Paris, Ed. du Centre Georges-Pompidou, coll. « Alors », 345 p. Les auteurs précisent que cette notion « traduit un certain embarras [...] l'espace est tout et l'espace n'est rien » (pp. 161-162).

⁵³ Tarrus A., *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*, Ed. de l'Aube, coll. « Essai », 2000, 265 p.

⁵⁴ Jean-François Augoyard a clairement montré l'importance de l'évitement. « Ces variations sur une conduite d'évitement [...] disent plus qu'il n'y paraît d'abord. [...] Les

Décrire les inscriptions territoriales et répondre à la question « comment les individus construisent leurs identités dans le rapport aux territoires » suppose aussi de considérer les appartenances collectives des personnes. Les individus sont inscrits dans tels et tels lieux par des liens familiaux, dans d'autres par des liens professionnels, etc. Certains territoires sont évités par l'individu parce qu'il est riche et s'interdit d'aller chez les pauvres, etc. Parfois, la fréquentation d'un lieu impose des organisations collectives complexes. Par exemple, une semaine de vacances d'une famille à l'étranger n'est pas une mince affaire ; les plannings de travail des parents et les plannings scolaires des enfants doivent être coordonnés ; il faut recourir aux services d'une agence de voyage ; les beaux-parents sont mobilisés pour nourrir les poissons rouges qui ne partent pas en Italie. Par-là, nous soulignons que la mobilité est une activité sociale, qui relève à ce titre des logiques collectives des groupes divers et variés auxquels chacun appartient.

C'est enfin intégrer à la description et à l'analyse la dimension temporelle. Les activités des individus consistent en des découpages temporels qui encadrent les comportements de mobilité. Les différences entre les univers de mobilité d'un cadre supérieur et d'un ouvrier, d'un étudiant et d'une femme au foyer, procèdent, entre autres raisons, des différences de séquençement de leurs rythmes de vie quotidienne respectifs, les uns disposant de marges de manœuvre temporelles plus importantes que les autres, cela à toutes les échelles de la journée à la vie tout entière. Les univers de mobilité et les organisations temporelles sont inter-reliés par des ajustements réciproques, qu'il faut saisir dans la diachronie du parcours biographique et dans la synchronie des relations dans l'espace entre les individus et les groupes sociaux. Alain Tarrus est particulièrement attentif à cette dimension temporelle des inscriptions territoriales. Il fonde son anthropologie du mouvement à l'articulation des espaces-temps du quotidien, du cycle de vie individuel et familial et des migrations, à l'échelle intergénérationnelle⁵⁵.

Ainsi, les rythmes de vie, les appartenances collectives, les dynamiques de ségrégation/agrégation spatiale encadrent et orientent les comportements de mobilité à travers lesquels les individus et les groupes construisent indissociablement leurs inscriptions territoriales et leurs identités sociales. Mais la liste n'est pas close.

refus ne seraient-ils pas tout aussi indicateurs de l'essence de la quotidienneté que les remplissages, les réplétions, les contentions ? L'urbaniste cherche à savoir quels espaces sont volontiers fréquentés. Ne faudrait-il pas observer d'abord comment les lieux sont évités ? » Augoyard J.-F., *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Paris, Le Seuil, coll. « espaces », 185 p., p. 41.

⁵⁵ Tarrus A., *op. cit.*

L'individu est-il homme ou femme ? Jacqueline Coutras⁵⁶ a montré que les appartenances de genre déterminent radicalement le rapport à l'espace. Les femmes n'ont accès à l'espace public que depuis peu de temps. Encore aujourd'hui, les principes des inscriptions territoriales des hommes et des femmes diffèrent. Les premiers, en tendance, vont plus loin, plus souvent, de façon plus autonome et ont de multiples ancrages significatifs. Les secondes vont encore un peu moins loin, un peu moins souvent, de façon moins autonome et leur inscription territoriale est fortement structurée par l'espace domestique de proximité. L'appartenance aux catégories d'âge est aussi un élément fondamental. Laurence Buffet⁵⁷ montre comment les adolescents doivent négocier avec leurs proches le libre accès à des espaces où ils pourront, hors du contrôle d'autorités parentales ou scolaires, se construire comme des individus autonomes. Cet impératif de négociation témoigne de l'existence de « barrières », de frontières et de limitations imposées aux plus jeunes dans l'accès à l'espace. L'âge est donc un autre principe d'organisation des inscriptions territoriales, dont on peut d'ailleurs se demander s'il n'est pas plus déterminant que les appartenances socio-professionnelles, au moins à certaines périodes de la vie telles que la période d'accès à l'autonomie et celle des dernières années de l'existence d'un individu.

On peut également observer les déterminations culturelles de la mobilité dans le registre sensoriel ou plutôt kinesthésique, pour utiliser l'expression de Edward T. Hall⁵⁸. Les comportements de mobilité, les préférences et les évitements qui structurent la manière dont les individus et les groupes construisent leurs territoires sont fonction aussi de ce qu'ils sentent (avec le nez !), de ce qu'ils voient, de ce qu'ils éprouvent physiquement : être à l'aise dans un avion, souffrir de la promiscuité dans le métro, apprécier ou non le paysage depuis le train, parvenir à porter de lourds sacs, être frustré d'une communication téléphonique ou informatique car les informations visuelles font défaut, etc. La mobilité est fonction de modes de perception de l'espace socialement et culturellement fondés. Si les services (réseaux de communication, voiture, centres commerciaux, etc.) médiatisent le rapport à l'espace et produisent les inscriptions territoriales, la « dimension cachée » des perceptions kinesthésiques est, à un certain niveau, tout aussi structurante.

Les effets induits de la socialisation sont observables aussi dans un registre des capacités cognitives à appréhender l'espace. Thierry Ramadier⁵⁹ a conduit sur cette question des travaux comparant les modalités d'appropriation de la ville mises en

⁵⁶ Coutras J., *op. cit.*

⁵⁷ Buffet L., *Les modalités d'appropriation de l'espace urbain par les membres de la famille dans les quartiers défavorisés*, rapport pour le ministère de l'Équipement, 2003.

⁵⁸ Hall E. T., *La dimension cachée*, Seuil, 1971 [1966]

⁵⁹ Ramadier Th., *Construction cognitive des images de la ville. Evolution de la représentation cognitive de Paris auprès d'étudiants étrangers*, Université de Paris V, thèse de psychologie, 1997.

œuvre par des étudiants français d'une part et étrangers d'autre part. Il établit que l'adaptation à certains types d'organisation de l'espace ne va pas de soi. Ramadier met en évidence le décalage entre les cultures « autres » du territoire et l'organisation des villes européennes. Ce que l'auteur appelle la « familiarité socio-spatiale » conditionne l'exploration de la ville et la manière dont la personne se représente et s'approprie l'espace pour y conduire ses activités. Dans le cas des étrangers, la faible familiarité socio-spatiale retarde l'exploration de la ville. L'individu doit d'abord construire une « représentation instrumentale » de la ville pour pouvoir y satisfaire ses besoins primordiaux. Ce n'est qu'*ensuite* que s'engage une seconde phase, que Ramadier dénomme « appropriation spirituelle » du milieu. A ce moment, l'environnement « devient un support pour l'individu par le biais de la diversité et de la complexité des significations environnementales »⁶⁰. L'individu peut alors construire sa vie quotidienne et son identité sociale dans un rapport plus libre aux territoires, car ses actions et projets ne seront plus bridés par l'incompréhension du milieu environnant.

Poursuivons encore un peu ces réflexions très exploratoires. Dès lors que la mobilité relève de la culture et donc de la socialisation, les comportements de mobilité et les inscriptions territoriales s'inscrivent aussi dans les logiques de la transmission et de l'apprentissage.

Laurence Costes⁶¹ examine cette question à l'occasion d'une recherche sur les comportements de mobilité de deux catégories d'étudiants, les uns originaires de Paris, les autres de banlieue. Elle montre que ces étudiants ont, dans le cours de leurs histoires personnelles, intégré certaines « habitudes », certains comportements préférentiels en matière d'habitat, d'environnement, de rythme de déplacement qui perdurent et encadrent leurs inscriptions territoriales d'étudiants. Les univers de mobilité des étudiants habitant la ville dense et ceux qui habitent la périphérie lointaine ne sont pas les mêmes, mais surtout chacun de ces deux groupes d'étudiants expriment des préférences que l'on peut interpréter en terme « d'héritage ».

Bien sûr, les comportements de mobilités des personnes ne sont jamais bridés par ce qui est transmis. En ce domaine comme en d'autres, la transmission n'est pas un conditionnement et ne donne pas lieu à une stricte reproduction. Les territoires familiaux dessinent un « espace des possibles » qui balise et oriente les préférences des individus. Une manière de tester l'existence et l'efficacité de la transmission familiale d'un territoire est de montrer combien il peut être difficile de s'en affranchir. Une expression courante exprime bien chez les « jeunes » cette difficulté : « s'arracher », « on s'arrache », « il faut s'arracher ». Elle renvoie au fait que s'affranchir du territoire familial suppose de partir à la découverte d'espaces que l'on ne connaît pas, que l'on pas fréquentés puisque les parents ne

⁶⁰ Ramadier, *op. cit.*, p. 339

⁶¹ Costes L., *Immobilités, inégalités et management de la mobilité des étudiants en Ile de France*, rapport pour le Predit, 2002

les fréquentaient pas ; cela suppose aussi de se plonger dans des environnements, urbains ou non, que l'on ne maîtrise pas bien ou pas du tout. En sus de ces apprentissages pratiques et cognitifs, l'accès à des territoires inconnus est en même temps un travail de recomposition identitaire. Alain Tarrus⁶² a montré que la migration n'est pas seulement, loin s'en faut, un déplacement mais une recomposition complète des identités individuelles et collectives. Dans le principe, la dynamique est la même à l'échelle de déplacements réduits et ponctuels.

Il semble donc bien que la mobilité ne soit pas simplement une dimension sectorielle de la vie sociale. C'est au contraire une dimension transversale à toutes les pratiques sociales. Les comportements de mobilité sont structurés par les fonctionnements familiaux, les appartenances collectives, les rythmes de vie, les perceptions kinesthésiques, etc. Réciproquement, les pratiques de mobilité que nous impose la société dispersée impactent et modifient les fonctionnements familiaux, les appartenances collectives, les rythmes de vie, les perceptions kinesthésiques. Par exemple, les processus concrets à travers lesquels on devient, en 2004 une jeune fille autonome ne sont pas les mêmes qu'en 1950, et cela parce que la dispersion pèse sur les fonctionnements sociaux. De la même manière, l'instauration dans certains milieux sociaux du célibat géographique comme une inscription territoriale « normale » entraîne le changement des modèles du fonctionnement conjugal et des modèles éducatifs.

Cette double dimension d'être à la fois « générée » par les appartenances, etc. et « générative », d'être à la fois un « contenu » et un « contenant » nous invite à considérer la mobilité comme une forme élémentaire de la vie quotidienne.

La proxémie

Si chacun est d'accord pour considérer que « mobilité » et « territoire » sont deux réalités indissociables l'une de l'autre, consubstantiellement imbriquées dans toutes les dimensions de la vie sociale, quelles que soient leurs temporalités et leurs échelles, il n'en demeure pas moins que la distinction des mots ne permet pas d'exprimer cette imbrication. Soit l'on utilise le terme de « mobilité », et même si l'on prend la précaution de répéter que l'idée de mobilité est indissociable de l'espace, la pensée et le regard se tournent quand même davantage vers une réalité de l'ordre du déplacement... Bref, de la mobilité. Même difficulté si l'on retient plutôt le terme de territoire. On peut toujours préciser que l'idée même de territoire implique nécessairement celle de mobilité, le regard, la pensée et le raisonnement retiennent alors plutôt des faits qui penchent du côté de l'ancrage, de la fixité, de la permanence, etc. Pour trancher le problème de la conceptualisation de la réciprocité intrinsèque des mobilités et des territoires et l'exprimer immédiatement, efficacement, en un seul mot, nous proposons d'utiliser la notion de proxémie.

⁶² Tarrus A., *Les nouveaux cosmopolitismes*, op. cit.

Dans son sens courant, on parle plutôt de « proxémique » comme la partie de la sémiologie qui étudie l'utilisation de l'espace par les hommes et les significations qui s'en dégagent. Pierre Ansart propose la définition suivante : « Au sens large, les recherches sur la construction des espaces domestiques, sur les relations de voisinage, sur la vie des quartiers, sur les petits groupes urbains occupant un territoire s'attachent à décrire et à restituer ces relations de proximité en tenant compte de la construction culturelle permanente des espaces. »⁶³

Une autre définition plus générale est celle de Abraham Moles pour qui la proxémique est l'étude de l'espace qui entoure l'homme⁶⁴. Mais Moles aussi privilégie la proximité comme dimension cruciale de la proxémique. Il évoque à ce propos une « loi proxémique comme fondement de la hiérarchisation du monde », cette « loi d'airain qui a toujours gouverné l'adaptation de l'homme à l'espace qui l'entoure [fondée sur le fait que] ce qui est proche est pour moi (ici, maintenant) plus important que ce qui est lointain (ailleurs, autrefois, plus tard)⁶⁵ ».

Pourquoi réduire la proxémie à l'étude des « relations de proximité » ? Où commence et où finit la proximité ? La proximité des uns est-elle celle des autres ? La proximité d'hier est-elle celle de demain ? Lorsque je communique avec quelqu'un par téléphone, suis-je ou non dans son espace de proximité ? Quel est le médium qui définit le proche ou le loin : la peau et les sensations qui s'y impriment ? L'œil ? L'ouïe ? Ou la pensée... Du reste, Abraham Moles pose la question : « la télécommunication brisera-t-elle la loi proxémique ? »

L'insistance à brider la proxémique à l'étude des proximités trouve sa légitimation dans la référence aux travaux de l'inventeur du terme, Edward T. Hall. Hall décrit les « bulles », façonnées par les cultures, qui entourent l'homme. La plus large des bulles décrites par l'auteur l'entourne à partir de « 7,50 mètres ou davantage »⁶⁶. Mais si, en anthropologue, Hall est plus attentif à ce qui est de l'ordre du « proche » et de la communauté, il n'exclut à aucun moment que la proxémie s'intéresse aussi au « loin ». Pour lui, le terme désigne « l'ensemble des observations et des théories concernant l'usage que l'homme fait de l'espace en tant que produit culturel spécifique. »⁶⁷

Pour notre part, nous définissons le terme de proxémie de la manière la plus large qui soit. La proxémie, c'est le rapport de l'homme à ses espaces de vie tel que ce rapport est façonné par la culture et le social. Ensuite, la proxémie n'est pas simplement pour nous « l'étude de », c'est-à-dire une discipline, un point de vue savant et extérieur à l'objet. La proxémie est aussi une pratique des acteurs

⁶³ Ansart P., « Proxémie » in *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Le Robert/Le Seuil, 1999, 587 p., p. 428.

⁶⁴ Moles A., « Vers une psycho-géographie » in Bailly A., Ferras R. et Pumain D. (dir), *Encyclopédie de géographie*, Economica, 1995 [2^{ème} édition], 1995, 1 167 p., pp. 159-187.

⁶⁵ Moles, *op. cit.*, p. 164.

⁶⁶ Hall E. T., *La dimension cachée*, Paris, Le Seuil, coll. « Points-Essais », 1971 [1966 aux EU], 254 p., p. 156.

⁶⁷ Hall, *op. cit.*, p. 13.

sociaux. Les individus ont des capacités, des compétences, des pratiques linguistiques, cognitives, stratégiques, etc. Ils ont aussi des capacités, des compétences et des pratiques proxémiques. C'est à travers ses dimensions proxémiques qu'un individu appréhende, construit et fait évoluer son rapport à l'ensemble de ses espaces de vie depuis le plus proche jusqu'au plus lointain.

Nous utiliserons le mot de proxémie pour désigner l'ensemble des ajustements qu'opèrent entre des mobilités et des territoires les individus et les groupes.

Quelques registres proxémiques

Les individus et les groupes élaborent leurs identités sociales en composant et recomposant par des mobilités leurs rapports aux territoires. Nous souhaitons à présent identifier quelques registres de ces pratiques proxémiques.

Le premier registre est celui des modalités proxémiques. Il réunit :

a) Les mobilités physiques : marcher dans son appartement ou son quartier, circuler à vélo ou en voiture, prendre le train ou l'avion. Ce sont là les proxémies qui impliquent un déplacement du corps dans l'espace.

b) Les mobilités virtuelles opérées au moyen des médias de communication (téléphone, Internet, courrier) avec des personnes situées dans un « ailleurs » qui peut être proche ou lointain. Revenons encore à notre jeune femme qui téléphone longuement et plusieurs fois par semaine à sa mère habitant la campagne du Mans, dans la Sarthe. Un de leurs sujets de conversation favoris porte sur le jardin potager de cette maman. Via le téléphone, ce jardin, la maison attenante et la campagne alentour constituent pour notre interlocutrice un lieu plus important dans son inscription territoriale que son propre quartier de résidence qu'elle n'aime pas et qu'elle a subjectivement tendance à « gommer ».

c) Troisièmement, ce que faute de mieux nous appelons les mobilités mentales ou représentationnelles. Cette catégorie rassemble les lieux que les individus pratiquent par la pensée mais auxquels ils accordent souvent une grande importance dans la définition d'eux-mêmes. Parmi les trois lieux qui, à ses yeux, la définissent le mieux, une jeune femme évoquait l'Italie où elle n'est jamais allée, où elle n'a ni famille ni ami. Mais cette Italie rêvée est pour elle un refuge, une échappatoire pleinement partie-prenante de son inscription territoriale. D'autres interlocuteurs sont mentalement tournés vers les lieux de leur enfance qu'ils ne pratiquent pourtant plus, ou vers des pays lointains vers lesquels ils projettent des voyages qu'ils feront plus tard. Très présente dans les discours des personnes enquêtées – nous verrons comment et selon quelles logiques –, cette catégorie des mobilités mentales incarne une dimension essentielle de l'expérience de la société dispersée. Elle manifeste comment les individus inventent des proximités et des ressources sociales, détournent des frustrations et des disqualifications, construisent leurs identités en s'appropriant l'espace ouvert - ce que Jacques Attali nomme l'hypermonde⁶⁸ – émergeant de l'enchevêtrement des mobilités résidentielles, des

⁶⁸ Attali J., *L'homme nomade*, Fayard, 2003, 482 p., p. 374 sq.

mobilités de la vie quotidienne et des mobilités virtuelles, des voyages effectués ou rêvés par le truchement de la télévision, des littératures, de la radio ou de la publicité de l'exotisme⁶⁹.

Le second registre est celui des échelles proxémiques. Là, nous distinguons :

a) Les mobilités stratégiques qui désignent tous les rapports à l'espace inscrits dans des projets, des plans explicites et intentionnels des individus et des groupes. Ce sont les proxémies à travers lesquels les individus poursuivent des objectifs. Quitter la province pour aller s'installer en région parisienne revêt, dans le cas de bien des débutants, une dimension stratégique. On est sûr d'y trouver un travail et un marché de l'emploi suffisamment diversifié pour acquérir une expérience professionnelle diversifiée qui sera avantageusement négociée sur des marchés de l'emploi plus rigides. Ce que nous appellerons les mobilités d'affranchissement relève aussi de ce niveau. Les mobilités d'affranchissement sont celles qui permettent à de jeunes gens de s'émanciper de leurs parents et d'accéder pour la première fois à une véritable autonomie. La première étape de cette démarche est d'avoir son propre logement, éventuellement sa propre voiture. Cette démarche d'affranchissement instrumente intentionnellement, stratégiquement la mobilité en fonction d'un objectif de long terme fixé à l'avance : être autonome, disposer de « ses » propres lieux, de « ses » propres trajets et globalement d'une inscription territoriale indépendante de celle des parents et autres tutelles.

b) Les mobilités quotidiennes. Les mobilités quotidiennes sont toutes celles qui s'opèrent dans le cadre de la vie de tous les jours et ne poursuivent pas nécessairement d'objectifs explicites, qui n'impliquent pas de calcul particulier hormis celui de permettre l'accomplissement de tâches routinières. Aller au travail, faire ses courses, entretenir d'un coup de téléphone ses relations familiales et amicales, sont des mobilités qui tissent et retissent, densifient la dimension

⁶⁹ John Urry pour sa part distingue quatre formes de « voyages » : a) le voyage des objets qui évite à ceux qui en ont besoin d'aller les chercher (La Redoute) ; b) le voyage imaginaire, symbolisé aujourd'hui par la télévision ; c) le voyage virtuel qui transcende les distances géographiques, dont l'archétype est l'usage d'Internet et d) le voyage corporel, celui des déplacements au sens courant du mot. John Urry, in Institut pour la ville en mouvement – PSA Peugeot-Citroën, *Mobilités urbaines : les enjeux, les problématiques de la recherche en France et à l'étranger*, actes du séminaire de juin 2001, Paris. On voit que nous procédons différemment. D'abord, nous laissons de côté la mobilité des objets. Par ailleurs, nous rassemblons en une seule catégorie les voyages imaginaires et virtuels, distingués par John Urry, qui ont en commun de notre point de vue d'impliquer des médias divers et variés : la télévision et Internet, mais aussi le téléphone et le cinéma, les livres et les journaux, etc. Mais il nous semble primordial d'ajouter les mobilités mentales ou représentationnelles des « déplacements » qui ne s'effectuent que par la pensée : mobilité mentale d'un travailleur qui s'évade vers son prochain lieu de vacance ; mobilité mentale de l'immigré qui, depuis la France, se projette dans son pays d'origine ; de manière plus courante, mobilité mentale d'un individu qui, le matin, récapitule toutes ses activités de la journée à venir et tous les lieux où elles s'accompliront, etc.

territoriale de l'individu. Si elles ne sont pas stratégiques, la majeure partie des mobilités quotidiennes relèvent néanmoins de l'activité consciente et intentionnelle.

c) Les mobilités « incorporées ». Ce terme d'incorporé permet d'évoquer un ensemble de « mécanismes » plus ou moins inconscients à travers lesquels s'opère le rapport d'un individu à ses territoires de vie. On peut évoquer, par exemple, les « techniques du corps » : savoir marcher, maîtriser la psychomotricité fine pour conduire, mais aussi les régulations culturelles de la distance, les perceptions du confort, du bien-être ou au contraire de la gêne que l'on peut éprouver dans certains lieux, mais encore tout ce qui relève de la cognition de l'espace, etc. Ces « mécanismes » sont extrêmement divers, complexes et peu explorés⁷⁰.

Dans le travail empirique exposé plus loin, nous mobiliserons ces deux registres.

4. Les épreuves de la dispersion

Les conséquences de la dispersion sur la vie sociale sont le plus souvent étudiées au plan du fonctionnement des collectifs. Il s'agit alors d'appréhender les effets de la dispersion des individus sur le « vivre ensemble ». La tonalité du constat est globalement partagée et globalement sombre. La dispersion aboutirait au fractionnement socio-territorial, à la multiplication des coupures, des ségrégations, des agrégations communautaires. Ce n'est pas à ce type de question que nous portons notre attention. Pour notre part, nous souhaitons apporter quelques éléments de compréhension des expériences individuelles de la dispersion.

Appréhendée à partir de l'individu, la dispersion peut être interprétée comme participant d'une vaste dynamique de désinstitutionnalisation⁷¹. François Dubet et Danilo Martuccelli observent un changement fondamental dans le rapport des individus à la société. Longtemps, ce rapport était médiatisé par des institutions intégrant fortement les individus autour de modèles de conduite stables. Sous l'impact de différents facteurs, ces institutions (Famille, Ecole et Université, Eglises, Travail, etc.) se sont fragmentées. Les modèles de conduite accessibles aux acteurs, qui étaient en nombre réduits, impératifs et bien ordonnés les uns par

⁷⁰ Sauf dans une certaine mesure par la psychologie de l'environnement. Dans la première partie de sa thèse, Thierry Ramadier propose une intéressante recension des différentes conceptualisations sociologiques et psychologiques du rapport de l'homme à ses espaces. Ramadier, *op. cit.*, particulièrement les pages 18 à 35.

⁷¹ Dubet F. et Martuccelli D., *Dans quelle société vivons-nous ?* Paris, Seuil, coll. « L'épreuve des faits », 1998, 322 p. ; Dubet F., *Le déclin de l'institution*, Le Seuil, coll. « L'épreuve des faits », 2002, 421 p.

rapport aux autres, se sont multipliés, déhiérarchisés et sont plus librement choisis par les individus.

Nous appliquons cette hypothèse au territoire. Le territoire est une institution qui a longtemps socialisé ses membres de manière assez étroite. Les individus naissaient dans un endroit (un village, une ville, une région) et ils y restaient souvent toute leur vie et même, à l'échelle de la famille élargie, plusieurs générations. Chaque territoire avait ou était considéré comme ayant ses caractéristiques propres en matière de langue, de « psychologie » des habitants (les Chtimis chaleureux, les Marseillais « grande gueule », les Parisiens snobs et pressés, etc.), de gastronomie, d'accent, de noms qui désignaient l'origine de leurs porteurs. Les identités étaient élaborées par l'appartenance à un et un seul lieu.

Il n'est pas besoin de remonter trop loin dans le temps pour que ce tableau, grossier, trouve une certaine consistance. C'était le cas en France jusque dans les années 1950. Les équipes de la DGRST enquêtant à Prozévet dans le Finistère ou l'équipe composée de Yvonne Verdier, Françoise Zonabend, Tona Jolas et Marie-Christine Pingaud investiguant à la même période Minot, en Bourgogne, en ont fait la preuve.

Quelles étaient les caractéristiques de cette institution ? a) La proximité : les personnes passaient la majeure partie de leurs vies dans un périmètre en tendance plus restreint qu'aujourd'hui ; b) la continuité géographique, au lieu des territoires discontinus aujourd'hui, « grâce » à l'avion et au téléphone, à la télévision et à Internet ; c) la polyvalence : le voisin était aussi un ami, une relation de travail, etc. ; d) la densité puisqu'une même personne avait une majeure partie de ses activités, de ses appartenances à proximité et e) l'homophilie, ces territoires étant socialement homogènes.

Le territoire comme institution privilégiait certains modèles de comportement et certaines valeurs. Faire toute sa vie dans un même lieu, « être d'ici » étaient en soi des valeurs et l'enracinement, une norme récompensée. L'exotique⁷², que ce soit sous la forme de l'immigration avec l'accueil de l'étranger ou du départ de soi à l'étranger (pour des vacances par exemple) recouvrait une pratique minoritaire.

Ce modèle de comportement et les pratiques qui en découlaient étaient globalement en cohérence avec le cadre socio-économique. Les emplois en quantité suffisante ne poussaient pas à la course aux diplômes et donc à l'exode vers les villes universitaires. L'emploi salarié sûr et stable permettait des anticipations et des stabilités résidentielles.

A partir des années 1950, l'institution « territoire » s'est déprise. Il n'est pas question ici de recenser les causes et les logiques de ce mouvement qui emprunte à tous les registres de la vie sociale : l'accès des femmes au marché de l'emploi et la désertion de la maison, la démocratisation de l'enseignement supérieur et les

⁷² d'exoticas, l'étranger.

migrations vers les villes universitaires, l'émergence des collectivités locales et les transformations de la citoyenneté, la diffusion de ce qui était encore des « nouvelles » TIC, etc. Notre bref examen d'indicateurs d'une dispersion complexe (voir ci-dessus) illustre cette déprise.

Dès lors que l'institution « territoire » socialise de manière moins prégnante, les individus vivent la même situation qu'à l'égard des autres institutions. D'une part, les modèles de comportement possibles sont plus nombreux et surtout ils ne s'imposent pas aux individus, *relativement* plus libres de choisir *une partie au moins* de leur inscription territoriale. Cette formulation est prudente car il convient de l'être. L'idée d'une société dispersée qui serait celle du « soi à la carte » ne décrit probablement que quelques situations minoritaires. Notre propos n'est pas de recenser les facteurs de la dispersion mais de voir comment celle-ci est vécue par les individus.

Etre engagé dans la dispersion, c'est perdre ses racines, une partie de son identité, s'éloigner de ses réseaux, de la « chaleur du foyer »⁷³. C'est aussi gagner en liberté, avoir la possibilité d'un choix potentiellement plus grand d'appartenances et d'engagements sociaux. A l'obligation se substitue l'électif. L'organisation à sa convenance de son inscription territoriale offre à l'individu un registre supplémentaire de manifestation de sa subjectivité.

Dans le même temps, la contrainte à la dispersion est plus grande. L'étalement urbain, la dilatation des territoires, la course aux diplômes et aux emplois imposent d'aller là où ils sont. Sur le plan axiologique, la capacité de l'individu de combiner à sa convenance ses lieux de vie devient une valeur, un idéal, et la mobilité apparaît comme le moyen d'atteindre cet idéal. L'individu contemporain est supposé se former lui-même. Cette « liberté obligatoire » de l'acteur investit le domaine des territoires. L'idéal est celui d'une personne composant « à la carte » son inscription territoriale. Ce fantasme apparaît en filigrane dans les publicités, dans les figures de la *Jet Set* et des élites planétaires : des personnes allant d'un lieu à l'autre, composant au plus près de ce qu'ils sont ou veulent être leur palette territoriale, avec un travail entre Paris, Londres et New York, les vacances d'hiver au ski, celles d'été aux Seychelles, un week-end dans la maison de campagne et le suivant à Prague, en profitant de l'offre « week-end + 1 » d'une agence de voyage⁷⁴.

L'injonction à la dispersion est globalement partagée par tous les groupes sociaux. Tous doivent combiner une part d'ancrage et une part de mobilité. Nul n'est entièrement et toujours mobile. Si les navetteurs internationaux consacrent une part significative de leur vie professionnelle à l'avion et aux missions en pays étrangers, on sait qu'ils sont par ailleurs solidement campés sur les territoires de résidence ; ils ont par ailleurs des stratégies, des techniques, des rituels pour réduire

⁷³ Kaufmann J.- Cl., *La chaleur du foyer*, Méridiens-Klincksieck, 1988.

⁷⁴ Certes, quelqu'un travaillant entre Paris, Londres et New-York peut certainement se dispenser de l'offre promotionnelle du « week-end + 1 »...

le coût psychique et intime des épreuves de la dispersion. Alain Tarrus raconte avec détail comment tel cadre international consacre, avant une mission, plusieurs heures à déambuler dans une ville aimée, pour se « charger » de paysages, d'ambiances, pour fonder son ancrage et son identité avant de les mettre à l'épreuve. Nul ne peut être non plus entièrement ancré, totalement immobile sous peine d'être marginalisé. C'est le cas de ceux que nous désignons comme les insulaires⁷⁵, durablement astreints à des territoires étroits dont ils ne sortent que rarement. Mais nul non plus ne doit être sans ancrage, sans appartenance. Ceux qui sont dans ce cas vivent, nous le verrons, de situations difficiles de morcellement d'eux-mêmes.

Les individus doivent donc parvenir à opérer des ajustements entre l'ancrage et la mobilité. Ils doivent en sus parvenir à leur conférer un sens. Partagé entre plusieurs territoires, entre plusieurs institutions, l'individu n'est pris en charge totalement par aucune. La construction de cette totalité significative est donc de son ressort.

Mais cette désinstitutionnalisation du territoire et des intégrations sociales afférentes n'affectent pas tous les groupes sociaux de la même manière. Certains groupes sociaux ont les capacités d'y faire face, ils sont capables⁷⁶ d'ajustements entre ancrage et mobilité, capables de donner du sens à leur dispersion, d'y construire des situations vivables. D'autres au contraire ne parviennent à y faire face⁷⁷.

Notre tentative ici est d'éclairer quelques éléments de cette « capacité » des individus à gérer la dispersion, à lui donner du sens. Dans cette perspective, il faut prendre en compte les pratiques concrètes : ceux qui font beaucoup de voiture et ceux qui n'en font pas, ceux qui prennent l'avion toutes les semaines et ceux qui n'ont pas passé une seule fois les frontières, ceux qui ont Internet et ceux qui ne

⁷⁵ Le Breton E., « Exclusion et immobilité : la figure de l'insulaire » in Orfeuil J.-P.(dir), *Transports, pauvretés, exclusions*, Paris, L'Aube, coll. « Essai », 2004, 180 p., pp. 49-73.

⁷⁶ Bien sûr, pour des raisons qui ne tiennent pas nécessairement à leurs mérites personnels.

⁷⁷ Cette diversité des postures peut être illustrée au sein d'une même population à partir du travail de Cécile Vignal in « Mobilités, migrations et ancrages face à la délocalisation de l'emploi », Communication au colloque « Mobilités familiales au quotidien » de l'AISLF, Lausanne, les 11 et 12 octobre 2002. L'auteur s'intéresse aux choix d'ouvriers dont l'entreprise se délocalise et qui sont placés devant l'alternative : soit suivre l'entreprise dans sa délocalisation, conserver une intégration professionnelle en perdant toutes les autres appartenances sociales ou au contraire conserver leurs appartenances sociales mais perdre l'intégration professionnelle. Vignal décrit finement trois comportements possibles et leurs raisons. D'abord le refus de la délocalisation, majoritaire chez les salariés anciens et/ou dans les ménages n'ayant qu'un seul salaire ; la solution du célibat géographique du travailleur, observée chez des personnes qui ne sont pas originaires du cru et qui ont globalement moins d'ancienneté dans l'entreprise ; enfin, la migration familiale vers le nouveau lieu d'installation de l'entreprise pour laquelle optent, notamment, les cadres et agents de maîtrise.

savent pas se servir de ce dispositif, etc. Mais aussi et tout autant le vécu de ces pratiques. Revenons au cas des navetteurs internationaux. Ils sont fortement dispersés, coutumiers des aéroports et autres hauts lieux de la modernité dont ils incarnent une figure héroïque. Mais sitôt que l'on regarde comment cette dispersion objective est vécue subjectivement, les héros disparaissent. Pour eux, la dispersion est vécue dans une tension douloureuse, comme une source d'aliénation, de « domination ordinaire »⁷⁸. A l'opposé, d'autres populations sont faiblement dispersées mais cela ne leur pose aucun problème dès lors que leurs travaux, réseaux, loisirs, identités sont inscrits depuis toujours dans l'ordre du local et de la proximité.

Voilà notre objectif : explorer, du point de vue de l'individu, *quelques* éléments d'articulation des dimensions objectives et subjectives de la dispersion.

5. Les figures de la dispersion

Pour produire un panorama des expériences de la dispersion, trois critères sont particulièrement pertinents.

Le premier est celui de la dispersion biographique, qui recouvre le nombre plus ou moins important de déménagements et l'échelle géographique plus ou moins grande à laquelle ces déménagements sont intervenus. La dispersion biographique faible désigne des personnes qui ont « peu »⁷⁹ déménagé et à une échelle restreinte, souvent interne à une région urbaine. Un cas typique est celui de personnes qui ont changé de domiciles une première fois au moment de la décohabitation, une autre lors de la mise en couple et enfin une troisième et dernière fois avec l'arrivée des enfants, cette dispersion biographique les amenant à quitter un village ou une petite ville pour s'installer dans la capitale régionale. A l'opposé, certains de nos interlocuteurs ont déménagé plus de douze fois, en changeant de ville, de région et même pour certains de pays.

Le second critère est celui de la dispersion quotidienne. On retrouve là l'idée de mobilité dans son acception courante. La dispersion est faible lorsque les personnes sont peu mobiles, leur inscription territoriale étant bornée pour l'essentiel aux limites d'une agglomération étendue. On dira la dispersion quotidienne forte quand les individus se déplacent souvent, à des échelles territoriales qui excèdent usuellement la région urbaine de résidence, pour atteindre parfois des pays étrangers pratiqués sinon de manière courante, du moins sans être vécus comme des événements exceptionnels. La personne qui s'offre annuellement un congé dans un pays étranger vit l'expérience de manière (presque) banale.

⁷⁸ Martuccelli D., *Domination ordinaires*, Paris, Balland, 2001, 362 p. Ce type de hiatus : une forte dispersion vécue comme aliénante, minore l'intérêt de faire de la mobilité un capital.

⁷⁹ Le « peu » et plus loin, le « fort », le « restreint » et « l'étendu » sont bien sûr des valeurs relatives que nous appréhendons en terme de tendance.

Le troisième critère réside dans le type d'intégration sociale. Etant mobiles dans le parcours biographique et dans la vie quotidienne, les individus sont intégrés à plusieurs groupes sociaux : la famille proche, la famille élargie, les relations de travail et de formation, le groupe du voisinage résidentiel, les membres de tel groupe de parents d'élèves, du club de tennis ou du « t'chat » Internet, les personnes rencontrées lors des vacances, etc. Nous qualifions l'intégration de la personne de dissociée lorsque les différents univers sociaux auxquels elle participe sont cloisonnés les uns par rapport aux autres, lorsque membres de la famille proche et relations de travail, relations de vacances et relations de voisinage se ne croisent jamais. L'intégration est globaliste lorsque au contraire la personne « mélange les genres », fait interférer les uns avec les autres ses univers relationnels qui sont alors plus denses et polyvalents, les mêmes relations étant susceptibles d'intervenir dans plusieurs domaines de la vie.

Ces critères sont saisis de manière très schématique, le troisième notamment⁸⁰. Un individu peut avoir une intégration sociale dissociée mais forte, étant bien inséré dans des réseaux qui restent cloisonnés les uns par rapport aux autres. Une autre personne peut avoir une intégration sociale dissociée et faible. Mais la combinaison de ces trois critères généraux débouche déjà dans un tableau où coexistent huit cas différents.

Huit types d'expérience de la dispersion

	Dispersion biographique		Dispersion biographique	
	Faible	Forte	Faible	Forte
Intégration dissociée	1	2	5	6
Intégration globaliste	3	4	7	8
	Faible dispersion quotidienne		Forte dispersion quotidienne	

Quels sont les principes essentiels de ces différentes expériences de la dispersion ?

⁸⁰ Ulf Hannerz, que nous avons évoqué au chapitre précédent, imagine 4 types d'intégration et de combinaisons des réseaux sociaux. Rappelons-les : l'enclavement, la ségrégation, l'intégration et l'isolement.

1. La première expérience est celle de personnes en situation d'exclusion du travail et de la formation et dont l'intégration sociale est faible, problématique. Entrent dans cette catégorie tous les assistés sociaux et les personnes vivant des situations de grande précarité et de vulnérabilité sociale. Les dispersions biographiques sont très faibles. Ils sont souvent originaires de l'agglomération dans laquelle ils résident. Certains ont déménagé ou déménagent parfois mais sous contrainte, par exemple suite à des expulsions pour non-paiement de loyer, ou suite à des divorces, etc. Ces déménagements s'effectuent toutefois dans les limites des territoires d'origine et ne les amènent qu'à changer de cages d'escaliers, d'immeubles ou de cités. Leur dispersion quotidienne est également très restreinte. L'essentiel des activités de la vie quotidienne de ces personnes se déroulent au sein de territoires géographiquement étroits. Les courses, la formation et la recherche d'emploi, les visites chez le médecin et les activités de sociabilité et de loisir s'effectuent dans des espaces qui ne sont éloignés du domicile que de quelques kilomètres que les personnes peuvent parcourir à pied. Ce premier type d'expérience de la dispersion se caractérise donc par l'assignation durable à des enclaves territoriales, quand il ne s'agit pas, plus étroitement encore, des enclaves du domicile. Ces assignations territoriales se conjuguent par ailleurs à des intégrations sociales faibles, dissociées et marginalisées.

2. Le principal élément de distinction de cette seconde expérience avec la première tient à la dispersion résidentielle, nulle pour les premiers, fréquente et de grande amplitude pour les seconds qui ont pratiqué plusieurs changements de villes, de régions et de pays. Ces individus vivent leur dispersion biographique sur le mode du morcellement d'eux-mêmes, de l'exil intérieur, d'une identité déchirée entre l'ici et un ou des « ailleurs » qu'une mobilité à sens unique, sans retour possible rend inaccessibles. Pour le reste, ces déracinés partagent avec les enclavés des situations professionnelles précaires ou en rupture avec ce à quoi ils pourraient prétendre ou avec ce qu'ils ont connu. C'est le cas, par exemple, des immigrés ingénieurs dans le pays d'origine et ouvriers en France, ou de personnes diplômées employées en contrat d'emploi solidarité. Par ailleurs, démunis tant sur le plan financier que sur celui de l'intégration à des réseaux sociaux, les dispersions quotidiennes sont faibles et d'autant plus mal vécues que les déracinés choisissent rarement leurs localisations résidentielles, jugées stigmatisantes et qu'ils souffrent d'un isolement relationnel marqué.

3. Cette expérience est celle de personnes appartenant à des milieux plutôt populaires. Ouvrier(e)s ou employé(e)s, ayant des niveaux de qualification bas ou moyens, les personnes sont captives de leurs emplois. Elles résident dans leur région ou même leur ville de naissance qu'elles n'ont jamais quittées. La permanence de l'installation donne lieu à un ancrage social marqué et mélangé. Au fil du temps, les différentes dimensions de l'identité sociale se confondent, se confortent les unes les autres et consolident l'enracinement. Les intégrations professionnelles et amicales, militantes, associatives et de voisinage s'imbriquent

au sein d'un territoire étroit mais dense et polyvalent. N'ayant pas d'obligation de mobilité professionnelle, ayant l'essentiel de leurs réseaux sociaux dans les territoires de proximité, ayant enfin des capacités financières restreintes, les individus rassemblés dans ce troisième type ont une dispersion quotidienne réduite.

4. Dispersion biographique forte, intégration sociale globaliste mais dispersion quotidienne faible. Ce cas de figure n'est pas théorique. Il décrit la situation de personnes qui ont des niveaux de qualification élevés, qui ont pendant plusieurs années été convenablement intégrées à des milieux professionnels. Cette bonne intégration socio-professionnelle s'est accompagnée de nombreux déménagements avec changement de régions ou même des passages par des pays étrangers. Mais au moment où nous les avons rencontrées, ces personnes se trouvaient au chômage ou dans des situations professionnelles précaires, éventuellement choisies : une femme par exemple a décidé de rompre avec une activité professionnelle gratifiante mais qui l'a longtemps tenue éloignée de ses enfants dont elle a voulu se rapprocher. C'est alors simplement la précarité économique qui restreint les pratiques de dispersion quotidienne.

5. Cette expérience est celle des « débutants », entendu par-là des débutants dans la vie autonome. Il s'agit donc plutôt de jeunes gens, saisis au moment où ils recomposent leurs identités territoriales, s'affranchissant de celles qu'ils ont pratiquées en tant que mineur vivant sous la tutelle de tierces personnes (les parents, la famille) et d'institutions d'encadrement fort (l'école principalement) pour construire leur autonomie. L'entrée dans la vie active ou dans une période d'études est souvent l'occasion d'un premier déménagement autonome. L'accès à l'indépendance et l'entrée dans une période de « construction » de soi se traduisent dans une mobilité quotidienne relativement dispersée, l'expérimentation des lieux permettant l'expérimentation de soi. Cette période de la vie est aussi celle où les individus recomposent leurs réseaux d'intégration sociale qui sont d'abord volontairement maintenus cloisonnés, avec le réseau familial d'un côté, le réseau amical de l'autre et le réseau professionnel en voie de constitution.

6. On trouve ici la population des navetteurs, terme auquel nous donnons un sens plus englobant que d'ordinaire. Ce sont des membres des classes moyennes disposant d'emplois stables et garantis (tous les fonctionnaires), ou d'emplois plus instables mais plus lucratifs (les cadres du privé par exemple). L'intégration professionnelle leur a imposé une mobilité résidentielle souvent significative de plusieurs déménagements avec changement de région. Ce sont par ailleurs des personnes qui vivent quotidiennement à l'échelle des territoires de l'automobile, c'est-à-dire qu'ils parcourent quotidiennement plusieurs dizaines voire centaines de kilomètres : ils n'hésitent pas à faire 150 kilomètres (300 aller-retour) pour passer le dimanche au bord de la mer. Ils pratiquent des navettes régulières entre les différents points d'ancrage de leur vie : domicile-lieux de travail bien sûr, mais aussi domicile-lieux de loisirs, domicile principal-maison secondaire. Mais les

intégrations sociales sont relativement cloisonnées : la famille et les relations de travail ne se croisent jamais ou rarement ; les relations nouées autour de la maison secondaire ne connaîtront jamais les relations nouées autour du domicile principal.

7. Cette expérience est moins évidente à cerner dès lors qu'elle procède, comme la figure 4 d'un hiatus. Il s'agit de personnes des classes moyennes inférieures, ayant des activités professionnelles modestes ou précaires, qui ont très peu déménagé et disposent dans l'immédiate proximité des territoires d'origine de l'ensemble de leurs réseaux sociaux qui sont relativement imbriqués les uns aux autres. Néanmoins, elles sont dotées de niveaux de formation relativement élevés et/ou orientées vers les productions culturelles : art, architecture, cinéma, littérature. Par cette orientation, ces personnes s'affranchissent de la société locale, au profit d'une curiosité, d'une ouverture à « l'ailleurs », l'étranger, le non local. Cette ouverture au monde les amène à pratiquer une certaine dispersion quotidienne, à être mobile dans la vie de tous les jours, mais nous verrons que cette mobilité ne s'opère pas ou peu à travers des déplacements physiques.

8. Le dernier type d'expérience est plus facile à cerner, il renvoie à une figure plus connue, celle du cosmopolite : ces personnes qui ont souvent déménagé, qui demeurent inscrits dans des mobilités résidentielles durables, y compris la cinquantaine passée. Ces personnes ont des mobilités quotidiennes fréquentes, régulières et de grande amplitude, utilisant de manière usuelle tous les modes de mobilité : la voiture et Internet, l'avion et le téléphone, elles franchissent régulièrement et sans affect les frontières à titre professionnel, durant les vacances ou parce que leurs enfants font des études à l'étranger. La particularité de cette population par rapport aux navetteurs tient à la manière dont ils imbriquent leurs réseaux sociaux au lieu de les maintenir séparés : les collègues de travail sont ou deviennent des amis invités à fréquenter la famille élargie, la maison secondaire est volontiers prêtée aux voisins du quartier de résidence principale, une relation nouée sur le lieu de vacances offrira l'occasion d'élargir le réseau professionnel.

Les expériences de la société dispersée sont multiples et diverses. Elles ne sont pas toutes sous-tendues par une mobilité croissante. Les configurations sont plus complexes. Les populations des types 6 et 8 sont bien engagées dans un élargissement de leurs dispersions. Les individus concernés sont multi-ancrés et très mobiles, à travers tous les registres du déplacement mais aussi des mobilités virtuelles et « mentales ». Pour d'autres populations, les mobilités physiques sont modestes et le rapport au monde extra-local s'opère à travers des mobilités virtuelles et mentales. D'autres groupes encore demeurent fortement assignés à des territoires étroits. Le fonctionnement des sociétés contemporaines produit donc des dispersions croissantes en même temps que des différentiels de dispersion plus marqués.

Pour entrer dans le détail des expériences de la dispersion, il convient de réduire cette première typologie, trop précise pour faire l'objet d'analyses réalistes. Dans les chapitres suivants, nous nous concentrerons sur cinq populations.

Nous conservons telle quelle la catégorie transversale des « débutants », ces jeunes gens qui accèdent à l'autonomie en composant pour la première fois leur propre inscription territoriale.

Les sept autres types sont ramenés à quatre, à partir de la combinaison non plus de trois mais de deux critères : les modalités d'intégration sociale (dissociée ou globaliste), et le degré de dispersion (fort ou faible) où nous synthétisons, de manière empirique, les mobilités résidentielles et quotidiennes.

Typologie simplifiée des expériences de la dispersion

	<i>Dispersion faible</i>	<i>Dispersion forte</i>
<i>Intégration sociale dissociée</i>	Les insulaires	Les navetteurs
<i>Intégration sociale globaliste</i>	Les co-présents	Les cosmopolites

Chapitre 2

Les mobilités d'affranchissement

Ce chapitre est consacré à l'examen de la manière dont les « jeunes » gens vivent leurs rapports aux territoires lors de cette phase particulière de leur vie au cours de laquelle ils s'émancipent des tutelles. L'hypothèse de départ est simple : être autonome, accéder à son individualité propre, c'est avoir sa propre inscription territoriale⁸¹. Si l'enfant puis l'adolescent vivent globalement dans les limites du territoire parental, l'entrée dans l'âge adulte suppose l'aménagement progressif d'un territoire indépendant.

Les mobilités d'affranchissement consistent en un processus de désajustement à l'inscription territoriale du mineur, et de réajustement de soi à une nouvelle inscription territoriale. Ce processus, nous l'exprimerons dans les termes du desserrement et du resserrement. Les termes de ruptures et d'ancrage sont trop durs, trop « fixistes ». Les jeunes (comme les moins jeunes) ne rompent jamais totalement avec leurs territoires d'origine. Les liens demeurent nombreux, faits d'allers-retours, d'échanges téléphoniques, de pensées, de souvenirs. L'ancrage laisse entendre une appropriation forte et relativement exclusive d'un territoire. Or, l'ancrage est toujours un multi-ancrage. Par ailleurs, à travers des mobilités virtuelles et mentales, les individus se projettent et vivent une bonne partie de leurs vies dans des lieux où ils n'ont pas nécessairement un ancrage physique. De manière plus souple, le desserrement indique une prise de distance, et le resserrement une implication de l'acteur sur de multiples autres territoires, articulés les uns aux autres de manière changeante et révocable.

Les questions auxquelles nous voulons apporter quelques éléments de réponses sont les suivantes : quelles sont les étapes et les modalités de l'accès à l'autonomie ? Quelles sont les expériences et les épreuves que les jeunes sont susceptibles de partager dans ce cadre ? Quel rôle la mobilité, comme jeu des distances et des proximités, joue-t-elle dans la recomposition de leurs inscriptions socio-territoriales ?

Nous avons rencontré des « étudiants ». De la même manière que la jeunesse, « étudiant » n'est qu'un mot. François Dubet observe que les conditions de vie et

⁸¹ Notons que le numéro spécial de la revue *Projet* (n° 251 de septembre 1997) ne réserve pas un seul chapitre, contrairement à ce que son titre nous laissait espérer : « 18-30 ans, les aventures de la mobilité », aux pratiques de mobilité des jeunes et à leurs rapports aux territoires.

les parcours des étudiants sont devenus tellement divers qu'il est difficile de les rassembler sous un dénominateur commun⁸². Le petit groupe des étudiants que nous avons rencontrés illustre bien cette diversité. Ils appartiennent à des milieux sociaux tranchés, du plus modeste (famille nombreuse, père ouvrier et mère au foyer) au plus avantageux (père cadre supérieur dans un groupe industriel international). Tous (sauf un) disposent d'un logement autonome, mais certains depuis quelques mois simplement, d'autres depuis plusieurs années déjà. Ce logement autonome peut être une chambre en cité universitaire, une colocation, un studio ou un appartement. Certains ont une voiture, d'autres non. Tous sont « étudiants » néanmoins dans le sens où ils sont relativement libres de leurs emplois du temps et ont des activités de sociabilité festive plus nombreuses que la population moyenne.

Mais ce n'est pas au mode de vie étudiant que nous nous intéressons. Notre regard porte sur les logiques de l'autonomisation de jeunes gens et sur la manière dont ils construisent cette autonomie à travers des mobilités d'affranchissement. L'intérêt d'étudier le processus d'autonomisation à partir d'étudiants, c'est que ces derniers sont en quelque sorte obligés d'inventer par eux-mêmes les signes, les témoignages, les marques de leur autonomie. En effet, il n'existe pas pour eux de marqueur clair et univoque de leur émancipation, comme ce peut être le cas pour des jeunes accédant au marché de l'emploi. Nos interlocuteurs vivent dans un entre-deux résidentiel, financier qui laisse en fait une grande place à l'invention et à la négociation. Dans ce cadre, l'examen de la gestion subjective de la distance nous semble pertinent.

1. Les territoires de l'affranchissement

Les débutants ont une inscription territoriale assez floue. Peu de pôles émergent véritablement. Plus exactement, ils passent du temps et localisent des engagements sociaux significatifs dans un vaste espace public, relativement indifférencié, composé de l'espace public au sens strict (places, rues, jardins, galeries marchandes, etc.), de la cafétéria et des pelouses du campus universitaire, des bistros, restaurants, cinémas, mais aussi des logements des uns et des autres qu'ils peuvent fréquenter en groupe sans vraiment les connaître. Les rythmes de vie sont relativement lâches. Peu de trajets sont véritablement structurants d'un territoire que l'on pourrait dessiner.

Cette indétermination relative est liée à la faiblesse des contraintes de la vie quotidienne – les choses seraient sans doute différentes chez des jeunes travaillant. Ces étudiants de lettres qui n'ont qu'une quinzaine d'heures de cours par semaine. Plusieurs de nos interlocuteurs travaillent dans des services d'aide aux personnes âgées, dans des boutiques ou un supermarché⁸³. Mais il s'agit d'emplois à durée

⁸² Dubet F., « Les étudiants », in Dubet F., *et al.*, *Universités et villes*, Paris, L'Harmattan, coll. « Villes et entreprises », 1994, pp. 141-209.

⁸³ Sans compter les jobs d'été que tous pratiquent.

déterminée, à temps partiel et le plus souvent en horaires décalés (de 18 à 21 heures par exemple pour les services à domicile). De sorte que ces jobs n'imposent pas une organisation stable à la vie quotidienne. Un seul de nos interlocuteurs a charge de famille. Les autres vivent seuls ou dans des couples débutants.

De manière plus positive, cette inscription territoriale peut être décrite en quelques items.

Le logement est le lieu qui émerge le plus nettement. Il témoigne de la réussite de la conquête de l'autonomie : plus la personne est engagée dans son parcours d'affranchissement, plus le logement est important à ses yeux. Cette importance du logement est le signe que l'inscription territoriale a « basculé ». Longtemps elle a été centrée sur le domicile des parents. Puis l'étudiant a vécu des situations transitoires, pas toujours confortables, en instabilité entre un logement chez l'habitant, une chambre en cité U et la chambre d'enfant au domicile parental. Le logement, « son » logement est présenté comme une « base » à partir de laquelle construire son inscription territoriale autonome. Sans base, ce processus est impossible. Grégoire expérimente la vie autonome depuis quelques mois simplement, et il presque surpris de s'entendre dire « *un des endroits que je commence à aimer, c'est mon studio* ». Pour Annaïs, les choses sont plus claires :

« Les lieux les plus importants pour moi ?... Mon appart., déjà, parce que quand je l'ai eu, j'ai vraiment pu me libérer au niveau décoratif, je l'ai vraiment fait à ma sauce, et quand mes copines viennent me voir, elles me disent " ton appartement, c'est toi ". Il est particulier et j'adore cet appartement là, je m'y sens bien, il me correspond bien. C'est super important, je sais qu'il me suivra, plus tard, quand j'aurais une maison, ça reflètera ma personnalité, c'est vachement important pour moi. »

Pour le seul de nos interlocuteurs qui, après un essai malheureux, ne dispose pas de son propre logement et réside chez ses parents, le lieu le plus important est sa chambre, clairement distinguée du reste de l'appartement.

La seconde catégorie de territoires investis sont ceux de la proximité de tous les endroits situés à Rennes, entre lesquels ils se déplacent généralement à pied ou en transports collectifs et où sont localisés une partie de leurs activités. Ces lieux, ces temps et ces trajets sont difficiles à cerner précisément. Ils s'établissent entre l'université et les locaux associatifs, les cafétérias, mais aussi les bistrotts et les magasins du centre, les cinémas, les domiciles des camarades, les lieux de travail et tous les lieux de déambulation, de promenade... Ces lieux sont pratiqués à plusieurs bien sûr, mais aussi tout seul. Tous ont leurs lieux intimes, leurs espaces où ils aiment se balader lorsqu'ils sont tranquilles. Si presque tous fréquentent les places et les rues où sont installés les bars et les terrasses, tous ont aussi – quitte à « l'avouer » plus tardivement – des endroits « secrets », de ressources plus personnelles, intimes où ils ne rencontreront pas le camarade d'amphi : les bords

d'un lac, les jardins publics, les bouquinistes, une galerie marchande excentrée... A la question des endroits qui comptent le plus pour elle, Hélène répond :

« Le premier, c'est évident, c'est le Thabor [un beau jardin public du centre bourgeois de Rennes], j'y vais assez souvent, cet été j'y allais quasiment tous les jours. C'est l'endroit où je fais des rencontres, c'est un mélange d'étudiants, de gens, de personnes de tous les jours, des gens qui y vont pour la beauté des lieux, pour se reposer, pour réfléchir, c'est intemporel, a-spatial, c'est le lieu de Rennes ! [...] Et c'est vraiment l'endroit que j'apprécie énormément pour ça. »

« J'ai trouvé un quartier où il y a la Vilaine [une rivière qui traverse Rennes] juste derrière, donc c'est vert, c'est rare à Rennes de trouver des quartiers où c'est assez vert. Je suis trop heureuse, j'ai des chemins juste derrière, des animaux sauvages et tout ... J'aime bien me balader par-là, le long de la Vilaine, j'y passe beaucoup de temps, je découvre un petit peu la Vilaine qui mène à la périphérie jusqu'au lac d'Apigné. Je passe beaucoup de temps par-là, alors que beaucoup d'étudiants vont dans le centre ville. J'y vais aussi, pour boire, faire la fête, mais j'investis les deux côtés. Quand je parle du lac d'Apigné aux DEUG 1, je me souviens à l'époque "pardon, de quoi tu parles ?" Ils ne connaissent pas, eux, c'est le centre ville. Moi, j'investis un peu plus... » (Annaïs)

Les étudiants, y compris ceux qui vivent à Rennes depuis longtemps, ont une pratique et une connaissance sélectives et souvent réduites de la ville dont ils déclarent ne pas connaître une grande partie des quartiers. Leur pratique de la ville est limitée, dépendante de leurs activités. Celles-ci étant peu nombreuses, il en est de même des lieux fréquentés. Mais cette limitation du territoire est intentionnelle : ne fréquenter que les lieux qu'ils choisissent eux-mêmes de fréquenter. Il est préférable à leurs yeux de pratiquer peu de lieux mais qui soient les leurs. Certains pourraient accéder à une partie beaucoup plus large de la ville parce qu'ils y ont leurs parents et de la famille, parce qu'ils ont habité dans d'autres quartiers. Mais construire son inscription territoriale suppose de la dissocier nettement, au moins dans un premier temps, de celle des proches et des tutelles (parents, frère aîné...).

Cette proximité géographique qui est une « proximité à soi » recouvre largement un espace public du contre-temps. Une bonne partie des lieux pratiqués sont des lieux publics divers, depuis la rue marchande du centre-ville, les jardins, les boulevards de banlieue, visitée lorsque la population active n'y est pas ; ce sont des lieux qui n'imposent aucun usage, et où, en se fondant à la foule, on s'affranchit des tutelles et des contrôles.

« J'aime beaucoup travailler dans les galeries commerçantes des supermarchés. Je réussis paradoxalement à m'isoler dans un endroit où il y a beaucoup de monde. J'aime beaucoup ces endroits là parce que je réussis

à me concentrer tout en ayant beaucoup de mouvement. J'ai l'impression d'être plus dans le quotidien, dans le réel, dans l'activité que si quand je suis tout seul à mon bureau. J'aime regarder les gens, qui font leurs courses, qui s'arrêtent boire un café au bistrot, enfin les gens dans leurs activités quotidiennes les plus banales. Ça m'aide à me concentrer. Mais je le fais plus rarement maintenant. Je le faisais beaucoup avant, deux fois par semaine environ. » (Stéphane)

Ces espaces de proximité sont parcourus de manière souple, changeante, irrégulière, de manière d'autant plus informelle et difficile à appréhender que les déplacements s'effectuent à pied ou en vélo, éventuellement en métro et en bus – jamais ou presque en voiture. Plusieurs des jeunes rencontrés disposent en permanence d'une voiture. Mais ils ne s'en servent en fait qu'assez rarement car ce mode de déplacement n'est pas à l'échelle sociale des enjeux de la construction de soi. La marche et le vélo permettent un rapport sensible à l'espace. Le domicile et les lieux de la « proximité à soi » recouvrent l'essentiel de l'inscription territoriale des jeunes. C'est dans ces espaces qu'ils passent la majorité de leur temps. Les jeunes ont des liens faibles avec les territoires excédant la ville. L'espace public n'est pas vécu comme un interstice, un espace-temps de liaison entre deux activités, deux moments mieux structurés. C'est un espace en soi, autonome. C'est là que se pratique la majeure partie de leur vie sociale. Les logements des uns et des autres étant généralement petits, pas forcément confortables, c'est dans l'espace public qu'ils fréquentent la communauté des pairs, que nous dirions plutôt les communautés incertaines. En effet, ces groupes ont des limites changeantes : les amis, les amis des amis, quelques connaissances plus lointaines, les rencontres du moment. En dehors de quelques relations proches, les jeunes participent à des relations nombreuses fonctionnant sur le mode du lien faible. L'espace public est aussi à travers la marche, la déambulation, l'espace-temps d'appropriation de la ville dans un registre d'expérience très sensible d'ambiances, de paysages urbains. C'est une pratique diluée, informelle, difficile à exprimer et à saisir mais qui revêt une importance particulière pour nos interlocuteurs. Ces déambulations fournissent le cadre des premières confrontations autonomes à l'espace, hors de toute contrainte, de toute obligation ou surveillance. Ce rapport d'osmose à l'environnement est habité par un travail réflexif de l'acteur : examen de conscience, exploration de soi-même, rêveries. L'espace-temps public est la scène de la subjectivation qui est au cœur des dynamiques d'accès à l'autonomie.

Avec Stéphanie, on mesure l'importance de l'espace public qui est, en fait, le seul espace qui lui soit propre. Elle est partagée entre le domicile de ses parents et celui de son ami. Partagée à tel point que, parfois, elle ne sait plus très bien où elle en est, où se trouve telle ou telle affaire dont elle a besoin, où doit-elle dîner... Cette période d'indétermination qui dure depuis une bonne année lui donne un sentiment de liberté mais se révèle aussi perturbante, fatiguante mentalement et physiquement puisqu'elle est toujours lourdement chargée de ce qu'elle transporte

de chez l'un à chez l'autre. Son espace le plus personnel est celui qu'elle compose au jour le jour à travers les trajets qu'elle effectue entre les points d'ancrage de ses proches et ses lieux d'activité : les domiciles des parents et de son ami, la salle de sport où elle rencontre régulièrement sa sœur, l'université et tous les lieux attenants, les magasins où elle a travaillé et où elle passe toujours saluer ses anciennes collègues, les boutiques où, chemin faisant, elle fait une course, etc. L'espace public est son espace.

Avec sa notion de « ville intervalle », Laurence Roulleau-Berger⁸⁴ a bien montré l'importance pour les jeunes de ce type d'espace relativement indéterminé. Les remarques qu'elle fait à propos de jeunes en situation précaire (faible niveau de qualification, recherche d'emploi, etc.) valent pour nos interlocuteurs vivant en tant qu'étudiants des situations mieux établies, socialement plus légitimes. L'espace public de proximité, les sociabilités informelles qui s'y développent constituent, pour les jeunes, la scène de l'expérimentation de soi. Cet enjeu éclaire à rebours la pratique de la marche, du vélo ou des transports collectifs qui sont des modes de déplacement « poreux », qui mettent l'individu en contact sensible avec l'espace public – au contraire de la voiture qui ne permet pas ce type d'expérience et qui n'est pas à son échelle. Disant cela, nous ne disons pas ni ne pensons que la voiture est un mode de déplacement égoïste, égocentré, asocial⁸⁵, mais seulement que la voiture n'est pas à la mesure d'un type d'expérience de l'espace public qui revêt une importance particulière dans le cadre des mobilités d'affranchissement. De la même manière, Internet et le téléphone portable sont pratiqués surtout pour organiser la soirée avec les personnes croisées toute la journée. Ces modes de communication sont utilisés de manière redondante avec le face à face. Ils ne servent que marginalement à sortir de la proximité.

La proximité est un espace important pour les jeunes car ils peuvent la maîtriser, ce qui est un enjeu crucial dans l'optique de l'affranchissement des tutelles. Mais ils ne limitent pas leurs déplacements à ces espaces du proche. Les espaces plus lointains sont investis à travers deux pratiques, qui sont là encore relativement difficiles à démêler.

Les jeunes ne quittent Rennes qu'en d'assez rares occasions. Le plus souvent, ils le font dans le cadre de déplacements d'impulsion, peu programmés : la plage en été, une fête, une sortie un peu lointaine, quelques jours chez un ami profitant de la maison de campagne des parents. Plus rarement encore, ils vont plus loin. A Paris, car ils sont nombreux à y avoir un hébergement possible chez un proche, ou d'autres grandes villes comme Barcelone ou Amsterdam. Ce sont là des déplacements collectifs, vécus sur le mode de l'aventure. Ces voyages incluent une

⁸⁴ Roulleau-Berger L., *op. cit.*

⁸⁵ Jean-Samuel Bordreuil a clairement fait la preuve que la voiture est l'outil de sociabilités denses et riches.

certaine prise de risque, une mise à l'épreuve de soi, une mise à l'épreuve de l'autonomie vis à vis des parents qui ne sont informés qu'au dernier moment.

Cette pratique d'espaces discontinus, sur le mode de l'impulsion (Rennes – Saint-Malo, Rennes – Paris, Rennes – Barcelone), ces mobilités d'impulsion, ces déplacements vécus comme des aventures trouvent un écho chez les « ravers »⁸⁶ dont les mobilités soudaines et lointaines vers les événements techno (500 kilomètres ou plus en deux jours), tranchent avec les territoires quotidiens ancrés dans la proximité.

Mais, on l'a dit, ces déplacements restent occasionnels. Faute d'argent d'une part. Les subsides parentaux sont souvent indispensables et acceptés contraints et forcés par des jeunes qui aimeraient être autonomes sur ce plan et nos interlocuteurs ne s'autorisent le déplacement de loisirs qu'avec leurs propres économies. Un autre facteur de limitation tient à l'absence de voitures ou à la possession de voitures fragiles, au prix de l'essence. Mais les facteurs les plus pertinents relèvent du registre de l'économie relationnelle des jeunes dont le principe est d'élaborer un réseau social autonome sur un territoire autonome. Les jeunes ne quittent pas souvent l'espace de la proximité car c'est là qu'ils ont la quasi-totalité de leurs relations. Ils pourraient bien sûr profiter du réseau familial élargi et de ses alliés pour s'héberger dans quelques villes. Ils n'envisagent pas même cette possibilité. Charlie a deux tantes sur Paris et Créteil. Il ne les a pas sollicitées une seule fois lors de ses déplacements de week-ends, préférant une chambre d'hôtel qui lui coûtait tellement cher qu'il ne peut plus aujourd'hui s'offrir ces escapades. L'impératif d'autonomisation, d'affranchissement à l'égard des tutelles familiales et des réseaux sociaux de la période scolaire structure les représentations et les pratiques territoriales, y compris pour ceux qui ont des voitures.

Les mobilités hors des territoires de proximité sont objectivement modestes. Elles sont néanmoins subjectivement significatives. Les aventures du type de celle d'Annaïs à Barcelone, de Thierry à Amsterdam ont une grande importance à leurs yeux, précisément parce qu'elles témoignent de leurs capacités d'affranchissement. Plus globalement, les jeunes entretiennent une grande proximité représentationnelle avec les territoires lointains et notamment étrangers. Faut-il y voir un effet d'une génération pour laquelle l'avion et le voyage intercontinental sont les ingrédients de base de la publicité ? Génération qui vit par ailleurs, au quotidien et tout particulièrement à l'université, la réalité de l'immigration et de l'échange international⁸⁷. Ces personnes, qui ont une vingtaine d'années, appréhendent de

⁸⁶ Epstein R., Fontaine A. et Amaouche M. – D., *Aller en rave. Une mobilité festive qui reconfigure la ville*, rapport pour le PUCA, 2003.

⁸⁷ Les programmes Erasmus et tous les autres dispositifs d'échanges internationaux d'étudiants et d'enseignants font que de nombreuses nationalités, de nombreux continents se croisent à l'université.

manière courante les grandes villes d'Europe ou des pays plus éloignés, bien plus semble-t-il que la « France des régions ». Dans les discours au moins, ces jeunes témoignent d'une forte capacité au dépaysement, d'une ouverture manifeste à des territoires perçus à la fois comme exotiques et facilement accessibles.

On trouve la trace de cette capacité ainsi que de l'intérêt pour l'étranger dans les « lieux qui comptent ». Si l'on excepte nos trois interlocuteurs nés à l'étranger⁸⁸, tous les autres évoquent à ce titre au moins un lieu « étranger » : l'Italie et Naples pour l'une qui garde d'un voyage scolaire un souvenir émerveillé ; un autre a fait au Maghreb un voyage sac au dos à la recherche de lointaines racines familiales ; l'Amérique du Sud auquel un troisième rêve depuis toujours.

L'inscription territoriale des jeunes est donc organisée autour de deux pôles. Le premier, dans une aire de proximité, où ils concentrent la majeure partie de leurs engagements et réseaux sociaux autonomes. Le second : les territoires lointains et notamment les pays étrangers, est investi par des pratiques mais aussi et surtout par des représentations et les mobilités virtuelles de la lecture, de la télévision, des films. Ces deux pôles semblent reliés par un tunnel, tant les espaces intermédiaires sont peu pratiqués, tus, « oubliés ».

Cet oubli est pour le moins significatif. Les territoires et les trajets que les jeunes s'empressent d'oublier jusqu'à ce que l'enquêteur les relance spécialement sur ce point, sont ceux qui les relient aux parents, à la famille élargie et à l'ensemble des relations amicales nouées avant d'entrer dans le processus d'affranchissement. On peut même rendre compte d'un paradoxe évident : plus le jeune est objectivement proche de ses parents, plus il a tendance à nier, à oublier la proximité. Charlie vit encore chez ses parents. Au cours de l'entretien, il évoque avec plaisir sa chambre où il écrit des textes qui le transportent mentalement dans son pays d'origine dont il parle aussi volontiers ; il raconte de façon détaillée les nombreux voyages faits dans des pays d'Europe (l'Italie, l'Espagne, le Portugal) lors de camps itinérants de jeunes ; il parle aussi de ses allers-retours à Paris, de ses amis avec qui il fréquente les terrasses des bistrot du centre de Rennes, etc. Le seul lieu qu'il évite soigneusement est l'appartement des parents où il vit tous les jours.

2. Les logiques du desserrement

La bipolarité

La décohabitation est un processus fait d'allers-retours nombreux entre le centre d'une inscription territoriale organisée par le domicile parental et plusieurs centralités aléatoires, ponctuelles : le domicile d'étudiant, celui des copains, les lieux de sociabilité qui sont particulièrement importants. Le desserrement est une

⁸⁸ Au Congo, au Maroc et au Venezuela.

dynamique de recherche d'un nouveau centre plus ou moins stable qui va se substituer au centre parental.

De multiples travaux⁸⁹ montrent que l'inscription territoriale des étudiants est doublement bipolaire. Le premier clivage est temporel. L'étudiant vit partagé entre la semaine dans la ville des études et le week-end chez ses parents et dans la commune où il garde des engagements sociaux forts. Ainsi, 73% des étudiants du premier cycle de droit de Dijon retournent tous les week-end dans leur famille et 13% le font tous les quinze jours⁹⁰. Le deuxième clivage, d'ordre spatial, intervient au cours de la semaine. L'étudiant est divisé entre le campus, lieu des cours, vécu et perçu de manière relativement monofonctionnelle⁹¹ et la ville, lieu de la sociabilité. Ce double clivage marque bien la double dépendance des étudiants envers les parents d'une part et le groupe des pairs d'autre part.

Cette bipolarité témoigne de la difficulté de l'affranchissement. L'adaptation à un environnement nouveau est une expérience perturbante pour l'individu, psychologiquement coûteuse. Le retour régulier auprès des proches (parents, amis) permet de compenser, de se reposer de l'effort d'autonomie consenti la semaine. Les motivations à ces allers-retours sont souvent présentées dans un registre utilitariste. Les étudiants rentreraient « chez eux », comme ils le disent alors pour parler du domicile parental, pour laver leur linge, faire le plein de provisions, passer aux frais des parents les coups de téléphone qu'ils n'ont pu passer depuis leurs chambres universitaires, etc. En fait, les motivations de ces retours sont plus globales et plus profondes. Il s'agit d'un retour dans l'univers connu, dans l'univers des routines, des ambiances connues, des paysages, des modes d'habiter dont ils ne se sont pas encore dépris. Certains des jeunes que nous avons rencontrés étaient dès leur première année d'étude parfaitement autonomes sur le plan matériel, disposant de voiture, d'argent, de téléphone portable, ayant des relations amicales fortes dans la ville des études. Ils rentraient toutefois chez eux tous les week-end.

La volonté des étudiants d'être autonome ne préjuge pas de leur capacité à réaliser ce projet de suite, du premier coup. C'est ce que certains expriment en disant que, tout compte fait, ils ou elles « n'étaient pas prêt(e)s ». Mais c'est simplement à pied d'œuvre, *a posteriori*, qu'ils ont découvert cette absence de préparation.

⁸⁹ Réalisés dans le cadre du vaste programme Universités et Villes : cf. Dubet F. *et al.*, *op. cit.*

⁹⁰ Bourdon F. et Peyron C., *Le cas de la délocalisation du premier cycle de Droit à Nevers*, Dijon, Université de Bourgogne, LATEC, 1993.

⁹¹ Ce qu'amplifie l'éviction des campus dans les banlieues : Bron à Lyon, Talence à Bordeaux, Le Mirail à Toulouse, Villejean et Beaulieu à Rennes, etc. Cette marginalisation spatiale des campus, nette dans les années 1970 et 1980, est en cours de résorption du fait des politiques de relocalisation des universités dans les centres-villes et du développement des liaisons en transports collectifs vers les campus excentrés.

Charlie par exemple, après avoir durement négocié avec ses parents, obtient à 20 ans de prendre une chambre en cité U. L'accès à l'autonomie lui semble d'autant moins risqué que les parents résident dans la même ville, à quelques kilomètres de là. Pourtant l'expérience débouche sur un échec. Il ne « se trouve » pas, ne parvient pas à conférer du sens à cette autonomie. Il délaisse ses études dans lesquelles il ne s'impliquait déjà que modestement. Il se replie dans l'isolement de sa chambre d'une cité U désertée lors des week-end et des vacances scolaires. «Epuisé» selon ses termes par quelques mois de solitude et d'incompréhension de sa situation, il retourne alors chez ses parents.

« Je suis resté une année et en fait je n'arrivais pas à travailler, donc je suis retourné à Beaulieu, dans l'appart. de mes parents. [...] Je ne faisais pas grand chose, c'était dans la cité Alsace, et comme j'étais près de la fac, je prenais mon temps pour aller à la fac, et donc j'ai décroché. Dans la cité U dans laquelle j'étais c'était plutôt calme et c'était bizarre, je n'arrivais pas à me retrouver [souligné par nous], et puis « ça » s'est agrandi pendant toute l'année. Je ne comprenais pas, c'était comme si je ne pouvais pas me débrouiller seul. Quelquefois je me pose des questions, parce que quand je suis parti, je voulais prouver que j'étais assez grand et que je pouvais faire des choses tout seul. Et un an après, je suis revenu et en fait ça disait que je n'étais pas prêt. Et donc, je me suis dit autant ne pas essayer de chercher un appartement, parce que si tu es dans un vrai appartement, coupé de tout, ça ne va pas trop marcher. C'est comme se lancer dans l'aventure sans connaître les règles. »

L'affranchissement est une épreuve dont il faut inventer les règles et le cadre en s'inventant soi-même. Une bonne partie de la difficulté est que l'autonomie ne s'apprend pas, ne donne pas lieu, sauf cas exceptionnel, à une formation, à un apprentissage. Bien sûr, les parents pensent transmettre à leurs enfants les compétences pratiques nécessaires à la vie autonome : faire ses courses, cuisiner, entretenir son appartement ou sa chambre, circuler, résoudre les problèmes de la vie quotidienne... Mais ils font comme si ce n'était là que des compétences instrumentales, génériques, indépendantes des environnements de mise en œuvre, au sens d'un espace structuré par des trajets et des pratiques de routines.

Les jeunes maîtrisent le plus souvent ces compétences, mais l'environnement où ils sont supposés les mettre en œuvre peut être fort différent du contexte d'apprentissage, et cet écart suffit à rendre les savoirs inapplicables : la ville universitaire est beaucoup plus grande que la ville de provenance et la circulation, le bruit compliquent le repérage et l'appropriation, le supermarché où la famille a l'habitude de faire ses courses n'existe pas dans le quartier de l'étudiant, la cuisine de la cité U ne ressemble pas du tout à celle de la maman. Une anecdote rapportée par Nadia permet d'approcher l'ampleur des décalages vécus. Nadia et ses frères arrivent à Rennes alors qu'ils ont entre 8 et 10 ans. Au Maroc, ils vivaient dans une vaste maison au milieu d'un domaine agricole. Tous ont été saisis d'effroi

lorsqu'ils sont entrés pour la première fois dans l'ascenseur qui les conduisait à leur nouvel appartement rennais : ils ont pensé que c'était là, dans l'ascenseur, leur nouvelle maison.

L'environnement spatial des routines est une partie intégrante des routines et le changement de lieux, de dispositions, d'ambiances est susceptible de réduire à peu de choses les possibilités de mettre en œuvre les apprentissages. C'est que dit Annaïs. Elle aussi obtient à 19 ans de quitter La Roche sur Yon pour Angers.

« Angers, déjà, j'arrive : grande ville ! [...] Je pouvais pas... Dès le départ, ça ne m'a pas plu. J'ai limité mes déplacements à chez moi, la Catho, centre-ville, c'est tout, ça se limitait à ça. La voiture, elle restait sur un parking. [...] Je viens de La Roche et je vis en périphérie de La Roche, dans un pavillon. A Angers, je vivais en centre-ville, à côté de la gare, je n'étais pas du tout habitué à tout ce qui est bruit, voiture, je ne supporte pas, c'est une misère... »

Le premier moment de l'accès à l'autonomie donne lieu à l'expérience d'un décalage, d'un désajustement du débutant à la situation vécue et suscite des sentiments d'incompréhension, d'irréalité, d'absurdité parfois angoissante dont témoignent les propos précédents de Charlie.

Les débutants n'ont pas le monopole de l'expérience déroutante du désajustement entre les schèmes de la pratique territoriale usuelle et les situations concrètes dans lesquelles l'affranchissement les engage. Nous avons rencontré de nombreux adultes pratiquant les voyages touristiques au cours desquelles ils se plongent, pour une ou deux semaines, dans des environnements dépaysants. S'ils ont généralement peu de contact, voire aucun, avec les autochtones, peu d'engagement dans les cultures locales, le dépaysement prend forme dans les « ambiances » : humidité, rythmes de vie, odeurs, lumières, paysages de foules ou de déserts, etc. Plusieurs d'entre eux ont évoqué ces expériences sur le mode de l'incompréhension, du sentiment de ne parvenir à s'approprier les situations vécues, à leur donner un sens, de ne pouvoir les articuler avec leurs vies chez eux, en France. La parenthèse touristique est vécue comme une enclave.

Les désajustements peuvent être d'autant plus perturbants pour les débutants qu'ils n'ont guère de ressources qui pourraient en réduire la portée. Imaginons le cas d'un adulte au moment de son emménagement dans une nouvelle ville. L'expérience de la dispersion acquise au fil des déménagements, des mobilités professionnelles et de vacances lui a permis de développer progressivement des capacités d'adaptation assez générales à des contextes différents (ces capacités pouvant être plus ou moins marquées selon les personnes). Par ailleurs, cet adulte peut, dans les périodes transitoires entre le déménagement et l'emménagement, entre la perte de l'espace connu et l'appropriation du nouvel espace, mobiliser ses ressources relationnelles. Au moment du changement d'adresse, la réactivation du

réseau social, sa densification (on téléphone, on écrit à la famille, aux amis qu'on laisse, à ceux éventuellement qu'on retrouve dans la nouvelle ville) permet de compenser le sentiment de fragilité, de prendre appui, en quelque sorte, sur les lieux connus pour maîtriser le choc de l'inconnu.

Les débutants sont dans une situation plus difficile. D'abord et par définition, parce que c'est la première fois qu'ils découvrent l'autonomie dans toute « l'épaisseur » de la vie quotidienne, dans la diversité de ses tâches, de ses moments. Ensuite, et là encore par définition, parce qu'ils n'ont pas encore eu les occasions de développer des capacités d'adaptation génériques à une certaine diversité de lieux. Enfin, ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes pour s'intégrer dans leurs nouveaux territoires. Au cours des premiers mois, les relations amicales nouées à l'université notamment sont pratiquées sur un mode de l'engagement faible : on sort avec les copains mais on ne leur confie pas forcément les états d'âme et les difficultés prosaïques. Les éventuelles ressources familiales disponibles sur place (frère ou sœur, oncle ou tante, etc.) sont soigneusement évitées. En effet, après avoir réussi à s'éloigner des parents, les jeunes refusent de se placer sous la dépendance d'autres proches. Ils préfèrent un affranchissement solitaire et difficile plutôt qu'un confort dépendant. Nous reviendrons sur ce point. Pour ces raisons, les désajustements les impliquent tout entier, dans leur capacité à conquérir et à construire leur vie autonome. Les débutants partent avec l'idée de profiter « enfin » d'une vraie et totale liberté. Ils sont d'autant plus surpris, interloqués de n'être pas en mesure de la vivre vraiment.

Il semblerait que cette bipolarité et les désajustements corrélés se structurent socialement. Le sentiment de décalage pourrait être plus marqué chez les étudiants des catégories sociales modestes. Le rapport entre la décohabitation et l'éloignement géographique du domicile parental est complexe pour des raisons qui tiennent à l'articulation de la localisation résidentielle des ménages et de la distribution géographique de l'offre universitaire.

D'une part, la probabilité pour que le trajet entre le domicile et le lieu des études dépasse trois quarts d'heure est nettement plus forte quand les revenus de la famille sont bas, plus faible au contraire quand ils sont supérieurs à 3 000 euros, plus faibles aussi quand le père de l'enquêté possède lui-même un diplôme d'enseignement supérieur. D'autre part, les enfants d'ouvriers et d'employés quittent le domicile familial moins fréquemment que les enfants de cadre et des chefs d'entreprise : leur taux de décohabitation (sur l'ensemble des étudiants de moins de 26 ans) sont de 49% contre 55,6% pour les enfants de cadres supérieurs et de chefs d'entreprise.

Si l'on retient le principe de ces tendances, il semble que les étudiants décohabitants des milieux plus modestes doivent s'éloigner bien plus du domicile parental et de leur propre inscription sociale de mineur que les étudiants issus de milieux plus favorisés, qui ont les moyens de décohabiter plus souvent tout en étant proches à la fois du lieu d'étude et du domicile parental. De plus, les étudiants

modestes font plus souvent leurs études dans des universités de masse qui sont faiblement intégratrices. Ces étudiants sont davantage « laissés à eux-mêmes » que les étudiants des « grandes écoles », des classes préparatoires, etc.

Les étudiants modestes combinent donc deux difficultés. L'engagement dans les études supérieures les place plus souvent dans des situations de découverte d'environnements qu'ils ne connaissent pas (ou pas bien) et où ils n'auront pas la ressource d'au moins un cadre social intégrateur. Quant à eux, les étudiants plus fortunés poursuivent leurs études dans des environnements qu'ils maîtrisent car ils les pratiquent depuis longtemps, en bénéficiant par ailleurs d'institutions d'enseignement plus intégratrices.

Les épreuves de la décohabitation seraient nettement plus marquées que l'on descend dans la hiérarchie sociale.

L'émancipation

La bipolarité est l'inscription territoriale typique des premières années. Vient un moment où la fréquence des allers-retours vers le domicile parental ralentit, un moment où le débutant ne dit plus « je rentre chez moi », mais « je vais chez mes parents ».

On peut grossièrement considérer que le desserrement apparaît à travers les indices de décohabitation et de possession d'une voiture. La proportion d'étudiants vivant chez leurs parents diminue rapidement au fur et à mesure que l'on avance dans les âges. L'enquête sur « La vie étudiante dans les Alpes-Maritimes » réalisée par le GERM en 1993⁹² donne les chiffres suivants : entre 17 et 19 ans, plus des deux tiers des étudiants vivent chez leurs parents (67,3%) ; c'est le cas de moins de la moitié de ceux qui ont entre 22 et 24 ans (45,2%) et moins d'un quart de ceux qui ont de 25 à 29 ans (22,9%). Ces données, cohérentes avec les tendances synthétisées par François Dubet⁹³ ou par l'Observatoire de la vie étudiante⁹⁴ montrent un processus net et régulier de départ de chez les parents.

⁹² Citée par Valérie Erlich, *Les nouveaux étudiants. Un groupe social en mutation*, Armand Colin, coll. « Références sociologie », 1998, p. 131.

⁹³ Dubet, *op. cit.*

⁹⁴ Grignon Cl., *La vie matérielle des étudiants. Logement, alimentation santé*, La documentation française, coll. « Les cahiers de l'OVE », 1998, 223 p. Les analyses sont fondées sur une enquête statistique menée en 1994 auprès de 27 770 étudiants représentatifs des étudiants français. Voir aussi Grignon Cl. et Gruel L., *Le logement étudiant*, Observatoire de la vie étudiante, ronéo, octobre 2003, 16 p.

Les pratiques résidentielles des étudiants

	17-19 ans	20-21 ans	22-24 ans	25-29 ans	30 ans et +
Vit chez ses parents	67,3%	59,7%	45,2%	22,9%	6,3%
Vit seul	17,2%	17,5%	23,5%	23,3%	21,9%
Vit avec des amis	3,7%	5,4%	4,0%	5,3%	0,3%
Vit en couple libre	5,6%	12,1%	20,3%	29,4%	22,4%
Vit en couple marié	1,9%	1,9%	3,2%	15,8%	39,5%
Autre cas	2,5%	2,5%	2,5%	2,4%	8,5%
Sans réponse	1,8%	0,9%	1,3%	0,9%	1,1%
<i>Total</i>	<i>100%</i>	<i>100%</i>	<i>100%</i>	<i>100%</i>	<i>100%</i>

N = 23 683.

Concernant les taux de motorisation, ils sont inversement proportionnels à la décohabitation. 60,3% des étudiants disposent en permanence d'une voiture⁹⁵. L'usage de la voiture augmente régulièrement avec l'âge. L'indice est de 59 à 18 ans, de 127 à 22 ans, de 185 à 24-25 ans, de 264 après 25 ans. Plus généralement, l'usage de la voiture s'accroît au fur et à mesure sur l'étudiant s'établit dans une vie indépendante. L'indice est de 126 pour ceux qui vivent en couple, et de 135 pour ceux qui ont une activité rémunérée régulière.

Les mobilités d'affranchissement englobent la décohabitation mais ne s'y limitent pas. La décohabitation désigne l'installation du jeune indépendamment de ses parents. Le desserrement recouvre une réalité plus large. Au-delà du seul logement, il s'agit d'une prise de distance pratique et symbolique avec le territoire des parents, qui était indissociablement celui du jeune au cours des années d'enfance et d'adolescence. Mais la prise de distance concerne aussi l'ensemble des engagements sociaux contractés par le jeune au cours des années précédant son indépendance au sein de la famille élargie et des réseaux de relations amicales et scolaires nouées au fil des premières années. La formation d'une identité autonome s'inscrit dans un processus où se combinent la distance spatiale et la distance sociale avec tous les référents des années de dépendance.

Ce processus est celui de localisation de soi dans des lieux et des territoires nouveaux, échappant à l'emprise des tutelles. Dans ce cadre, les mobilités dans toutes leurs diversités (physiques, virtuelles, représentationnelles) sont le moyen, le

⁹⁵ Les étudiants sont moins souvent motorisés que l'ensemble de la population française âgée de 18 à 29 ans, catégorie dans laquelle le taux de motorisation est de 76% (source : Gallez, Orfeuill et Polacchini, *op. cit.*)

contenant de l'autonomisation. La réussite de ce processus suppose de trouver des lieux à soi et de se les approprier en y inscrivant des pratiques et des routines. L'appropriation mobilise des alliés, des médiateurs qui l'encadrent, la « nourrissent » et lui confèrent du sens aux yeux de l'acteur. Ces médiateurs sont divers. On peut s'approprier des lieux à travers des engagements sociaux dans des groupes de pairs, à travers des appartenances institutionnelles, certaines concrètes : le statut d'étudiant, d'autres beaucoup plus flottantes et subjectives : « se sentir rennais ou rennaise »... Les « mécanismes » de l'adhésion aux lieux sont complexes. Dans leurs pérégrinations, les étudiants expérimentent des lieux, des villes. Certains leur « plaisent » et d'autres non. Ce sentiment d'être bien, d'avoir trouvé sa place procède d'ajustements progressifs, par essais et erreurs, entre une représentation de soi et son environnement social, résidentiel et d'autres éléments à la fois intuitifs et déterminants que nos interlocuteurs évoquent en terme « d'ambiance », de « climat », de paysage.

Diversité des rythmes et modalités de l'affranchissement

L'élaboration d'une inscription territoriale autonome est une démarche d'innovation d'autant plus complexe que l'individu doit s'inventer tout en inventant son cadre de vie au sens le plus large. Cet accomplissement est différent selon les individus. Examinons brièvement quelques-uns de ces parcours.

Le cas de Thierry d'abord, qui s'est impliqué très jeune dans une mobilité d'affranchissement. Son père, militaire de carrière, a longtemps été contraint de déménager tous les cinq à six ans, ne pouvant choisir sa nouvelle affectation que dans une liste prédéterminée de lieux avec lesquels il n'avait pas de lien particulier. La famille s'implantait ainsi au hasard. Thierry est passé de Senlis où il est né, à Couvron dans l'Ain, puis à Vermont dans l'Eure, ensuite à Versailles, puis à Algrie dans les Charentes. Ces déménagements successifs ont été vécus comme une épreuve douloureuse. Epreuve de la solitude, de l'éloignement du père qui passait toujours une première année d'affectation loin de sa famille, le temps que son épouse trouve un travail sur place ; plus globalement, des difficultés d'adaptation aux villes successives, aux écoles et aux camarades de classe, avec le sentiment d'être « un étranger », de ne pas réussir à comprendre les règles de fonctionnement des « micro-sociétés » urbaines ou rurales. Le déracinement s'est doublé de problèmes scolaires durables. Au fil de cette dispersion, Thierry a consacré toujours moins d'effort à reconstruire des intégrations dont il savait par avance qu'elle n'était que ponctuelles.

Au cours des années versaillaises, c'est l'engagement dans une mobilité intense qui lui permet de choisir un mode de vie qu'il maîtrise. Il sèche les cours et va aussi souvent que possible à Paris. Ces fugues offrent l'occasion de mettre à distance les groupes d'appartenance problématique, école, famille, territoire de la proximité, et celle d'une insertion gratifiante dans le groupe des pairs. Le rapport à

Paris est vécu sur le mode de l'exploration, comme un lieu d'expériences et de découvertes sensibles, « excitantes ».

« Je trouvais que les cours avaient un contenu très frustré, ça ne m'intéressait pas du tout. Vous faites des mathématiques, ça n'a aucune réalité en dehors d'elles-mêmes, c'est complètement irréel donc ça ne m'intéressait pas du tout. Le Français, c'est pareil, l'écart était trop grand. Il n'y avait aucun affect avec l'école, enfin avec les cours, c'était trop froid. La chimie, c'était pareil ça correspondait à rien du tout, enfin du moins pour moi à l'époque. C'est pour ça que j'avais lâché les cours, parce que ça n'avait pas de réalité. Et donc on faisait des excursions et pour revenir au fait que je suis énormément attaché à Paris et son mode de vie parce qu'étant donné que c'est une ville cosmopolite, on apprend à découvrir le monde. A 15 ans, je connaissais déjà Pigalle, Barbès etc. Je voyais des choses très contrastées [...] Je voyais la vie comme un monde immense, il n'y avait aucune limite, c'était une forme d'océan humain. [...] On ne payait pas le train ni rien, c'était pour augmenter un peu l'excitation. Il arrivait qu'il y ait des courses poursuite avec les maîtres chien, on avait même des concours de saut de barrières. »

La mobilité permet à cette personne de recomposer radicalement son économie de vie quotidienne : recombinaison des appartenances sociales et des rythmes de vie ; accès à un univers de sensations, de rencontres, de jeu, de prise de risque, de mise en danger de soi. Plus globalement voilà une personne qui grâce à la mobilité, construit une inscription territoriale dans laquelle elle a une identité gratifiante au lieu d'être prisonnier d'appartenances sociales mutilantes et abstraites. La mobilité lui permet de s'approprier son rapport à la vie.

« Paris, c'est l'aventure, tout peut s'y passer, l'infini possible des rencontres, le multiculturalisme, la grandeur, la taille des choses, c'était significatif d'avenir, si vous voulez je projetais l'avenir dans le territoire autour, des grandes bâtisses, des avenues très larges, une journée qui passe et vous avez l'impression que ça ne dure que deux heures, vous pouvez tout faire en fait, il n'y a aucune limite ! Se retrouver avec le bourgeois du coin, je veux dire vous fréquentez certaines personnes, si vous êtes zonards vous allez en voir d'autres, il n'y a vraiment aucune limite, ça éclatait complètement le monde, il y a beaucoup d'étrangers, le quartier étranger, et puis il y a certains quartiers qui ont une certaine chaleur, je pense à Pigalle, c'est un voyage en soi si vous voulez, parce que c'est international, on sent bien que c'est parfois louche, déjà à 15 ans je sentais un peu cette ambiance-là ! J'essayais de comprendre ce qui se passait, même pour ce qui était des dealers, vous les voyez un peu. C'était une découverte, c'était la découverte qui me plaisait à Paris ! La découverte et puis l'infini dans l'espace, cette

impression d'infini, le siège du RER c'était une petite barque, donc on se promène dans l'immensité urbaine ! »

Le cas de Nadia est différent. Le processus d'autonomisation prend forme bien plus tard et se met en branle plus lentement. Nadia (24 ans) dispose depuis un an et demi d'un appartement situé sur une commune de seconde couronne de l'agglomération rennaise. D'emblée, l'appartement lui plait. C'est un T1 dans un petit collectif, bordé d'un étang. Pourtant, elle ne l'investit que progressivement. Lors de la première année, elle passe nettement plus de temps chez ses parents (deux tiers/un tiers), dans un quartier rennais péri-central. Puis, peu à peu, le nombre de nuits passées dans sa chambre d'adolescente diminue et elle s'installe dans son propre appartement. Elle s'approprie aussi sa nouvelle commune de résidence en y nouant quelques contacts. Mais il faudra au final plusieurs années à Nadia et à sa famille pour accomplir cette transition. Dès 19-20 ans, Nadia a commencé de réclamer un appartement autonome qu'elle n'a eu qu'à 22 ans passés et dans lequel elle vivra réellement à presque 25 ans.

Deux registres d'éléments doivent être pris en compte. D'abord le registre matériel. Nadia ne dispose pas encore du permis de conduire qu'elle prépare actuellement, ni d'une voiture. Les services de bus sont rares en soirée et le week-end. Habiter à quelques 20 kilomètres de Rennes n'est pas très commode dans ces conditions. Mais surtout les remaniements du système familial sont complexes. Au cours des années d'enfance et d'adolescence, Nadia ne s'est jamais éloignée de sa famille ; les vacances notamment étaient prises avec toute la famille rassemblée. Nadia a deux frères plus âgés qui ont récemment quitté le domicile parental. Mais ils se sont émancipés au moment où ils avaient un travail et une compagne. Nadia n'a rien de tout ça et sa « minorité » : statut de jeune femme, d'étudiante, un travail très ponctuel, ni permis ni voiture, tout cela ralentit le desserrement.

La hiérarchie des « lieux qui comptent » pour elle témoigne de la situation d'entre-deux qu'elle vit. Le lieu le plus important pour elle est le plus lointain dans l'espace et dans le temps, celui avec lequel elle n'est objectivement que faiblement reliée : le Maroc mais qui lui est subjectivement très présent dans un registre sensoriel : le chant des femmes, les odeurs d'épices, les pratiques alimentaires, etc. On retrouve le propos de Deleuze pour qui « le plus important, c'est la peau ». Elle a quitté le Maroc pour la France lorsqu'elle avait 5 ans. Depuis, elle y retourne un mois par an. Mais, au fil des ans, le lien avec le Maroc s'amoindrit. Elle avait au début des relations nombreuses qu'elle entretenait par des échanges réguliers (téléphone et courrier) plusieurs fois par mois. Peu à peu, ce lien perd de la consistance. Elle écrit moins, téléphone rarement ; le nombre d'amis conservés sur place a diminué. Au moment où Nadia s'affranchit, elle fait paradoxalement un « détour mental » par le territoire des origines familiales qu'elle fréquente pourtant de moins en moins.

Le quartier parental constitue le second territoire significatif. C'est là qu'elle a toutes ses relations, ses souvenirs, c'est là qu'elle est connue, que se trouve sa famille, point de ralliement des frères et belles-sœurs installés dans d'autres

quartiers rennais ; c'est aussi le lieu de l'appartenance à la communauté maghrébine, des fêtes rituelles, etc. C'est aussi là qu'elle a ses souvenirs d'adolescente, etc. Son propre appartement n'apparaît qu'en lointaine troisième position des lieux qui comptent.

Cet affranchissement est singulièrement marqué par la projection du Maroc dans un double paradoxe d'un territoire des origines gagnant en importance symbolique ce qu'il perd dans le registre pratique ; et d'un territoire familial comme centre symbolique d'une inscription territoriale personnelle.

La situation d'Hélène est encore différente. Pour elle, la mobilité est le cadre d'une reconstitution totale de son identité. Deux grands moments sont articulés dans la constitution de son inscription territoriale autonome.

Le premier est celui de l'enfance et de l'adolescence. Hélène vit partagée entre Dinard et Saint-Malo jusqu'à 8 ans, puis à Saint-Malo uniquement jusqu'à 18 ans et ne quitte presque jamais cette ville (pour les week-end, les vacances ou d'autres circonstances). Une histoire familiale douloureuse l'amène ensuite, dès sa première année d'étude, à réorganiser rapidement et radicalement son inscription territoriale. Elle prend une chambre d'étudiante à Rennes et rentre à Saint-Malo tous les week-end. Lors de sa seconde année, elle en rentre plus à Saint-Malo que tous les deux à trois mois. En licence, elle prend un appartement, coupe radicalement tous les ponts avec Saint-Malo et explique qu'elle a « *psychologiquement quitté la ville de St Malo. Maintenant, j'habite à Rennes, je ne sais pas comment l'expliquer, mais ma ville de référence, c'est la ville de Rennes et pas la ville de St Malo !* ».

Tous les ponts avec Saint-Malo sont coupés. Hélène ne retourne à Saint-Malo que deux ou trois fois par an, n'entretient aucune relation téléphonique ou par courriel ou courrier. C'est à Rennes qu'elle voit les quelques connaissances malouines qu'elle a conservées. L'objet de cette nette rupture territoriale, c'est bien la reconstitution par Hélène de son identité. Saint-Malo est pour elle une petite ville dans laquelle l'interconnaissance et le contrôle social sont forts. Dans ce contexte, elle se sent prisonnière d'une identité sociale douloureuse, difficile. L'ancrage à travers les statuts sociaux figés, bride la personne dans son évolution personnelle ; la mobilité, le départ pour un territoire échappant à ce contrôle social libère les capacités réflexives.

« St Malo est une petite ville et on rencontre les mêmes personnes, enfin j'étais plus du tout surprise je crois ! Et c'est peut-être pour ça que j'ai entre guillemets coupé les ponts, alors que Rennes chaque jour est fait de nouvelles surprises, de nouvelles rencontres. J'ai l'impression d'avoir fait le tour de St Malo ! Je crois qu'à chaque fois que je rencontrais une personne j'avais l'impression de retrouver son discours dans une autre personne. L'inconvénient que je trouvais en allant à St Malo, c'est qu'on assimile souvent une personnalité à un moment T et on imagine pas... Les personnes qui me rencontrent maintenant font référence à ce que j'étais avant et pas à ce que je suis maintenant. J'ai le sentiment que l'on parle de moi en fonction

de ce que j'étais, on ne tient pas compte de mon évolution personnelle et ça me gêne énormément. »

L'affranchissement et l'accès à l'autonomie passent pour Hélène par la mise à distance de qui elle était dans un territoire donné. Ce territoire (Saint-Malo) et l'univers social qui était le sien là-bas (son identité et ses engagements sociaux) sont appréhendés, construits comme des repoussoirs à partir desquels elle peut se construire autrement. Mais elle se démarque aussi radicalement de certains autres territoires fréquentés lorsqu'elle était plus jeune, notamment le Nord où elle passait à l'occasion quelques vacances dans la famille.

« C'est le gros choc de ma vie. J'étais relativement jeune, j'avais 12-13 ans quand j'y suis allée ! Et j'ai le souvenir d'avoir eu un choc, mais vraiment un gros choc ! C'est la tristesse, les gens parlent très très fort ! Et je me rappelle que toutes les maisons étaient alignées ! On m'en avait parlé. A St Malo, chez ma grand-mère, il y avait des casques de mineurs, j'ai été éduquée avec ces références et quand j'ai vu ça en vrai, je me suis dit "mon dieu !" Et ça c'est resté gravé !

Enquêteur : Vous avez eu l'occasion de retourner là-bas ?

Hélène : Ah non ! Et je ne veux pas y retourner ! Jamais ! Hors de question. »

Le Nord est un repoussoir absolu. Où Hélène aimerait-elle pouvoir s'installer un jour ?

« Le lieu rêvé, ce serait le Sud parce que j'entends toujours des gens parler des différences Nord/Sud et c'est vrai que je me dis toujours pourquoi cette différence ? J'ai le projet d'aller un petit peu dans le Sud voir ce qui est différent ! Je suis assez curieuse, je n'aime pas que l'on me donne des informations assez subjectives, en général j'aime bien vérifier par moi-même ! J'ai quelques amis qui habitent dans le Sud, et parfois ils me parlent de la vie dans le Sud et par curiosité j'ai envie d'instaurer peut-être des comparaisons, de voir un petit peu ce qu'il en est concrètement, si par exemple... Voir quelle vie ont les étudiants, c'est vrai qu'on observe les gens par rapport à ce qu'on est... Non, puis même découvrir c'est intéressant, on n'aura peut-être pas forcément la même façon de vivre. Moi je n'ai jamais quitté le Nord de la France, j'ai été dans le Pas-de-Calais, en Belgique mais je n'ai jamais quitté le Nord, Nord-Ouest. »

Nord, Sud, ce ne sont pas des jeux de mots, mais la manière dont le passé structure la formation territoriale d'un individu, dans un travail de connotation, de qualification subjective de soi à travers ses lieux.

Installée à Rennes, Hélène fait tout ce qu'elle peut, explicitement, intentionnellement, pour se construire une identité rennaise dans un espace qui

serait le sien, où elle pourrait exister dans une identité choisie : « *j'essaie de me construire une identité rennaise* ». Cette démarche s'appuie sur un faisceau de tactiques et de stratégies, de pratiques et d'élaboration de représentations.

Dans les pratiques, évoquons, outre la coupure quasi-totale avec Saint-Malo, son investissement quotidien dans des associations (les Restaurants du Cœur et une association étudiante dont elle est présidente, ce qui lui offre une légitimité pour nouer des relations avec des milieux variés, notamment des services de la municipalité rennaise), l'inscription sur les listes électorales (pratique rare chez les étudiants), les démarches de locataire auprès du syndic pour résoudre les petits problèmes de son immeuble qu'elle prend volontiers en charge, la pratique des festivals et de la vie culturelle rennaise, les promenades dans le centre-ville et le parc du Thabor qui est son lieu préféré. Elle travaille à Rennes en cours d'année et va postuler à la ville de Rennes pour obtenir un emploi plus stable d'auxiliaire de vie.

Dans les représentations, l'élaboration d'une image de Rennes comme le point central d'où l'on peut aller partout, ville ouverte sur « *l'espace économique, financier, culturel de la France ; pour moi c'est Rennes, alors que c'est plutôt Paris qui serait vue comme un carrefour, mais pour moi, c'est Rennes le carrefour* », comme une ville « *où il fait bon vivre* », le sentiment d'être « *un habitant comme un autre* ». Hélène n'a pas le permis de conduire et n'a pas l'intention de le passer car « *il y a un très bon réseau de transport à mes yeux, très efficace, régulier. Quelle utilité d'avoir la voiture quand on a un moyen de transport juste à sa porte ?* »

Dans cette démarche, Hélène est extrêmement soucieuse de se démarquer de son identité d'étudiante. Le statut d'étudiant sous-entend que l'on est d'ailleurs – et cet « ailleurs » sous-entendu par le statut « renverrait » symboliquement Hélène à Saint-Malo.

« Lorsque l'on me pose la question : "qu'est-ce que vous faites ?" et que je répons : "étudiante", tout de suite, la deuxième question juste après c'est : "tu viens d'où ?" et si je dis "Rennes", on va me dire "tu habites à Rennes, mais tu viens d'où ?" Comme si le statut d'étudiant sous-entendait que vous étiez d'ailleurs ! Alors je préfère dire que je travaille... »

De plus, pour se démarquer de l'identité d'étudiante qui la renvoie symboliquement à Saint-Malo et à une part douloureuse d'elle-même, Hélène ne fréquente pas les espaces-temps de la vie étudiante :

« J'ai une représentation de la ville de Rennes, du centre ville de Rennes en tant qu'habitante de Rennes et non pas en tant qu'étudiante. Les étudiants, ils sont confinés dans des espaces et pas dans d'autres. Il y a les fêtes étudiantes, la fac, certains lieux dans le centre ville, certains cafés, certaines

boîtes de nuits, certaines boutiques, certaines librairies par exemple... Je n'ai jamais rencontré d'étudiants chez les bouquinistes. »

Les mobilités d'affranchissement sont éprouvantes. Elles supposent de prendre ses distances avec la famille, de rompre avec les territoires constitutifs de soi, de courir le risque du vide. Que cette expérience soit commune ne change rien à la difficulté de l'épreuve individuelle. Cette dynamique d'affranchissement, cette recombinaison de soi-même dans une nouvelle inscription territoriale procèdent par ajustements progressifs entre la capacité objective à résoudre seul(e) les problèmes pratiques de la vie quotidienne, l'appropriation d'un territoire où on localise des routines, des trajets, des pratiques et le sentiment subjectif d'une mise en cohérence de soi avec la situation. C'est bien ce genre de mécanique complexe, difficile à cerner qui est dite dans les formules de nos interlocuteurs : « *je ne me sentais pas prête* », « *j'étais prête* », « *je n'aimais pas cette ville* », « *je me sens bien ici* ».

Les collectifs ont un rôle primordial dans ce processus. Ceux d'abord qu'on pourrait dire les alliés de l'intérieur, qui permettent de routiniser, de sédimer les pratiques de l'inscription territoriale autonome. Le groupe des pairs étudiants, les amis intimes, les bouquinistes pour Hélène, l'employeur d'Annaïs, etc., etc., sont enrôlés dans l'affranchissement. Les alliés sont aussi des « non humains »⁹⁶ : le parc du Thabor, le réseau des bus rennais, les rives de la Vilaine ou de l'étang de Saint-Gilles (une commune de périphérie), la cafétéria de l'université comptent autant dans le processus de desserrement-resserrement que les camarades. Ces éléments de paysage et d'ambiance sont des médiateurs importants, des supports de l'appropriation des lieux.

Existents aussi les alliés de l'extérieur, tous ceux, humains et non humains, qui jouent le rôle essentiel de repoussoir. On s'engage dans l'autonomie en se démarquant des territoires connus. Annaïs s'approprie la ville en s'appuyant, en s'adossant au territoire que son frère lui interdit. Si Hélène devient si vite une rennaise, c'est qu'elle veut d'abord ne plus être une malouine ; si elle « aime » le Sud qu'elle ne connaît pas, c'est qu'elle déteste le Nord qu'elle connaît. Les mobilités que l'on ne fait pas ou que l'on ne fait plus, les territoires qui nous sont interdits ou que nous évitons en disent autant sur la formation de l'identité individuelle que les territoires positivement pratiqués.

⁹⁶ Cette formulation renvoie aux travaux des sociologues de « la traduction », entre autres Michel Callon, Bruno Latour ou Madeleine Akrich. Mais indépendamment de cette perspective théorique, nous avons insisté sur l'importance d'un monde des objets protéiforme dans les univers de mobilité. Cf. Le Breton E., « Mobilités et territoires urbains, mise en perspective de quelques problèmes », in Ministère de l'Équipement, *Les Cahiers du séminaire Mobilités et territoires urbains*, septembre 2003, 124 p., pp. 13-34, (voir en particulier les pp. 24-25).

La déterritorialisation des engagements sociaux

Ces situations montrent bien quelques dimensions de la désinstitutionnalisation des territoires. Robert Ezra Park le premier a montré que la caractéristique particulière de la ville était d'offrir à chacun un éventail presque infini de « possibles » ; l'aventure est au coin de la rue. Les individus pourraient se composer eux-mêmes « à la carte », en choisissant comme un peintre sur sa palette d'associer tel quartier, avec son ambiance et ses offres d'engagements sociaux, avec tel autre. Le rapport à la ville procéderait donc du projet de l'individu. Selon ce qu'il veut être et devenir, il pratique tel ou tel lieu, ayant avec chacun, en quelque sorte, un rapport réflexif

La relation des débutants aux territoires relève pour partie de ce rapport. Annaïs, Hélène et d'autres utilisent consciemment les territoires pour construire, composer leurs identités. La désinstitutionnalisation des territoires les aide grandement. Les jeunes peuvent aller facilement « partout » parce que les mobilités sont facilement réversibles⁹⁷. La voiture, la facilité des déménagements, les téléphones font que le déplacement « aller » donne aisément lieu au déplacement « retour ». Il faut aller vraiment très loin pour que le territoire retienne, ou plus exactement pour que la distance dissuade le voyage en sens inverse. Un autre élément de facilitation est que toutes les villes sont globalement identiques. L'essaimage de l'offre de formations supérieures fait qu'il est possible de faire partout des études. Partout, chacun peut trouver approximativement la même offre urbaine de services, d'aménités, d'événements, etc. Toutes les villes de France ont un quartier étudiant ; partout il est possible d'avoir des bistros ouverts tard, des cinémas, des offres de soirée, etc.⁹⁸ La dispersion banalise les territoires et les villes. Les débutants profitent de cette banalisation pour s'affranchir à moindre coût. Les parents hésitent moins à les laisser partir, et eux-mêmes hésitent d'autant moins qu'ils savent trouver où ils vont ce qu'ils connaissent chez eux, et qu'il est de toute façon facile de revenir ponctuellement ou définitivement.

C'est précisément le fait que les territoires ne retiennent pas ou peu qui constitue une des épreuves singulières de la société dispersée. Les territoires ne socialisent pas, et on peut être quelque part et y rester longtemps sans jamais y être ancré. Les acteurs gagnent en mobilité ce qu'ils perdent en appartenance, en intégration. La dispersion géographique est vécue comme l'indicateur d'un monde « sans attache », d'un monde qui ne demande rien, ne réclame rien à l'acteur – d'un

⁹⁷ Terme que nous empruntons à Martin Schuler et Vincent Kaufmann, *La mobilité comme révélateur de l'insertion sociale, un état des lieux*, PUCA, 2003.

⁹⁸ La « qualité », l'intensité des vies étudiantes varient bien sûr d'une ville à l'autre. La vie étudiante à Toulouse est plus diverse, mais les étudiants de Rodez sortent aussi le soir. Il y a plus de lieux à Rennes qu'à Saint-Brieuc, mais les étudiants de Saint-Brieuc ne sont pas privés d'animation.

monde indifférent. On peut vivre dans un endroit quasiment sans y être. La dispersion annule l'expérience territoriale, ou la prive de contenu.

L'épreuve de la nullité de l'expérience territoriale a deux versants. Pour le premier, il s'agit de l'appartenance. Les individus peuvent quitter facilement des territoires qui ne les retiennent pas. Mais comment dès lors appartenir à des territoires qui ne retiennent pas ? Hélène vit difficilement cette situation. Elle est contente de pouvoir quitter Saint-Malo facilement. Mais elle souffre d'avoir autant de difficultés à se faire reconnaître comme « rennaise », à se sentir rennaise. Bien sûr, elle multiplie les pétitions d'appartenance à cette ville, mais elle ne peut fournir, et notamment se fournir à elle-même, aucune preuve de cette appartenance désirée.

Le second volet est vécu de manière plus perturbante par les acteurs. On peut pratiquer puis quitter un territoire sans qu'il n'en reste rien. C'est l'expérience d'Annaïs et de bien d'autres qui passent du temps dans une ville, puis la quittent entièrement sans regret, sans attache, sans affect. Le temps passé semble être annulé. L'expérience territoriale n'a pas affecté l'acteur. Les jeunes n'ont pas le monopole de ce vécu, source d'étonnement et d'inquiétude. Les navetteurs internationaux l'expriment souvent. Ils passent beaucoup de temps dans des déplacements et des pays étrangers. Mais ils ne savent pas quoi dire, quoi retenir de ces expériences, à tel point ils ont l'impression qu'elles ne se sont pas vraiment produites. Les touristes ont aussi ce même sentiment. Ils consacrent du temps à visiter des lieux mais sont au retour incapables de dire ce qu'il reste de leurs rapports aux territoires visités. La désinstitutionnalisation du territoire l'amène à n'être parfois qu'un décor. Le rapport au territoire se conjugue parfois dans une expérience angoissante du « vide ».

La déterritorialisation de l'engagement social est à la fois pour les acteurs une ressource et une redoutable épreuve. L'enjeu crucial d'une société dispersée est autant d'appartenir que d'être mobile. C'est cette tension que vivent les jeunes. S'éloigner de l'inscription territoriale parentale permet aux jeunes de s'affranchir des tutelles et de leur identité de mineur, « d'enfant de », d'être plus libre de s'expérimenter eux-mêmes et de composer leur nouvelle identité. Mais cette liberté est risquée, particulièrement pour les étudiants rencontrés que l'institution universitaire socialise et intègre faiblement. Dans ce cas, avec quoi construire le sens de soi ? L'échec peut conduire à vivre des situations où la dispersion fait éclater la personne et débouche sur le morcellement de soi.

La mise à distance des tutelles

Un des principes de l'affranchissement consiste dans la mise à distance des tutelles et dans l'éloignement du débutant des territoires où elles sont situées. Un premier élément de cet éloignement tient dans le détachement du jeune par rapport au parcours résidentiel, à l'histoire de la mobilité des parents.

Le père de Stéphanie est militaire. Il a pendant près de 15 ans multiplié les affectations en France et outremer. Stéphanie naît à Nouméa, puis habite à Lorient,

Saint-Denis de la Réunion, Tours, Fort de France en Martinique, avant d'arriver à Rennes. Mais, dit-elle, elle a « *rompu les ponts avec ce passé* » dont elle a longtemps considéré, au début de son affranchissement, qu'il n'était pas vraiment le sien et dans lequel elle ne se retrouvait pas, au point de ne pas l'évoquer quant au cours de soirées, des connaissances racontaient leurs voyages à la Réunion ou à la Martinique. Lorsque ses parents s'installent définitivement à Rennes, son premier geste est de briser avec les pérégrinations parentales. Elle réclame et obtient de devenir interne dans un lycée qui n'est situé qu'à deux ou trois kilomètres du domicile de la famille. Mais ces quelques kilomètres acquièrent à ce moment davantage de sens que les milliers de kilomètres effectués à l'ombre des tutelles. C'est à partir de ce lycée qu'elle fait débiter « son » histoire à elle. Elle conserve avec ce lieu des liens forts et actualisés.

Depuis, elle a composé son propre territoire à partir du logement qu'elle occupe avec son ami et des autres lieux qu'elle fréquente. C'est simplement dans ce cadre d'une autonomie acquise, garantie et « protégée » par sa vie de couple, qu'elle s'autorise à se réapproprier à sa manière, certains lieux très précis de son inscription territoriale de mineure : tel quartier de Tours (« *je visualise très bien ma rue, mon quartier mais c'est tout* ») ou des éléments d'ambiance de Nouméa : « *j'ai l'impression, quand même, quand j'entends des chants kanaks à la radio ou à la télé... ça suscite quelque chose chez moi, j'ai l'impression que ça fait un peu partie de moi alors que je ne connais rien de cette île à part des photos ou des reportages...* »

Grégoire sélectionne lui aussi quelques souvenirs dans le parcours résidentiel complexe de ses parents qui sont passés entre autres par Caracas au Venezuela, Madrid, Creil (Oise) et l'Angleterre. Il ne retient que quelques bribes de ces mobilités : son école à Madrid, son collègue à Creil, et refuse même d'en dire plus, lorsque nous le pressons un peu au cours de l'entretien, nous faisant comprendre que « tout ça » ne le concerne pas vraiment ; c'est l'histoire de ses parents, pas la sienne avec ce premier studio qu'il occupe à Rennes et qu'il « *commence à aimer* ».

Le rejet, on l'a vu, est beaucoup plus radical chez Hélène pour qui la mobilité vers Rennes prend sens dans un projet de recomposition totale de son identité. Elle rejette les lieux de ses territoires de mineure aussi bien ceux fréquentés lors des vacances : le Nord où elle a de la famille élargie et qu'elle se représente aujourd'hui comme un repoussoir absolu, que Saint-Malo où elle a vécu jusqu'à 18 ans mais où elle ne retourne presque plus jamais, sauf contrainte et forcée. Et si elle continue à voir quelques-unes de ses amies des années passées, c'est uniquement à Rennes, pour leur montrer et se montrer à elle-même combien elle est devenue rennaise, combien elle est devenue « autre » que la Hélène de Saint-Malo.

L'affranchissement est fondé, pour une part importante, sur des logiques « négatives » de mise à distance, « d'oubli », de mise sous silence, d'occultation

plus ou moins consciente des images du passé, de non-retour. Tous nos interlocuteurs ont signalé des lieux, des villes, des régions où ils ne veulent absolument pas revenir : Poitiers pour Thierry qui a passé là-bas sa première année d'étudiant, Angers pour Stéphanie et Annaïs, Saint-Malo et le département du Nord pour Hélène, etc. Les territoires qu'un individu ne pratique pas ou plus sont au moins aussi significatifs que ceux qu'ils fréquentent. L'évitement est en soi un élément structurant de la constitution d'une inscription territoriale et de la formation de l'individu.

Mais cette occultation n'est pas définitive, on le voit par exemple avec Stéphanie, et on le verra de manière beaucoup plus nette avec les adultes. Une fois l'autonomie acquise, les acteurs s'engagent dans des démarches de réappropriation, elles aussi sélectives, des lieux et des identités du passé. Ces réappropriations pourront être soit mentales, à travers le souvenir, soit pratiques : renouer, réactiver les liens, revenir sur place. Mais à ce moment, l'objectif n'est pas le même : il s'agit de (re)construire l'histoire de ce qu'ils sont devenus, et de localiser les étapes de cette histoire. Les débutants n'en sont pas là. Leur projet est bien de s'affranchir.

L'affranchissement s'inscrit aussi dans la négociation des lieux de l'autonomie. La mobilité est alors une alliée très précieuse.

L'histoire d'Annaïs offre un exemple intéressant des séquences de l'accès à l'autonomie, de la conquête de l'autonomie territoriale comme dynamique où se combinent des négociations et des compromis, des évitements et des remaniements des différentes facettes de son identité et de ses engagements sociaux.

La première étape⁹⁹ consiste dans sa volonté de quitter ses parents dès la première année d'étude supérieure. La famille réside à La Roche sur Yon, en Vendée. Le compromis porte sur la ville d'Angers, que la famille ne connaît pas et où elle n'a aucune relation. Le côté aventureux du choix est compensé par l'inscription à l'université catholique dont la bonne réputation rassure les parents, et par le choix d'une chambre chez l'habitant qui rassure Annaïs, s'imaginant mal se retrouver brutalement vivre entièrement seule. Enfin, Annaïs est équipée par ses parents d'une voiture et d'un téléphone portable. Pour cette première étape, les alliés de l'accès à l'autonomie sont nombreux : la relation de confiance à une institution (la Catho.), la délégation de « l'encadrement » d'Annaïs à une logeuse et des dispositifs de mobilité (voiture et téléphone) qui créent un lien pratique entre Angers et La Roche sur Yon.

La « greffe » angevine ne prend pas. Annaïs, habituée à la vie en lotissement dans une petite ville dont elle n'a jamais déménagé, ne supporte pas la « grande »

⁹⁹ C'est la première étape de l'accès formel à l'autonomie, inscrite dans la première décohabitation. Bien sûr, l'émancipation de l'individu par rapport à ses parents débute bien avant, notamment lors de l'adolescence. Laurence Buffet montre bien comment les jeunes commencent dès 12-13 de négocier avec leurs parents un accès libre à leurs propres territoires. Buffet L., *op. cit.*

ville, le bruit, la circulation ; elle ne supporte pas non plus le « flicage » de sa logeuse ni ses nouvelles camarades.

« Finalement, j'ai pas découvert [Angers]. La mentalité de la « catho », tout de suite, ça m'a fusillée, donc déjà, faire une soirée avec ses collègues de boulot... Quand on débarque dans une ville, c'est notre première année d'université, avec qui on sort ? C'est avec ses collègues, ses camarades de classe, et ça passait pas, donc les sorties... Les dernières qu'on a faites, c'était les « tonus » [des soirées dans des discothèques à la périphérie de la ville]. J'en ai fait quelques-uns, mais pas beaucoup, ça m'a vite lassé. »

Tout lui déplaît : la ville, son logement, l'université, les pairs, etc. A peine arrivée, elle réduit au minimum ses engagements sociaux et quitte « mentalement » la ville. Toutefois, de son point de vue, l'année n'est pas perdue puisqu'elle est entrée dans un processus d'accès à l'autonomie. Le desserrement est engagé.

« A Angers, je rentrais tous les week-ends chez mes parents, mais j'ai fait une rupture très rapide en disant "si je vais à Rennes, je rentrerais moins souvent". J'étais prête à rentrer moins souvent. Je sais pas pourquoi, ça s'explique pas, j'étais tellement malheureuse dans mon logement à Angers que j'étais heureuse de rentrer chez mes parents le week-end... Mais à Rennes, j'étais prête. J'avais eu besoin de cette année charnière à 18 ans [à Angers], où j'étais pas encore prête, et là, à Rennes, j'étais prête... »

Elle obtient sans trop de difficulté l'aval de poursuivre ses études dans une autre ville plus éloignée du domicile parental. Elle choisit Rennes au lieu de Nantes, pourtant plus proche. Mais Annaïs ne veut pas retrouver dans cette ville ces anciennes camarades de lycée. Les côtoyer à nouveau équivaldrait à un retour dans le temps qui annulerait symboliquement le début d'émancipation. Les parents accèdent d'autant plus volontiers au choix de Rennes que le frère aîné d'Annaïs y fait également ses études. Mais Annaïs obtient d'avoir un logement indépendant de celui de son frère. Elle s'est affranchie des parents, de la logeuse, des anciennes camarades de lycée, ce n'est pas pour retrouver la tutelle du frère aîné.

« J'avais déjà eu la petite vieille qui m'avait assez... Je voulais un appartement toute seule. D'ailleurs, j'ai bien fait en sorte d'avoir un appartement bien loin de lui [son frère]. On voulait pas se voir. Sur Rennes, on a fait une année ensemble, un ou deux ans... C'était clair : lui, il investissait le haut du centre ville, place St Anne et tout ça, moi, j'investissais le bas du centre ville. Fallait pas qu'on se voit. On a eu nos territoires tout de suite. La place St Anne, le coin des bars et tout ça, c'était tout à mon frère. Quand j'y allais, quand je montais là haut, c'était pour voir mon frère. J'ai attendu que mon frère parte de la ville pour investir la place St Anne, aller boire des verres. »

Etre soi, c'est avoir son territoire, en marquer les limites, en contrôler l'accès. La construction de ces territoires ne s'appuie pas, ou secondairement, sur les modes de déplacements. Ce sont des logiques de ségrégation-agrégation, affection-répulsion qui élaborent les territoires ; les logiques du déplacement sont des rationalisations, des aménagements de territoires construits d'abord dans le cadre de logiques d'intégration et de concurrence sociales.

Ce partage territorial la prive des « hauts lieux » étudiants dont son frère se réserve la jouissance. Mais Annaïs dispose en échange de « son » territoire. Par ailleurs, elle choisit un logement en périphérie du centre où elle trouve une ambiance tranquille, des espaces verts qui lui « rappellent » la Roche sur Yon. Tranquillité d'un côté, effervescence de l'autre : Annaïs apprécie la grande université de Rennes 2 (plus de 20 000 étudiants), son brassage, son anonymat. Elle s'affirme dans son autonomie et en veut plus encore. Le logement qu'elle partage avec d'autres étudiants ne lui convient plus.

« Je voulais un appartement... pas d'étudiant, pas un appartement où on vit "à l'arrache", où j'ai un pauvre cageot qui sert de table basse, je voulais quelque chose de propre. C'est pour ça que la résidence dans laquelle je suis, ce n'est pas une résidence universitaire, c'est une résidence propre, où il y a des gens bien dedans, et tout est parfait, il y a un coin cuisine, c'est pas un truc qui a été fait en deux minutes, je rajoute un lavabo, il y a un coin cuisine, j'ai un coin salon, c'est important, pour moi. »

Elle s'engage avec les parents dans un nouveau compromis. Le ralentissement du rythme de ses études lui permet de prendre un emploi à temps partiel. Elle consacre son salaire au loyer d'un appartement qu'elle occupe seule. Son frère a terminé ses études et quitté la ville. Annaïs se trouve en possession de son propre appartement et d'un accès plein et entier à la ville et aux territoires que la présence de son frère lui interdisait. Au fil de ce processus, Annaïs a progressivement espacé les retours au domicile parental. On voit que les parents ne sont pas les seuls proches dont le débutant doit s'éloigner, se déprendre. Les frères et sœurs, les amis ou plus généralement les pairs des années d'enfance et d'adolescence, en rappelant qui l'on était « avant » risquent aussi de ralentir, de gêner l'affranchissement.

La distance peut être une alliée de l'émancipation mais elle n'est pas indispensable. Après une première année à Angers, loin de ses parents, Stéphanie retourne à Rennes où ces derniers résident. Elle parvient toutefois à se ménager « son » territoire d'affranchissement en articulant des lieux et des rythmes qui ne sont qu'à elle : l'espace public qu'elle parcourt en tout sens, à pied, les magasins dans lesquels elle travaille à l'occasion, le campus, le quartier de son ami. N'ayant ni voiture ni permis de conduire, elle ne peut quitter Rennes. Mais elle s'accommode de cette limitation, : plutôt rester dans le proche de l'autonomie

qu'aller plus loin en étant dépendante. Comme Annaïs dans la négociation du territoire rennais avec son frère, Stéphanie construit son territoire propre dans les interstices du territoire des parents. Les débutants font de la proxémie le support et l'outil de leur distinction.

Ce registre de l'échappement à l'emprise des tutelles éclaire aussi l'importance pratique de l'espace public pour les débutants. L'espace public, relativement indifférencié (rues et places, terrasses et bistros, campus et appartements des connaissances), en même temps que la communauté incertaine des étudiants, sont deux « espaces », l'un plutôt spatial, l'autre plutôt social, qui permettent aux débutants d'être difficilement localisables, de se mettre hors de portée des contrôles.

L'indifférence territoriale

Dans le cadre de leurs mobilités d'affranchissement, les débutants pratiquent une indifférence territoriale. Pour le dire simplement, l'indifférence territoriale c'est le fait de n'être pas attentif, de ne pas accorder d'importance aux lieux où l'on est, où l'on vit, de considérer que l'on n'est pas retenu par les territoires et donc par les engagements sociaux qui y sont localisés. L'indifférence territoriale est une forme de liberté que s'octroient les individus engagés dans des mobilités dont l'objet est la mise à l'épreuve, la formation de soi. Ce rapport particulier aux lieux cesse lorsque le débutant estime être parvenu à une autonomie suffisamment claire, aux yeux notamment des anciennes tutelles, mais aussi à ses propres yeux, lorsqu'il a le sentiment d'être en phase avec sa propre situation. Alors, il « pose ses valises » et entreprend de s'approprier, de consolider, de localiser son inscription territoriale et simultanément ses engagements sociaux avec compagnon ou compagne, amis, employeurs, relations diverses et ses proches familiaux, ces derniers ne représentant plus désormais qu'un pôle parmi d'autres.

Cette indifférence territoriale se traduit sous plusieurs formes. D'abord dans la pratique de l'espace public qui est le principal espace de vie du débutant, celui où il passe une grande partie de son temps. D'un certain point de vue, l'espace public est sans qualité, c'est un lieu de liberté où l'on est astreint à aucune identité spécifique autre que celle du « passant »¹⁰⁰, et la communauté incertaine que l'on y côtoie n'est pas très exigeante en matière d'identification de soi. On entre facilement et librement dans l'espace public et la communauté incertaine, dont l'intérêt spécifique est de brouiller les appartenances. On en sort aussi facilement, librement et sans être tenu d'y conserver la moindre attache. Mais au-delà de l'espace public, les débutants sont rétifs à tout ancrage, au sens fort du mot, d'inscription stable

¹⁰⁰ Aussi « considérable » soit-il, pour Isaac Joseph. Joseph I., *Le passant considérable*. Paris, Librairie des méridiens, coll. « sociologie des formes », 1984, 146 p.

dans des lieux et des engagements sociaux. Ils ne font que passer dans le premier logement, dans le quartier, dans le campus...

L'indifférence territoriale apparaît aussi, de manière singulière, dans cette pratique des débutants de commencer leurs études dans des villes qu'ils ne connaissent pas forcément, de partir volontiers là où ils n'ont aucune attache ni connaissance. On le comprend dès lors qu'il s'agit essentiellement pour eux de s'émanciper des tutelles. Dans ce cadre, peu importe le « décor » ; seul compte l'accès à la liberté. L'inconnu certes est balisé. Le premier départ s'effectue généralement dans les frontières du territoire familial, à portée d'un aller-retour. Les parents d'Annaïs vivent à La Roche sur Yon, elle part à Angers ; les parents de Thierry résident aussi en Vendée, il va d'abord à Poitiers ; Stéphane a de la famille à Brest et il choisit Rennes pour ses études ; la famille de Patrick est en Haute-Savoie et il engage ses études en Isère.

Dans ce cadre, le lieu du premier départ n'est pas choisi pour ses qualités propres, particulières. Les débutants sont relativement indifférents à ce qu'ils vont y trouver. « On verra bien » se disent-ils, l'important n'est pas là. On propose à Nadia une HLM dans une commune qu'elle ne connaît pas : elle ne discute pas, ne demande rien d'autre et le prend. En fait, à peine installés, ils sont déjà partis, d'abord par la pensée. Sitôt arrivé à Poitiers, Thierry : « *J'ai trouvé ça moyenâgeux ! J'ai su tout de suite que je ne resterais pas longtemps* ». Quand ils arrivent à Rennes, Patrick et sa compagne ont une petite fille. Ils trouvent un appartement assez grand dans un quartier qu'ils ne trouvent « *pas vraiment fantastique. Mais, bon, en s'en fout, on ne va pas y rester bien longtemps !* ». Ils partent concrètement par la suite, en changeant de logement, de quartier ou de ville. Bien sûr, on peut penser que des critères économiques ou d'urgence restreignent la capacité de choisir un logement ou un quartier qui plairaient véritablement. Mais le « véritablement » n'a pas beaucoup de sens pour des débutants qui, engagés dans la découverte et la formation d'eux-mêmes, ne savent pas encore ce qui leur plairait « véritablement ».

Ne pas rester, ne pas s'impliquer trop ni dans les lieux ni dans les relations sociales, être en mouvement et en mobilité, c'est se mettre en posture de vivre des expériences formatrices. En même temps qu'ils s'émancipent des tutelles, les débutants vivent l'indifférence territoriale comme la possibilité de multiplier les situations d'expérimentation d'eux-mêmes. Le changement de lieux et d'engagements sociaux leur permet à la fois de s'éprouver à la diversité des situations qu'ils vivent et d'agrandir leurs stocks de compétences et de capacités sociales de tout type. En cela, ils ressemblent aux professionnels débutant dans un métier qui multiplie les expériences, les passages par des entreprises diverses de manière à s'aguerrir et à accroître leurs stocks de savoir-faire techniques, relationnels, organisationnels.

Chez nos débutants, cet objectif n'est pas nécessairement formulé en tant que tel. Il apparaît néanmoins de manière relativement explicite dans les entretiens, il est relativement conscient et structure de façon assez intentionnelle les démarches.

Ce projet sous-tend les trajets de tous les individus rencontrés, mais il apparaît avec plus d'évidence dans certaines séquences de mobilité ou chez certains, comme Patrick par exemple qui pratique un cosmopolitisme d'expérimentation de soi.

Le cosmopolitisme d'expérimentation de soi

Agé de 29 ans, Patrick est engagé depuis 10 ans dans un enchaînement de déménagements, de changements, de projection dans des espaces nouveaux. Il s'arrête de loin en loin, passe quelques mois ou quelques années dans une ville pour y faire des études ou y travailler. Le trajet est balisé par les réseaux sociaux de la famille proche. Ayant peu d'argent, il est resté, jusqu'à son arrivée à Rennes, dans les limites du territoire familial (ses parents, son frère, la famille de son amie) qui lui offre les ressources d'une stabilisation ponctuelle. Mais les engagements sociaux, famille et amis, travail et études, ne le retiennent pas longtemps. Régulièrement, il repart. Rester en un lieu lui permettrait éventuellement d'améliorer sa situation, de renforcer ses intégrations sociales professionnelles, amicales et familiales. Mais la volonté de s'éprouver prime et éclaire cette pérégrination de ville en ville. La remise en jeu, la transformation permanente de l'inscription territoriale s'inscrit dans une démarche de découverte par la mise à distance du connu. L'enjeu de la formation de soi est suffisamment important aux yeux du sujet pour qu'il prenne et reprenne le risque de l'inconnu, de l'inconfort jusqu'à l'installation à Rennes, où Patrick et son amie n'ont aucune connaissance, aucun réseau ni travail en y arrivant.

Patrick naît à Annemasse en Haute-Savoie. Ses parents déménagent à plusieurs reprises dans cette région, puis vont vivre à Saint-Raphaël sur la côte d'Azur. Patrick commence ses études supérieures à Bourgoin-Jallieu dans l'Isère, puis les poursuit pendant deux ans à Chambéry. Il part ensuite voyager quatre mois au Maroc avec un ami. A son retour, il s'héberge quelques mois chez son frère à Limoges. C'est là qu'il rencontre sa compagne, avec qui il part vivre de petits jobs quatre ans aux Sables-d'Olonne, là où la mère de son amie habite. De là, ils vont à Rennes où Patrick reprend ses études. Pourquoi Rennes qu'ils ne connaissent ni l'un ni l'autre, où ils n'ont ni famille, ni ami, ni connaissance d'aucune sorte ?

« Quitte à déménager, on voulait un endroit qui nous attirait. Et comme beaucoup de personnes dans ce genre de situation, on a décidé sur la réputation, un peu sur ce que nous évoquait la ville sans la connaître. On pensait à Rennes, on pensait à Toulouse également et pourquoi pas Montpellier. Mais Toulouse et Montpellier il y avait une question de distance. Ça faisait loin pour déménager, ça engendrait des frais qui étaient assez élevés. Il fallait louer un camion pour 5, 6 jours au lieu d'une journée ou deux au maximum. Et comme on avait pas trop les moyens, c'est plus pour une question d'argent, une question pratique, plus transporter des gens qui puissent déménager avec vous parce que sur place on ne connaissait

personne, bref, tout ça a fait qu'on a choisi Rennes plutôt que Toulouse. [...] Et puis Rennes, la Bretagne, la réputation... Je crois que c'est surtout comme ça que ça c'est décidé, l'envie, l'envie d'aller là. Il y avait Nantes qui était plus près, mais on avait moins envie d'aller à Nantes pour des raisons qui ne sont pas forcément explicables... Je crois que ça me paraissait un petit peu grand. On voulait plus une ville un peu moyenne, plus qu'une grosse ville comme peut l'être Nantes. Les Sables, c'est tout petit et on voulait se réhabituer à la grande ville, pas partir tout de suite dans une ville de 7, 800 000 habitants, on avait peur d'être paumés. Sortant quasiment d'un gros village où tout le monde se connaît, il y avait peut-être une petite crainte de ce côté là. »

Cette pratique du voyage, petit ou grand, comme mise à l'épreuve et formation de soi (que nous examinons plus en détail dans le chapitre suivant), on la retrouve chez bien d'autres débutants. Tant qu'il l'a pu financièrement, Charlie s'offrait des week-ends parisiens sans autre but que d'être à Paris, loin de ses parents et d'aller à la découverte du monde en se promenant là où il le voulait. C'est sur un coup de tête qu'Annaïs part à Barcelone. Que retient-elle de son voyage dans la relation qu'elle nous en fait : le risque encouru avec une voiture peu sûre et la mise en danger – relative – de soi ; le mensonge fait aux parents pour les mettre devant le fait accompli d'une autonomisation qui « passe les bornes », celles de la frontière franco-espagnole et les bornes symboliques de la demande et de l'autorisation éventuelle.

« On a pris ma fameuse voiture, on est parti " à l'arrache ". Une des rares fois où je prends la voiture. Ca c'est vraiment décidé la veille pour le lendemain, sinon, j'ai déjà fait des voyages organisés, mais jamais " à l'arrache " comme ça avec la voiture. On prend la voiture, s'il n'y a pas d'essence, c'est pas grave, on en prendra plus loin. Je suis très fière de moi, parce que c'est la première fois que je fais un voyage aussi long avec ma voiture. Une " twingo ", faut le faire, à 4 dedans avec les bagages.

Enquêteur : Vous aviez prévenu vos parents ?

Annaïs : Non, ça s'est mal passé d'ailleurs, ils l'ont mal pris. Mon dieu... En fait, je leur ai menti sur le coup parce que je ne voulais pas qu'ils le sachent. Je voulais vraiment la paix pour le lendemain. C'était un soir, il était 9h du soir, et je crois que le matin même, j'avais mes examens pour le rattrapage. J'avais une copine qui me bassinait pour partir et qui me disait " j'ai envie de partir ". Moi, je lui disais " mais non, j'ai mes examens, je pense d'abord à ça " et le soir même de mon dernier examen, j'appèle mon frère et je lui dis " je pars demain à Barcelone avec une copine ". J'avais dit à ma copine " on part ", elle était prête. J'appelle mon frère et je lui demande " je suis folle ou quoi ? ", il me répond " oui, t'es folle ". Je suis resté une heure au téléphone avec lui, une heure après, je quitte mon frère, j'appèle ma copine et je lui dis " demain à 10h, t'es devant ta porte avec tes bagages et on y va ". On est

parti à deux, on est revenu à quatre. J'avais même pas réfléchi, je savais que ma bagnole avait des problèmes de parallélisme des pneus... on y va. Et le lendemain, je passais chez mes parents déposer le chat, c'est sur la route, je dépose le chat et on a merdé. Mon père était là ! " Qu'est ce que tu fais ? ", ils s'attendaient pas à me voir là, c'était en semaine. Je fais " je dépose le chat parce que je passe un week-end chez des potes à Toulouse ". Non, je partais une semaine à Barcelone avec des copines ! Si je lui disais, il m'aurait dit " non ". Il était là " t'es sûre ? t'es bien excitée... ", je dis " oui, oui... " Je ne leur avais jamais menti... Mais c'est pas ça qui posait le plus problème, c'est le trajet en voiture. Assez stressant. C'est un trajet long, avec la voiture... Je l'avais jamais fait de ma vie et je connais ma " twingo ", j'avais peur qu'elle ne nous ramène pas. C'est surtout ça, c'est pour ça que je pars jamais très loin avec la voiture. Je prends le train. »

Thierry a voyagé quelques jours entre l'Allemagne et Amsterdam. Il en profite pour tester des drogues et, au-delà des drogues, pour découvrir ce qu'il appelle « l'altérité », qu'il incarne sans doute autant chez les autres que chez lui.

« En découvrant Amsterdam j'ai découvert un certain nombre de choses... ça m'a ouvert l'esprit ici. J'étais plus à l'écoute des gens, même si c'est des marginaux, je peux les écouter, il n'y a pas de problème alors qu'avant c'était des marginaux et je n'allais pas spontanément vers eux, il y avait toujours une certaine peur, il y a l'altérité, pour moi, c'était encore plus le chaos que moi ! [...] En allant dans ce genre de ville, quand j'ai vu vraiment ce que c'était une esquisse du chaos, j'ai relativisé et je me suis plus ouvert à la marginalité. »

Ces déambulations des débutants sont à peu près de même nature que celles qu'ils accomplissent dans l'espace public des villes où ils font leurs études. Les enjeux sont identiques : se perdre, s'éloigner du territoire des tutelles, se tester, emmagasiner des registres d'expériences qui seront mis en œuvre ensuite dans la vie quotidienne. Le « soi » en est l'enjeu. L'espace est un miroir à facettes et les mobilités, réflexives et non touristiques, font jouer le prisme qui révèle de nouveaux points de vue sur soi. Nul discours sur les charmes de Barcelone, du Maroc ou d'Amsterdam ; on retrouve là l'indifférence territoriale¹⁰¹.

¹⁰¹ L'indifférence territoriale apparaît de manière claire et centrale chez les débutants. Mais nous verrons qu'elle peut se poursuivre longtemps, y compris chez des personnes relativement bien installées dans la vie.

L'identité floue

L'indifférence territoriale va de pair avec ce qu'on pourrait dénommer l'identité floue du débutant. Entre desserrement et resserrement, son inscription territoriale et son identité sont en chantier.

Cette transformation de soi s'accomplit à travers une mobilité qui en est à la fois le moyen et le cadre nécessaire. Dans ce contexte, les débutants pratiquent une indifférence territoriale couplée à des engagements sociaux faibles, peu impliquants, qui leur offrent la possibilité de rester eux-mêmes relativement indéterminés dans leurs identités. Cette indétermination n'est pas un problème pour les débutants. Elle est au contraire revendiquée et entretenue intentionnellement. Ne pas s'engager vraiment ni dans les lieux ni dans les relations sociales permet de poursuivre les expérimentations, de rester disponible à la découverte. Cette ouverture, cette autosuffisance de l'expérimentation constituent la dimension centrale des mobilités d'affranchissement. C'est à partir de cet élément, subjectif, que s'éclaire les épreuves de la dispersion telles que les débutants les vivent.

Cette tactique de l'identité floue, le refus de se laisser capter et localiser apparaît dans plusieurs registres. Nous en avons déjà évoqué quelques-uns : l'appartenance préférentielle aux communautés incertaines peu exigeantes en matière d'identification de soi ; le cosmopolitisme d'expérimentation ; l'indifférence territoriale ; la mise à distance des tutelles. Donnons quelques éléments supplémentaires.

La prise de distance, au propre comme au figuré, d'avec le parcours résidentiel des parents et le brouillage des origines. Plusieurs débutants disent ne pas très bien savoir d'où ils sont ; c'est le cas de Charlie, né au Congo et de Nadia, née au Maroc, tous deux vivant à Rennes depuis plusieurs années ; de Grégoire, né à Caracas, mais aussi de Stéphanie, de Patrick, de Thierry, de Stéphane : « *quand on me pose la question "t'es d'où ?", je ne sais jamais quoi répondre...* »

Tous ont des parcours résidentiels relativement complexes. Mais cette complexité, loin de les perturber, de les inquiéter, les intéresse ; tous l'instrumentent dans le discours de construction et de présentation d'eux-mêmes à l'enquêteur, ils revendiquent cette complexité qui leur permet de brouiller les pistes, et leur permettra de faire débiter leur inscription territoriale et leur identité là où eux le décideront. Dire « je ne sais pas très bien d'où je suis », c'est en fait dire : « je ne sais pas très bien encore où et qui j'ai envie d'être – mais, en tout cas, je ne me limite pas à mon « héritage », à l'histoire qui est celle de mes parents ».

Les propos de Grégoire sont emblématiques d'une posture dont on retrouve le principe chez les autres débutants rencontrés. Plus tard, il présentera et racontera son histoire en la rationalisant autour de « choix », il « inventera » des

déterminations, des suites logiques entre son passé et son présent¹⁰². Pour le moment, à 18 ans, il se présente à l'enquêteur et à lui-même dans l'indétermination la plus totale.

Il est né à Caracas, a vécu à Madrid, à Creil, à Dinard, à Rennes maintenant. Sa mère est anglaise, son père, cadre de haut niveau, est en mobilité constante. Il a de la famille dans le Jura et en Angleterre. Il ne sait pas d'où il est. Au présent, il vit et se projette dans des territoires multiples. Les lieux qui comptent pour lui sont diffractés, sans continuité concrète. Il entretient des liens significatifs avec son studio rennais, avec le local de l'association de l'université où il s'implique, avec un quartier précis de Madrid, avec la maison de ses grands-parents en Angleterre, avec le village qu'il habitait à côté de Creil et où il retourne de temps en temps voir une amie...

Voilà son territoire, voilà les lieux dans lesquels il vit, par lesquels il se définit, à travers lesquels il se représente lui-même à lui et aux autres, les lieux qui lui confèrent son unité d'individu. Son inscription territoriale de débutant, qui n'est pas encore stabilisée, est à la mesure d'un « monde archipel »¹⁰³. Cette réalité vécue par Grégoire trouve un écho dans ces propos d'un cadre international rapportés par Alain Tarrus : « *Chaque quartier ou activité d'une ville étrangère devient [...] l'élément d'une vaste ville qui est la fédération de toutes celles que je traverse.* »¹⁰⁴. Grégoire est le seul principe d'unité de cette fédération de territoires qui sont « éclatés » et sans lien, sauf pour lui qui les parcourt continuellement et s'y inscrit à travers des mobilités physiques, virtuelles et mentales.

Par ailleurs, Grégoire a une représentation morcelée, parcellaire des lieux de la proximité concrète dans laquelle il vit. Il dit ne pas bien connaître la Bretagne, ni Rennes, ni même Dinard où il a été scolarisé trois ans et où ses parents habitent encore. Paradoxalement, les territoires de son identité intime sont, à ses yeux, cohérents et les territoires de son présent concret sont incomplets, plein de « trous », de tunnels.

« Même la Bretagne, on est venu souvent quand j'étais petit, et même plus grand, j'ai connu Dinard, mais je connais pas le nom des villes tout autour, je connais pas parfaitement le coin. Je parle de la Bretagne, mais on me parle de régions comme le Morbihan, je connais pas particulièrement, en arrivant en Bretagne, je ne connaissais pas... Je situe Lorient, Brest, Quimper, les grandes villes, mais pas tout. Même Rennes, je suis dans le centre, et je connais un tout petit bout du centre, mais je ne connais pas l'agglomération rennaise, je sais pas trop comment elle se constitue. Il y a des villes alentours, je vois des grands supermarchés quand je viens en

¹⁰² Il vivra cette « illusion biographique » décrite par Pierre Bourdieu. Bourdieu P., « L'illusion biographique » in *Les Actes de la recherche en sciences sociales*, n ° 62-63, juin 1986, pp. 69-72.

¹⁰³ De la notion de « ville archipel » de Jean Viard, *op. cit.*

¹⁰⁴ Tarrus A., *Les nouveaux cosmopolitismes, op. cit.*, p. 63.

voiture, mais c'est des endroits où je ne vais jamais. [...] Dinard non plus, j'y suis depuis plus de trois ans mais je connais pas trop. Je vois chez moi et le centre, parce que c'est à côté, mais sinon... Je connais deux, trois rues, et encore, je connais les noms mais je ne peux pas les situer. Selon les itinéraires que je fais dans Dinard, je peux prendre des raccourcis, mais il y a encore des quartiers que je ne connais pas du tout. »

Grégoire refuse d'être assigné à des lieux donnés. De la même manière, il ne pratique des engagements sociaux distancés, dont il s'efforce de garder la maîtrise. Il conserve quelques liens avec des amis rencontrés ici ou là, ou avec des membres de sa famille, en allant les voir à l'occasion, pour d'autres par courrier ou téléphone. Il décline aussi ses engagements à l'université sur le mode de choix et de la distance. Parlant couramment trois langues (français, espagnol et anglais), il a un statut à part dans le groupe des étudiants et il tient à faire connaître à l'enquêteur cette marginalité. Habitué aux changements réguliers de lieux et de groupes, il a développé des compétences interactionnelles fortes. Capacités d'empathie, sensibilité particulière à la dynamique des groupes, volontarisme et sens de l'implication, Grégoire sait s'intégrer à de nouveaux collectifs, mais son engagement est pondéré, maîtrisé, il n'est pas total, ce n'est pas un engagement corps et âme. L'implication affective dans les situations et dans les groupes est réduite, contenue, anticipant la rupture, minorant d'avance le deuil qu'entraînera le prochain départ. Ses engagements sociaux associent, comme le signale Georg Simmel, « proximité et distance ».

Redisons-le, le cas de Grégoire n'est pas unique. L'étendue de la dispersion de ce jeune homme permet simplement d'illustrer plus facilement que chez d'autres cette caractéristique partagée de l'identité floue des débutants. Le kilométrage est, si l'on peut dire, un « allié objectif » pour Grégoire, mais ceux qui ne disposent pas, ou moins, de cet « allié » inventent dans le registre symbolique les indicateurs de la distance et de la marginalité qui permettent de « se perdre » pour n'être tributaire d'aucune identité héritée.

Alors même qu'elle habite la ville de ses parents, Stéphanie parvient, en délimitant des territoires qui ne sont qu'à elle, à prendre de la distance par rapport à ses appartenances et à brouiller son identité héritée, ce qui est une première étape de la formation de son identité « choisie ». Il va de soi que cette identité n'est pas entièrement choisie mais pour partie encadrée, orientée, délimitée par ses appartenances sociales, par les contraintes des situations qu'elle vit. Cela n'enlève rien au fait que l'acteur est convaincu de se construire lui-même et y parvient dans une certaine mesure.

L'identité floue renvoie à la marginalité de l'étranger telle que Simmel ou Alfred Schütz¹⁰⁵ l'ont mise en évidence, les débutants étant ceux qui n'ont pas encore « abandonné la liberté d'aller et de venir »¹⁰⁶.

Cette idée nous amène à évoquer un autre point : le fait que les débutants construisent leurs identités en « manipulant », pratiquement, virtuellement et mentalement, les territoires et les moments de leurs vies passées, ceux de leurs vies du présent mais aussi et tout autant les moments et les territoires de leurs vies futures. S'ils refusent ou restreignent ou limitent leurs engagements sociaux et leurs ancrages du moment présent, c'est parce que les débutants sont déjà, par anticipation, dans d'autres lieux. Stéphanie et Annaïs, à peine arrivées à Angers, ont déjà quitté mentalement une ville qui ne leur plaît pas, et elles se vivent déjà comme étant ailleurs. En arrivant à Poitiers, Thierry décide de suite lui-aussi de partir dès que possible, ce qu'il fait au bout d'un an. Et l'on imagine bien qu'au long de son année poitevine, il a minoré son appropriation des lieux et ses engagements sociaux de sorte à rendre inévitable et logique sa décision initiale. Si Grégoire ne pratique que des engagements distancés, c'est qu'il est convaincu qu'il ne restera pas longtemps à Rennes. Peut-être se trompe-t-il ? Nul ne le sait. Il n'en demeure pas moins que c'est cette mobilité anticipée, sous-tendue par le projet de mobilité formatrice de soi, qui éclaire son comportement *hic et nunc*. Nos débutants sont bien des étrangers au sens de Simmel car ils se vivent comme des « voyageurs potentiels »¹⁰⁷.

On voit comment l'indifférence territoriale, l'identité floue et le cosmopolitisme d'expérimentation de soi sont articulées ensemble : n'être de nulle part, n'être pris, « prisonnier » d'aucun réseau social pour conserver autant que possible la possibilité de se définir soi-même. On rejoint là, mais dans le contexte de la vie quotidienne, le principe même du « voyage de formation », que nous évoquerons davantage au chapitre suivant.

Les débutants « manipulent », c'est-à-dire agencent assez librement les territoires et les moments dans lesquels ils étaient, sont et seront impliqués. Le fait qu'ils soient relativement libres d'attaches familiales, professionnelles contribuent à cette liberté. Il est plus facile de se projeter dans le passé ou dans le futur dès lors que le présent est moins prenant. Les adultes, quand ils ont des familles, des enfants, des emplois, n'ont pas tout à fait cette liberté, ou l'ont mais plus ponctuellement, sur des séquences plus limitées de leurs vies quotidiennes. C'est aussi leur mobilité qui aide les débutants à rendre « manipulables » les territoires et

¹⁰⁵ Schütz A., *L'étranger. Un essai de psychologie sociale*, Editions Allia, 2003 [1^{ère} édition, 1966], 77 p.

¹⁰⁶ Simmel G., « Digressions sur l'étranger » in Grafmeyer Y. et Joseph I. (présentation de), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier, coll. « Res – champ urbain », 1984 [1^{ère} édition, 1979], pp. 53-59, p. 53.

¹⁰⁷ Simmel, *op. cit.*, p. 53

les dimensions de leur identité. En effet, la mobilité, le changement de lieu donnent une certaine objectivité aux séquences de la vie, aux étapes du parcours biographique. Les quelques dizaines de kilomètres qui séparent Saint-Malo de Rennes « aident » Hélène à objectiver la période de sa vie passée à Saint-Malo et son identité de malouine, et ce faisant l'aident à s'en défaire. Grégoire peut agencer d'autant plus facilement les images de lui à Caracas, Madrid et Creil que la distance confère une réalité singulière, autonome à chacune de ces périodes de sa vie. La mobilité contribue à défaire, à dénouer l'écheveau de l'existence. Elle peut permettre à l'individu de se visualiser au passé, au présent et au futur, dans des rôles, des situations, des engagements différents, d'en retenir certains, d'en « oublier » d'autres, bref de se composer « à la carte » son identité telle qu'elle est vécue subjectivement, de l'intérieur.

Reprécisons que nous ne tenons pas la thèse d'une société dispersée qui affranchirait l'individu de toutes déterminations sociales, mais que la société dispersée, en permettant le multi-ancrage dans la longueur du parcours biographique comme dans le présent de la vie quotidienne, offre aux individus des latitudes importantes dans l'activation ou l'occultation de volets de leurs identités sociales. Cela apparaît d'autant mieux chez les débutants qu'ils instrumentent intentionnellement la mobilité dans cet objectif. Chez eux, la mobilité est explicitement considérée et vécue comme le support de l'affranchissement. Ils ont conscience que la capacité à devenir eux-mêmes est directement liée à leur capacité à se soustraire aux contrôles et aux appartenances exclusives. Pour conclure ce point, rapportons ce propos d'un jeune. Au début de ses études, il rentrait tous les week-ends chez ses parents et retrouvait alors la bande de copains qu'il côtoyait depuis le collège. A l'étroit chez ses parents et dans son groupe de pairs tourné vers la soulographie des vendredis et samedis soir, au village, « heureusement, dit-il, j'avais une voiture ! »

3. Le resserrement

Le resserrement est le processus symétriquement inverse du desserrement par lequel le débutant, tout en s'émancipant de son inscription sociale de mineur s'implique dans un certain nombre de lieux et de relations sociales à travers lesquels il se définira en propre. Le resserrement est le moment à partir duquel, dans le cadre d'essais, d'erreurs, d'expérimentations, le désir de « rester », pour un temps au moins, prend le pas sur le désir de changer.

Annaïs, après avoir vécu une première année difficile chez une logeuse à Angers, puis une autre année en colocation avec d'autres étudiants, prend pour la première fois un « véritable » appartement seule et manifeste à ce moment le désir de s'y installer durablement. Thierry a pratiqué pendant plusieurs années des pérégrinations résidentielles avec ses parents puis seul, à Poitiers puis à Rennes en cité U d'abord, ensuite dans un premier studio suivi d'un second. Au fil de ces années, jamais il n'avait eu la volonté de « poser son sac », se projetant toujours dans une continuation du périple. Mais au moment où nous l'avons rencontré, il se

découvrait la capacité et la volonté de ralentir le mouvement et de s'appropriier plus durablement, plus profondément les lieux et les relations sociales dans lesquelles il était engagé. Stéphane n'en est pas là mais il en exprime le projet pour l'année prochaine. Depuis plusieurs années, il est en mobilité constante au sein d'un large territoire balisé par Bordeaux, La Rochelle, Brest, Laval où travaille son amie et Rennes où lui-même achève ses études. A la période de notre entretien, tous deux commençaient de chercher un emploi à Pau idéalement, ou dans les environs du pays basque (Bayonne, Anglet, Biarritz ou Saint-Jean de Luz). D'ores et déjà, Stéphane se projette dans une installation durable à Pau autour d'un logement, d'une ville et de trajets routinisés, d'une inscription territoriale plus stable au lieu du « chantier » continu qu'il pratique depuis longtemps.

Ces installations des uns et des autres, si elles aboutissent, ne sont bien sûr pas nécessairement définitives. Mais elles indiquent que les débutants approchent la fin des mobilités d'affranchissement, qu'ils se sentent suffisamment sûrs de leur autonomie pour rompre avec le régime de l'identité floue, de l'indifférence territoriale et se rendre visibles, localisables. Par ailleurs, le resserrement n'affecte pas nécessairement toutes les sphères d'engagement de l'acteur au même moment et de la même manière. L'investissement de soi dans son logement peut être pour certains une première étape à partir de laquelle ils vont renforcer d'autres implications amicales ou professionnelles ; pour d'autres, l'appropriation du logement ou de la ville peuvent n'avoir qu'une importance seconde et ne venir qu'après une stabilisation dans un projet d'études ou un projet de couple.

Retour sur le passé

Nous avons vu qu'un élément du desserrement résidait dans la mise à distance du débutant du parcours résidentiel et de l'histoire de ses parents. Cela ne signifie pas pour autant que les débutants rompent totalement avec de passé qui est aussi, dans une certaine mesure, le leur. Au moment de construire leurs propres inscriptions territoriales, ils opèrent des retours critiques et sélectifs sur certaines étapes, certains contenus de ce passé, pour se les approprier et les intégrer à leurs propres histoires.

Ainsi de Patrick. Nous avons vu qu'il pratique une mobilité résidentielle importante depuis plusieurs années. Cette mobilité l'éloigne toujours plus du territoire familial, jusqu'à Rennes où il s'installe sans y connaître personne. Mais ce trajet très ouvert intègre deux voyages (l'un de quatre mois, l'autre d'un mois) au Maroc. La motivation de ces voyages n'est pas d'ordre touristique. Il s'agissait pour lui de renouer avec les lointaines origines familiales d'une grand-mère marocaine. Ce voyage initiatique s'effectue à rebours dans le temps, vers la recherche intime de « racines », qu'il souhaite pouvoir intégrer à son propre parcours. Les traces matérielles de ces voyages sont discrètes : une main de Fatma autour du cou, quelques rares éléments de décoration de l'appartement. Ce détour par le Maroc recouvre néanmoins une dimension de son identité à laquelle Patrick accorde une grande importance.

C'est aussi du Maroc qu'il s'agit avec Nadia. Au moment où elle investit, très progressivement, son propre appartement, prenant pour la première fois ses distances avec le territoire de son enfance, celui de ses parents et celui de la communauté maghrébine du quartier où ils vivent, elle effectue elle aussi un retour sur le passé familial, qu'elle s'approprie comme un des pôles majeurs de son inscription territoriale autonome.

« Vraiment, c'est là-bas l'important, la base. [...] Ça reste fort, c'est une base je trouve là-bas avec la maison de naissance et le village et notre maison qui nous appartient, nos terrains, la petite rivière qui passe à côté. Moi, je sais que c'est vraiment important, ça pour moi, c'est la base. [...] C'est grâce à ça que j'ai eu une existence quelque part. Je n'aurai pas eu ça, mon identité serait peut-être pas la même, j'aurai peut-être été déçue de pas avoir eu ça. C'est ce qui crée la personne. C'est grâce à ça qu'on existe quelque part. On est comme ça, différente grâce à ça, je n'aurai pas eu ça, je pense que je serai différente. »

Les analogies pratiques

C'est à Bernard Lahire que nous empruntons cette notion¹⁰⁸ qui nous permet d'éclairer, de manière très modeste, certains fragments du discours de nos interlocuteurs qui nous paraissent importants dans la logique du resserrement (et qu'il conviendrait d'explorer de manière bien plus systématique). Permettons-nous de citer un peu longuement Bernard Lahire :

« L'action (la pratique, le comportement...) est donc toujours le point de rencontre des expériences passées individuelles qui ont été incorporées sous forme de schèmes d'action (schèmes sensori-moteurs, schèmes de perception, d'évaluation, d'appréciation, etc.), d'habitudes, de manières (de voir, de sentir, de dire et de faire) et d'une situation sociale présente. Face à chaque situation « nouvelle » qui se présente à lui, l'acteur va agir en « mobilisant » (sans nécessaire conscience de cette mobilisation) des schèmes incorporés appelés par la situation.

Dans cette ouverture du passé incorporé par le présent, dans cette mobilisation des schémas d'expérience passée incorporée, le rôle de l'*analogie pratique* [souligné par B. L.] semble tout particulièrement important. C'est la capacité à trouver – pratiquement et globalement et non intentionnellement et analytiquement – de la ressemblance (un « air de ressemblance » dirait Wittgenstein) entre la situation présente et des expériences pratiques incorporées sous forme d'abrévés d'expérience, que l'acteur peut mobiliser les « compétences » qui lui permettent d'agir de manière plus ou moins pertinente [...]. »¹⁰⁹

¹⁰⁸ Lahire B., *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Nathan, coll. « Essais et Recherches », 1998, 271 p., particulièrement les pages 81-106 : « Analogie et transfert ».

¹⁰⁹ Lahire, *op. cit.*, p. 81

A partir de là, on peut faire l'hypothèse que c'est, entre autres logiques, lorsque les débutants trouvent dans la situation qu'ils vivent au présent un « air de ressemblance » avec ce qu'ils ont vécu auparavant qu'ils sont en mesure de commencer de s'approprier des lieux de vie.

Cette idée peut éclairer le choix d'Annaïs. Elle expérimente plusieurs logements dont aucun ne lui convient, notamment parce que ce sont des logements de centre-ville et qu'elle n'est pas habituée à ce type d'environnement : bruit, circulation, densité urbaine. Elle cherche alors et trouve un logement, à Rennes, mais dans un environnement qui a un « air de ressemblance » avec celui qu'elle connaît et apprécie à La Roche sur Yon : moindre densité bâtie, situation périphérique par rapport au centre-ville de Rennes de la même manière que la maison parentale est en périphérie de La Roche sur Yon, proximité à des plans de verdure qu'elle peut désormais pratiquer à Rennes comme elle le faisait à La Roche sur Yon.

Donnons un autre exemple avec Thierry. Rappelons que Thierry a trouvé, à l'adolescence, dans des déambulations parisiennes un exutoire au mal être qu'il éprouvait, tant à l'école que chez lui, dans ce qu'il appelle la « micro-société versaillaise ». Paris et la région parisienne, explorées de long en large, lui ont fourni le cadre d'une rupture avec des engagements sociaux pénibles. Ses déambulations ont fourni l'opportunité d'expériences sensibles qu'il a appréciées, dans lesquelles il a découvert le sentiment de maîtrise de lui-même.

On pourrait dire que ce vécu de Paris et sa région s'est organisé pour lui en une « forme », en l'occurrence l'habitude d'une certaine immensité, d'un espace appréhendé à travers des mobilités longues (celles du réseau de RER que Thierry sillonnait en toute sens). A un moment important de sa vie, Thierry a été socialisé à cette forme d'espace. Cette expérience initiatique conditionne son regard et sa manière de vivre d'autres étapes de son parcours territorial. Sans en avoir explicitement conscience, il est à la recherche d'un lieu de vie dans lequel il pourra retrouver tout ou partie des sensations éprouvées dans ses déambulations franciliennes.

Après son bac, il s'installe à Angoulême, mais « *c'était la vie rurale* », qui ne lui plaît guère. Il part donc poursuivre ses études à Poitiers, où il vit deux ans. Mais à nouveau

« Poitiers ne m'a pas du tout plu parce que c'était un enfermement, encore une autre fois ! C'était un deuxième enfermement, on redécouvre, il faut se faire de nouveaux amis, mais c'est une ville trop petite, j'ai trouvé ça assez moyenâgeux donc ça ne m'a pas plu du tout ! Poitiers ne m'a pas du tout plu et c'est pour ça que je suis venu à Rennes ! Ma tante habite à Villejean [un quartier de Rennes] et en allant la voir, je suis venu à [l'université] Rennes 2, j'ai vu l'ambiance et je me suis dit " tient, ça me plairait de venir à Rennes 2 ". Ca n'avait rien à voir avec le contenu des études, parce qu'honnêtement en AES, il y a beaucoup de droit, et depuis le début je n'aime pas trop les

juristes. J'ai pris AES, mais c'était plus pour l'ambiance que j'allais trouver ici. »

Dès son arrivée, Rennes semble pouvoir lui convenir. Pourquoi ? D'abord parce qu'il trouve une densité, un certain brassage de population et plus généralement une « ambiance » urbaine. D'autre part, parce que la côte l'attire, est facilement accessible (Thierry dispose d'une voiture). Il noue des amitiés dans quelques villes bretonnes et se trouve pratiquer un vaste espace, à l'échelle de celui qui lui plaisait en Ile de France. Par ailleurs, installé à Rennes, il ne rentre que rarement chez ses parents restés en Charente (une fois tous les trois à quatre mois). Là encore il renoue avec un vécu d'autonomie et d'indépendance à l'égard de la sphère familiale qu'il appréciait naguère. Mais il ajoute un autre élément, important, articulé autour de l'idée de « *racine* » et « *d'authenticité* ». Il côtoie à Rennes des camarades qui revendiquent une identité bretonne. Il est aussi sensible à des éléments de paysage :

« Il y a une certaine ambiance bretonne, bretonnante, si je caricature c'est style les mouettes, les petits bateaux, Cancales et ce genre de chose, les cornemuses, le vent, etc., une particularité bretonne que je vais associer à certaines personnes, que je retrouve chez certaines personnes. »

Ces éléments lui paraissent authentiques, de la même manière que la pratique du « tag » lui paraissait authentique en région parisienne. Il trouve à Rennes ce qu'il trouvait à Paris et qu'on pourrait désigner, en utilisant le terme de Raymond Ledrut, une « personnalité culturelle » de son espace de vie quotidienne. Pour cet ensemble de raisons, Thierry retrouve à Rennes la forme d'expérience qu'il aimait à Paris. Et dans ce contexte, son désir est aujourd'hui de s'ancrer, de « *faire des racines* » selon son expression, de recomposer son identité territoriale à partir d'un espace, cette reconstitution s'accompagnant d'une rupture totale et définitive avec les quelques relations qui le « *raccrochaient* » à Angoulême, Poitiers ou la région parisienne.

« Je me suis dit " je suis en Bretagne, soyons breton ". J'ai pas essayé de retrouver par exemple les réseaux de Paris qui était dans une logique urbaine, parce que ça ne m'intéresse pas du tout. Si j'étais à Paris, là, je serais à fond dedans, tagueur, etc. parce qu'on est vraiment dedans. Ici, à Rennes, je me dis autant voyager dans la Bretagne, à travers certains visages qui se revendiquent bretons. »

Ce processus d'ajustement incorpore, intègre certaines expériences territoriales passées de nos interlocuteurs. L'appropriation d'un lieu par un individu s'appuie sur un ensemble de cadres d'appréhension formés tout au long de son histoire. L'idée d'héritage est pertinente, à condition de la considérer de façon souple. L'héritage n'est pas un conditionnement et, bien sûr, cet héritage, comme tous les

héritages, est susceptible d'être transformé ; il oriente néanmoins. La mobilité d'affranchissement n'est pas une création *ex nihilo* de l'individu. Le resserrement s'accomplit pour partie dans des cadres anciens ou à partir d'eux.

Ce questionnement renvoie d'une manière beaucoup plus large à ce qui est transmis en matière de proxémie. Qu'est ce qui se transmet, dans ce registre, au fil des générations entre membres d'une même famille ou d'un même groupe social ? Sont-ce des structures cohérentes de rapport à l'espace ? Ou plus modestement des éléments de pratiques ponctuelles ? On peut poser la question autrement : dans quelle mesure la proxémie est-elle ou non partie intégrante des « habitus » ? Cette question est quasiment vierge à notre connaissance. Elle est effleurée par Laurence Costes¹¹⁰ dans son travail sur les mobilités étudiantes, lorsqu'elle observe que les étudiants socialisés en grande banlieue parisienne « préfèrent » effectivement les environnements peu denses. Dans quelle mesure le rapport aux territoires est-il transmis aux individus par des apprentissages (formels ou informels) ou acquis par l'expérience de l'acteur en situation ?

En conclusion : l'autonomie du moi multiple

Les débutants s'engagent dans des mobilités pour parvenir à l'autonomie, appréhendée ici sur le plan de l'inscription territoriale. Le processus de desserrement-resserrement consiste pour les « jeunes » à s'affranchir du territoire des tutelles proches, où ils ont une identité assignée par d'autres (parents, pairs, institution scolaire) et une identité relativement indivise, globale, celle du mineur « sous contrôle ».

Les mobilités d'affranchissement aboutissent à la reformulation de ces deux caractéristiques identitaires. Par la mobilité, le débutant choisit et s'approprie progressivement des lieux et des engagements sociaux émancipés des contrôles initiaux. Il ne vit plus dans les limites de l'inscription territoriale de ses parents, principalement, mais dispose de la sienne propre sur laquelle les parents n'ont, au mieux, qu'un droit de regard ponctuel. Accéder à l'autonomie, c'est bien s'émanciper et la mobilité est un cadre efficace pour cela, même si elle peut parfois se révéler difficile, douloureuse, voire angoissante.

L'affranchissement, c'est aussi se donner les moyens de l'identité multiple. S'affranchir des tutelles, c'est s'affranchir des conceptions globalistes de soi. L'inscription territoriale à laquelle arrivent les débutants au fil de leur émancipation est complexe, multipolaire. Ils y ont des engagements sociaux différents et non contigus. A chaque engagement social en un lieu, correspond un rôle, une dimension de leur identité : les études et l'identité de l'étudiant, le travail et celle du salarié, l'identité du conjoint, etc. La dispersion permet de s'émanciper de l'espace relativement cohérent du contrôle et de créer des « bulles » dissociées, dans lesquelles l'individu peut vivre des dimensions différentes de ce qu'il est.

¹¹⁰ Costes L., *op. cit.*

Retenons l'idée que, pour les débutants, la mobilité leur offre d'accéder à l'autonomie et que cette autonomie ne se conjugue pas à l'unité mais au contraire dans la capacité de se rendre multiple. Les mobilités d'affranchissement donnent lieu à l'expérience de mondes différenciés. Dans une société dispersée, s'affranchir, c'est apprendre à gérer l'éclatement biographique et géographique des dimensions du soi.

Chapitre 3

L'émergence à soi par le monde

Afin de conquérir leur autonomie, les débutants s'engagent dans des mobilités d'affranchissement qui les éloignent des territoires connus. Dans le chapitre précédent, nous avons examiné l'affranchissement tel qu'il s'opère à l'échelle des territoires de la vie quotidienne. Ici, nous voulons apporter un bref éclairage complémentaire au processus d'autonomisation par la mobilité en nous intéressant aux pratiques de débutants engagés dans un « voyage initiatique » qui les amène à passer quelques semaines ou quelques mois dans des pays étrangers¹¹¹. Quel est le sens de ce type d'expérience ? De quelle manière cette pratique de la dispersion participe-t-elle de l'affranchissement de soi ?¹¹²

La littérature romantique a beaucoup écrit sur le voyage initiatique. Ce type de voyage est précisément codifié. Il est réservé aux fils¹¹³ de la bourgeoisie commerçante ou de robe¹¹⁴. L'expérience est rituelle et même si le départ du fils s'effectue clandestinement, la nuit, les parents savent et, en quelque sorte, attendent l'événement que le père à lui-même expérimenté quelques décennies auparavant. Le trajet est doublement balisé. Balisé en terme de destination. Le jeune garçon ne va pas n'importe où mais dans les lieux connus, reconnus et renommés : pays de grande culture (l'Italie), villes universitaires, capitales culturelles. Le voyage est aussi balisé par le réseau social des parents, de la famille, des clientèles, au sens ancien du mot. Le voyageur profite de ses pérégrinations pour rendre visite à quelque allié. Perdu et sans argent, il sait pouvoir trouver de l'aide auprès des membres de la même confrérie que son père, à qui il se présentera comme le « fils de ». Celui qui apporte à ce moment son aide devient un nouvel allié, et élargit alors le réseau. Bien sûr, la codification du voyage n'empêche pas les expériences personnelles et les plaisirs interdits sur le territoire familial.

Des textes très nombreux illustrent ce voyage initiatique. Un texte fondateur est le *Wilhelm Meister* de Goethe, récit partagé entre *Les Années d'apprentissage*¹¹⁵

¹¹¹ Nous avons retenu les personnes enquêtées sur la base de deux critères. Elles devaient être parties 1) au moins un mois d'affilé 2) dans un pays situé hors d'Europe.

¹¹² C'est uniquement à cette question que nous apportons quelques éléments. Ce chapitre n'est en aucun cas une étude du voyage « routard » en soi, laquelle étude mériterait un traitement autrement important que celui que nous esquissons ici.

¹¹³ Nous ne connaissons par de roman qui mette en scène le voyage initiatique d'une jeune fille.

¹¹⁴ Dans les milieux plus modestes, les enfants doivent participer à l'entretien de la famille et ne peuvent s'octroyer quelques mois ou années de découverte de soi à travers le monde.

¹¹⁵ Partie publiée en 1797.

inaugurées avec le départ du héros du domicile paternel, et les *Années de voyage*¹¹⁶ qui s'achèvent lorsque l'adolescent, devenu un homme, revient à la maison familiale. Le roman tout entier confond le voyage, la mobilité volontaire et la transformation de soi. *L'Iliade* et *L'Odyssée*, *Don Quichotte*, et plus près de nous, au XX^{ème} siècle, Stefen Spender avec *Le Temple* (1929), Jack Kérouac avec *Sur la route* (1957) ou encore Dominique Fernandez avec *L'amour* (1987), conjuguent à leur manière cette problématique du voyage initiatique.

Aujourd'hui, ce voyage initiatique s'accomplit dans deux cadres principaux. D'une part, le voyage d'étude. Toutes les écoles de commerce et d'ingénieurs imposent le stage à l'étranger d'une durée de quelques mois. Il s'agit d'un voyage initiatique *a minima*. Le voyage à proprement parler se limite à l'aller-retour en avion et, une fois sur place, aux allers-retours vers le lieu de stage. L'objectif est aussi plus spécifique. Il s'agit moins de former un « homme de qualité », un « honnête homme » s'étant lui-même éprouvé en éprouvant le monde, que de former un professionnel efficace, capable de s'adapter partout. Mais le stagiaire, s'il est discipliné dans l'entreprise d'accueil, profite aussi de l'éloignement pour jeter sa gourme. L'autre démarche possible est celle des routards. Cette figure émerge dans les années 1950. Les routards sont des « jeunes » gens (disons entre 16 et 35 ans) engagés dans des voyages au long court, interrompus simplement de loin en loin par quelques pauses. L'expérience est inscrite dans le projet, non plus d'apprentissage de techniques professionnelles, mais de contestation de l'ordre et de la société de consommation occidentale¹¹⁷. La littérature et le cinéma américain des années 1950 et 1960¹¹⁸ abondent d'exemples de ces beatniks, qui deviendront les hippies, ou en Angleterre les travellers, traversant les Etats-Unis, l'Europe ou le monde vers l'Inde, Tanger ou le Japon en s'ouvrant à l'expérience d'autres rapports au monde, par la voie mystique (le bouddhisme, etc.) ou par la voie des drogues.

Les dimensions fondamentales du voyage romantique, du stage à l'étranger et de l'expérience de la route sont les mêmes de notre point de vue. Le voyage est une épreuve dès lors qu'il consiste à quitter pour un temps les environnements de la vie habituelle et les collectifs d'appartenance, famille et amis, milieux scolaires ou professionnels. Puisque les logiques de l'identité sont relationnelles, rompre le lien d'intégration, c'est indissociablement rompre avec soi. Le voyage relève alors du sacrifice d'une partie, d'une image de soi-même et s'accompagne de la perte, au moins ponctuelle, du confort de l'appartenance et de l'identité bien établies. S'émanciper des collectifs d'appartenance entraîne la privation de son identité, le temps qu'une autre émerge. Ce type de mobilité est organisé autour d'une (relative) « mise en risque » de soi, consciente et volontaire. La dispersion du monde est

¹¹⁶ Partie publiée en 1829.

¹¹⁷ Marteau J.-Y., « Les enfants du voyage routard » in *Espaces*, n° 153, 1998, pp. 56-59.

¹¹⁸ Sans multiplier les références, nous pensons par exemple au film *Easy Rider*, à *Acid Test* (1968) de Tom Wolfe, etc.

explicitement utilisée comme une ressource dans la construction de l'individualité et cela confère un statut singulier à ce type de mobilité. Le moment du retour est particulièrement important. C'est là que la mutation de l'individu s'opère véritablement, dans la prise en compte des changements par les membres des collectifs d'appartenance. Ce retour en effet ne s'effectue pas dans l'identique à soi, mais donne lieu – idéalement au moins – à l'attribution d'une identité et d'une place sociale nouvelles.

Les personnes que nous avons enquêtées ont entre 20 et 30 ans, Certains sont étudiants, d'autres, plus nombreux, salariés ; certains vivent en couple (sans enfant), d'autres vivent seuls et quelques-uns sont encore chez leurs parents. Leurs pratiques du voyage sont diverses. Certains sont partis une fois un mois dans un pays situé hors d'Europe. Pour eux, le voyage s'effectue au cours des vacances et avec la certitude de retrouver au retour l'appartement, le même statut d'étudiant ou de salarié qu'au départ et un rythme de vie globalement inchangé. D'autres sont des voyageurs avertis partant régulièrement depuis plusieurs années, mais toujours dans un contexte de vacances. Quelques-uns sont dans une autre perspective de réorganisation plus radicale de leur vie. C'est le cas de Sandra, qui, après plusieurs voyages courts, est partie 6 mois d'affilée pour un périple qui l'a menée depuis l'Inde jusqu'à la Birmanie en passant par le Népal et la Thaïlande. Elle envisage aujourd'hui d'aller vivre durablement à l'étranger. Certains ont pris le temps de mûrir le projet et d'autres sont partis sur un « coup de tête », sans rien préparer ni connaître du pays de destination. Enfin, quelques-uns de nos interlocuteurs, désargentés ou plus aventureux, ont vécu leurs voyages dans de précaires conditions de confort. D'autres, mieux pourvus ou ayant des relations dans les pays de destination, avaient en voyage un quotidien mieux aménagé, avec une adresse, un point de chute...

Globalement, les pratiques décrites sont partagées entre celles des « vrais » routards (voyages longs, impécuniosité et débrouille obligée) et le « tourisme d'aventure », où la « débrouille », choisie, n'interdit pas le repos d'une soirée ou de quelques jours dans un hôtel-restaurant ayant pignon sur rue. Mais si toutes les personnes acceptent, et certaines revendiquent, d'être qualifiées de routards, toutes ont en commun un net refus de l'étiquette de touriste – nous y viendrons. Nos interlocuteurs se perçoivent bien plus comme des nomades, des itinérants pour qui l'état d'esprit d'ouverture au monde compte autant que la distance parcourue, pour qui le désir de vivre « autrement » compte autant que le voyage à proprement parler¹¹⁹. A partir de là, la qualification précise de ce qui serait « routard » ou non ne nous paraît pas très importante.

¹¹⁹ Pour le dire dans les termes de Jean-Didier Urbain, nos interlocuteurs s'inscrivent dans un « tourisme de circulation », pratique minoritaire et opposée au « tourisme de transplantation » qui est celui de personnes quittant leur domicile principal pour s'installer, au soleil et au bord de la mer, dans une autre vie d'habitudes et de routines. Urbain J.- D.,

Nos interlocuteurs et leurs voyages

<i>Pseudonyme</i>	<i>Age*</i>	<i>Le ou les voyages</i>
Yann	30	Un mois en Inde
Marie-Laure	26	Un mois en Inde
Vincent	30	Plusieurs voyages au Maghreb, Proche et Moyen- Orient
Régis	21	Trois mois en Nouvelle-Calédonie
Michaël	30	Plusieurs voyages à Madagascar, au Maroc (l'amie de Mathilde)
Mathilde	24	Plusieurs voyages en Egypte et à Madagascar (l'amie de Michaël)
Aude	21	Un mois au Vietnam et un mois en Jordanie
Justine	21	Un mois en Jordanie
Pauline	20	Deux séjours de plusieurs mois au Mexique
Mathieu	25	Plusieurs voyages au Brésil et au Mexique
Catherine	25	Sept mois au Chili
Séverine	28	L'amie de Vincent. De nombreux voyages au Maghreb, Proche et Moyen-Orient
Sandra	30	Le Maroc, l'Inde, le Népal et plusieurs pays d'Extrême-Orient

* au moment de l'enquête

1. Partir, un projet de l'intime

Pourquoi partir ? Nos interlocuteurs ont apporté plusieurs réponses à cette question : les très longues vacances des étudiants, les vacances confortables des salariés profitant de la réduction du temps de travail, la liberté qu'offrent le célibat et l'absence d'enfant ou – même motivation exprimée de manière négative - la crainte de ne pouvoir le faire plus tard. Vincent dit tout cela en même temps :

« Il y a plusieurs facteurs en fait, c'est vrai que dans mon entreprise, je suis aux 35 heures, donc j'ai 12 semaines de congés dans l'année. J'aime bien bouger et donc on s'est dit qu'il fallait profiter de ce moment-là, de cette période là de ta vie, n'ayant pas d'enfant, ayant de l'argent, ayant du temps libre, il fallait partir en fait, enfin en profiter de ça, de ces atouts-là pour partir, il y a cet aspect-là. Pourquoi on part autant et avec autant de facilités, ben parce qu'il ces trois facteurs : l'argent, le temps et une vie sans

L'idiot du voyage. Histoire de touristes, 1993, Payot, coll. « Document », 270 p. [1^{ère} édition : 1991]

enfant. C'est pas quand on aura 45 ans qu'on pourra le faire. Donc, on le fait maintenant. »

A l'échelle de notre tout « échantillon » de 13 personnes, d'éventuelles déterminations sociales du voyage sont invisibles. Pour certains, le voyage est présenté comme une pratique héritée, ancrée dans l'histoire familiale. Une partie de nos interlocuteurs ont voyagé en France et, moins souvent, à l'étranger, avec leurs parents lorsqu'ils étaient jeunes¹²⁰. Michael a beaucoup pratiqué avec ses parents les vacances itinérantes et sans grand souci du confort, de campings en campings, de manière à explorer largement la France et les pays voisins. Il garde les meilleurs souvenirs de cette manière d'être un peu « inconstant » selon son expression. C'est dans ce souvenir du plaisir éprouvé aux changements de lieux, à la découverte, à la liberté qu'il fonde son désir de voyager. Pour d'autres au contraire, le voyage qu'ils font adultes est le premier. Certains, comme Sandra, ne sont même jamais partis avec leurs parents.

« Avec mes parents, on n'est jamais parti en voyage. Mon père était commercial, donc sur la route toute la semaine. Le week-end, il était bien content de rester tranquille chez lui. Ensuite, il y avait un côté pécuniaire. En plus, la génération de mes parents, en tous cas les miens, le voyage ce n'était pas forcément quelque chose d'ancré, de nécessaire. Je ne suis jamais partie en vacances avec mes parents. Je pense que moi, j'ai eu un peu ce comportement opposé en me disant que j'avais envie de voyager, de bouger, de voir du monde et le voyage, ça a toujours été un rêve chez moi. »

Indépendamment des contextes sociaux, nos interlocuteurs partagent une démarche de rationalisation du désir de voyage dans un registre de l'intime. Ce désir serait ancré dans l'enfance, dans l'histoire longue du sujet. Ce sont des rêves, des lectures de livres d'enfant, un film visionné petit qui auraient fait naître le désir du voyage. Pour Michael, les livres ont longtemps joué le rôle de substitut aux voyages, tout en le préparant.

« J'ai passé mes cinq années d'étudiant à voyager dans ma tête puisque je ne pouvais voyager autrement. Je lisais des tas de bouquin mais je n'arrivais pas à franchir le pas. Quand je rentrais le week-end chez mes parents, je mettais mes affaires dans le sac à dos et je me souviens que quand je fermais la porte de ma chambre, je disais "et si tu partais là, comme ça ?" J'imaginai cela mais jamais je ne l'ai fait ! Je pense que je n'étais pas prêt, je lisais des tas de choses mais est-ce que j'étais prêt à faire la même chose,

¹²⁰ On mesure bien sur le groupe l'effet de génération en matière de voyages. Pour les « classes moyennes », le voyage à l'étranger est une pratique rare et relativement tardive pour la génération des parents de nos interlocuteurs, nés dans les années 1940 et 1950. Le voyage à l'étranger est presque usuel pour quelqu'un de 20 à 30 ans dans les années 1990.

moi je n'en étais pas sûr... Je lisais, je me sentais très très proche de tout ça, ça me permettait de parfaire ma culture géographique mais il y avait un cap que je n'arrivais pas à franchir. Comme je n'étais pas frustré je ne vivais pas ça mal, mais je ne rêvais que de voyage ! Comme des ados vont s'identifier à des vedettes à la télé, moi je m'identifiais à des grands voyageurs. »¹²¹

On part aussi pour « vérifier ses rêves » comme il dit : « quand j'étais gamin, je rêvais de nager avec des dauphins. Eh bien, là, j'en ai vu, j'ai nagé avec une baleine ». D'autres inscrivent l'envie du voyage dans leur caractère, ils « psychologisent » la pratique : un caractère « curieux », un goût pour la mobilité, un besoin permanente de changement, comme une vigilance à l'égard de soi-même, un désir de rester « éveillé ».

« Moi, la vie en solo me convenait parfaitement parce que je n'avais aucune règle, les seules règles que j'avais c'était celles que je m'imposais ! Moi, je saute facilement les repas par exemple, parce que j'ai besoin que mes journées soient différentes, mais je fais ça naturellement, je ne m'impose pas ! Quand j'allais à la fac, je changeais d'itinéraire tous les jours. C'est ce besoin et ça toujours été comme ça ! Quand j'étais ici sur Rennes et que j'allais dans le [département du] Nord, je prenais des routes différentes. Parfois, je me posais entre deux pour visiter un truc, mais je prenais toujours des routes différentes, même si ça me rallongeait, tant pis. J'ai des tas d'exemples de ce type dans ma vie de tous les jours ; c'est peut-être une forme d'instabilité mais je suis bien comme ça. Moins il y a de règles, plus il y a de changement, mieux je me sens ! »

Entre enfance et psychologie, l'expérience est justifiée au plus près de l'identité profonde de la personne. Inscrire la démarche qui conduit au voyage dans ces registres de l'intime lui confère un sens particulier. Il est vécu comme le moment de renouer avec soi, le moment de s'accomplir dans son individualité. En tout cas, c'est un moyen rhétorique qu'utilisent les personnes pour soustraire le voyage à l'emprise de la société de consommation et au tourisme. Ce sont des motivations profondes qui donneraient lieu, selon elles, à cette expérience et non l'achat d'un coin de ciel bleu. Situer ce projet dans l'intimité de l'enfance et du psychisme est une façon pour nos interlocuteurs de s'extraire de la « société ». Inscrire le voyage dans la continuité du « j'en ai toujours rêvé » ou de la personnalité profonde situe le voyage dans le registre de l'intimité, du travail réflexif d'individuation, dans ce qui échapperait au « social »

¹²¹ Notons au passage que ces propos témoignent de la forte continuité qui peut exister entre la mobilité virtuelle (là, à travers la lecture) et la mobilité physique.

Le voyage, dernière étape de l'affranchissement

Le passage à l'acte du voyage apparaît comme lié à la construction réflexive de l'individu en cela qu'il s'inscrit dans des périodes de reformulation des identités de la personne, particulièrement dans deux circonstances : le processus de desserrement et les événements liés à la vie de couple.

On a vu que la décohabitation procède d'abord par petits pas, par petits allers-retours. Les quelques kilomètres les plus significatifs dans la vie d'un individu sont ceux qu'il met pour la première fois entre son domicile et celui de ses parents. Puis cette décohabitation devient desserrement. Les parents et les proches familiaux ne sont pas les seules personnes vis-à-vis desquelles les débutants souhaitent prendre leurs distances. C'est aussi le cas des amis de l'enfance et de l'adolescence, des connaissances pratiquées au lycée ou dans le cadre des activités de loisirs. Pour certains, le désir de voyage émerge dans ce processus de desserrement, lorsque les études, les premiers jobs, le début d'une vie de couple, l'accès au déplacement autonome avec la première voiture, leur permettent d'élaborer un territoire dont le domicile et les lieux parentaux ne sont plus qu'un centre parmi d'autres.

Plus précisément, le voyage est une des dernières séquences de ce processus. Partir suppose de disposer de suffisamment d'argent car même vécue dans une relative précarité, dans un certain inconfort, l'expérience coûte cher, avec le billet d'avion, d'éventuels frais de visa, les frais du séjour. Or il n'est pas question de partir avec l'argent des parents. Si l'on accepte l'argent des parents pour la vie quotidienne d'étudiant ou lorsque les premiers emplois ne suffisent pas tout à fait à l'installation, il n'est pas question de demander de l'argent pour le voyage. L'engagement des personnes dans ce type d'expérience est un signe d'autonomie financière.

« C'est quand j'ai commencé à bosser et que j'avais mon fric pour moi que j'ai commencé à partir en vacances. Je ne suis jamais partie avec l'argent que me donnait ma mère. »

Partir suppose aussi d'être capable d'effectuer seul(e) les démarches de demande de visa, de vaccination, de collecte d'information sur le pays. Le voyage sanctionne l'accès à l'autonomie, il entérine le desserrement en radicalisant la rupture territoriale. En partant, non plus à 500 kilomètres comme ce peut être le cas à l'occasion de vacances ou de voyages scolaires, mais à 10 000 ou 15 000 kilomètres, le voyageur se rend physiquement et symboliquement inaccessible.

Catherine illustre comment l'élargissement progressif de ses espaces participe d'un affermissement de soi, ses deux éléments s'épaulant dans le sens de l'émancipation. Elle habite Agen, chez ses parents et débute ses études à Toulouse. Les premiers mois d'autonomie sont difficiles, éprouvants.

« Au début, ce n'était pas facile, je ne connaissais personne dans la ville. Je me sentais seule et désarmée. Je me rappelle toujours des premiers jours et

des premières semaines là-bas. Je me sentais vraiment perdue, isolée et loin de tout. J'avais besoin d'appeler tous les soirs pour entendre la voix de mes parents, avoir leurs conseils. Je me rappelle avoir été en manque de certaines choses, et d'avoir perdu mes repères. »

Pourtant, elle éprouve deux ans plus tard le désir d'aller plus loin, dans des lieux nouveaux (Nancy) qui ne sont balisés par aucune pratique familiale, aucun réseau préétabli.

« Il y a eu une autre rupture où il a fallu négocier [...] J'avais le choix de continuer à Toulouse ou d'aller à Nancy. J'ai fait le choix d'aller à Nancy, alors que mes parents auraient bien voulu que je reste à Toulouse. Donc, là il y a eu une négociation. Je voulais me sentir plus indépendante, et je me sentais beaucoup plus forte et plus sûre de moi... Et aussi beaucoup de curiosité, je voulais quitter le Sud-Ouest pour voir comment c'était ailleurs. »

Au cours de ses cinq années d'étude, Catherine effectue des voyages d'essai en Europe. C'est l'occasion pour elle de découvrir qu'en quelque sorte le monde est proche. Plusieurs de nos interlocuteurs ont exprimé ce type de sensation, cette prise de conscience que le voyage lointain est une réalité qui peut les concerner eux aussi. Le voyage n'est plus cantonné aux magazines, aux reportages, aux plaquettes de papier glacé des agences de voyages, aux suppléments du *Monde* et de *Libération*, il intègre le champ d'un possible individuel. C'est là un moment ténu, imperceptible que ce passage d'une conception abstraite du monde à l'idée d'un voyage possible pour soi. Le franchissement de cette étape est net dans le récit de Catherine :

« Je suis partie en Hongrie pour une rencontre de jeunes européens. Et là-bas j'ai rencontré beaucoup d'étudiants qui avaient beaucoup voyagé et qui étaient allés partout, en sac à dos. Moi, j'avais toujours eu envie de le faire et d'entendre tous ces jeunes qui avaient le même âge que moi, on était pareil, si eux avaient pu le faire, alors pourquoi pas moi ? Je crois que c'est eux qui m'ont donné la force, je crois que c'est ça qui m'a donné le déclic et qui m'a décidé à partir l'année d'après. [...] J'appréhendais, je n'avais rencontré personne qui avait voyagé tout seul comme ça en sac à dos, à l'autre bout du monde, dans un pays qu'il ne connaissait pas, sans connaître la langue et rien du tout. Mes amis ne faisaient pas ça. Je me disais ça se fait, mais ce sont des gens aventuriers, exceptionnels, ce sont des gens hors du commun, ce n'est pas à la portée de n'importe qui. Et de rencontrer des jeunes de mon âge, avec qui j'avais plein de points communs, et de pouvoir discuter de ça avec eux, je me disais tout le monde peut le faire, il suffit d'un minimum, mais il ne faut pas être Einstein ou quelqu'un comme ça. Et c'est là où je me suis dit : il faut que je le fasse aussi. »

C'est sur la fin de ses études, aguerrie, autonome, qu'elle décide de franchir le pas final avec son départ pour 7 mois.

« Avant je n'étais pas capable, je n'étais pas prête, ça s'est fait petit à petit. Il y a eu plusieurs ruptures, celle de Toulouse, de Nancy où j'étais toute seule, et d'autres en Allemagne, en Hongrie. Donc, ça c'est fait par étape. Jusqu'au moment où je me suis senti prête, dégoûtée. »

Pour d'autres personnes, le voyage vient scander les remaniements de l'identité liés à la rencontre avec un(e) compagnon/compagne ou à la rupture. Pour Séverine, le voyage fournit le cadre de sa mise en couple avec Vincent. Elle n'a jamais voyagé. Vincent est au contraire un routard expérimenté et c'est lui qui propose à sa nouvelle compagne ce départ en commun : *« je me suis dit pourquoi pas ? Pourquoi pas partir ? Je lui faisais complètement confiance. »* Le voyage est le moment de la mise à l'épreuve du nouveau couple, celui de sa mise en forme à travers une expérience partagée. Pauline part pour un long périple à travers le Mexique avec son nouveau compagnon. Du fait de l'isolement par rapport aux environnements usuels, cette rencontre est vécue avec une grande acuité.

« Ça a été une grande expérience pour apprendre à se connaître encore plus. On avait déjà passé cinq mois ensemble avant de partir, mais là ça été une grande découverte de l'autre. »

Le voyage sert aussi à dénouer, à rompre, à se rétablir d'une séparation.

« Après le divorce, j'ai mis huit mois à me reconstruire, à essayer de mettre un peu au clair tout ça. J'avais besoin de me remettre les idées au carré. Du fait du divorce, j'ai récupéré du blé parce que Jérôme a racheté ma part de maison. J'étais dispo en terme de boulot, j'avais du fric pour partir. Du coup, dans ma tête, mon projet de grand voyage, faire le tour du monde etc. est revenu hyper fort. J'avais une grosse boule et plus ça allait, plus ça s'imposait à moi. Avec tout ce qui s'est passé, le divorce et tout, j'avais besoin de me poser, de faire une parenthèse ; j'ai vraiment ressenti ce besoin-là. J'ai bien compris que le voyage, c'est ce qu'il fallait que je fasse. »

Les personnes partent dans des contextes de fragilité, de décalage, de failles identitaires. Elles s'engagent dans le voyage au moment où leurs identités et leurs rapports au monde sont en réajustement : s'affranchir définitivement de la tutelle parentale pour accéder au statut d'adulte, quitter le statut de célibataire pour celui de compagne ou de compagnon, quitter le statut de conjointe pour celui de célibataire. Dans ces circonstances, le voyage n'est pas appréhendé comme un simple moment ni un simple décor. Même s'ils ne savent pas exactement ce qu'ils en attendent, ils en attendent quelque chose de spécifique qui modifie leur

économie identitaire et leur rapport au monde. A la question des motivations et des attentes, les réponses sont à la fois évasives et chargées d'émotion : « *ce n'est pas facile à dire* », « *je ne savais pas vraiment* », « *ce n'est pas évident. Ce qu'on attend, on le découvre sur place* ». Les personnes « attendent », espèrent qu'advientra quelque chose mais qu'elles ne connaissent pas par avance, quelque chose d'imprévu, de nouveau. En tout cas, aucun de nos interlocuteurs n'a répondu « dormir », le soleil, la baignade, les musées ou la gastronomie, etc. Leurs attentes portent dans un autre registre que celui de la pratique touristique :

« J'attendais... Qu'est-ce que j'attendais de ce voyage ? J'attendais d'être éblouie ! Enfin une découverte, un changement en moi et... ouais un changement, sûrement, par rapport à une nouvelle culture, un autre mode de vie, les langues. J'attendais beaucoup, mais est-ce que je me disais avant de partir j'attends ça et ça ? Je ne crois pas, je suis un peu partie comme ça, contente de partir parce que c'était aussi un de mes rêves de partir en Amérique Latine et aussi j'attendais beaucoup sur moi, enfin, sur moi je pense ! »

Un cadre de mise à l'épreuve de soi et des autres

Tous nos interlocuteurs ont connu les voyages scolaires (en Grande-Bretagne, en Espagne, etc.). Certains ont aussi voyagé lors des vacances en France et en Europe avec leurs parents. Mais, à leurs yeux, ces voyages de jeunesse avec l'école ou les parents diffèrent radicalement de l'expérience « routarde », ce ne sont pas de « vrais » voyages. Le vrai voyage est celui qui dure longtemps, qui amène au loin, celui qui est choisi par la personne et non par l'école ou les parents, celui qui éloigne des tutelles, enfin celui qui est sous-tendu, motivé par un projet de « voyage intérieur ». Ce sont toutes ces dimensions ensemble qui font la singularité de l'expérience. Le kilométrage ne garantit pas le voyage. Les touristes vivent ce paradoxe. Ils partent loin mais l'éloignement n'occasionne aucun dépaysement, aucune sensation d'étrangeté. Le kilométrage est souvent pour eux une non-expérience dont ils ne savent pas quoi dire à leur retour. Les navetteurs internationaux connaissent eux aussi cette désillusion. Ils éprouvent cette incapacité à transformer le temps consacré aux transports, la fréquentation parfois assidue de pays étrangers en une expérience personnelle qu'ils pourraient s'approprier. On touche là une épreuve singulière de la dispersion : le décalage entre ce que les individus imaginent pouvoir vivre et ce qu'ils vivent vraiment. L'ouverture des possibles à l'échelle du monde peut faire paraître d'autant plus étriqué le *hic et nunc* de chacun, mais la capacité de donner un sens personnel à la dispersion n'est pas évidente. Les routards sont dans une position différente. Le kilométrage n'est pour eux qu'une dimension parmi beaucoup d'autres d'un voyage qui est d'abord réflexif avant d'être « géographique ».

On trouve bien chez Régis l'idée de « vrai » voyage, c'est-à-dire d'une expérience définie par autre chose qu'un rapport à l'espace. Régis a voyagé dans

plusieurs pays européens ainsi qu'en France, quand il était animateur de centres de vacances. Mais ces voyages s'effectuaient toujours dans des contextes qui surdéterminaient la nature de l'expérience : soit le contexte familial, soit le contexte scolaire et plus tard un contexte professionnel. Son départ pour la Nouvelle-Calédonie s'effectue hors de toute justification « sociale ». Régis part sans être « encadré » par un statut de fils, d'élève ou d'employé. Il part pour lui, pour être et devenir « lui », ponctuellement émancipé, affranchi des cadres sociaux.

« J'ai pas mal voyagé avant, en France et ailleurs. Mais là, c'était vraiment mon premier vrai voyage, c'était vraiment un truc pour moi. »

Dans le même ordre d'idée mais d'une autre manière, Sandra montre que son expérience n'est pas réduite au kilométrage. Elle explique qu'elle est partie 7 mois : 6 mois à l'étranger et un mois en France, à son retour. Mais ce mois de ré-acclimatation à son pays et à sa vie devenus étrangers fait partie intégrante de l'expérience, alors même que le kilométrage est nul. L'éloignement géographique ne fournit au « vrai » voyage que son cadre. L'expérience n'est complète que si, dans ce cadre, la personne met en jeu son économie identitaire.

Le terme de « rupture », de « bascule » interviennent comme des leitmotifs dans le discours de nos interlocuteurs : *« Ce que l'on cherche dans un voyage comme ça, c'est la rupture »* ; *« Je pense que c'est le moment, le pays où ça a basculé »* dit Séverine de son voyage en Iran, le « ça » renvoyant à sa perception d'elle et à sa perception du monde, qui ne sont plus les mêmes avant et après. Le voyage, qui s'inscrit dans un processus de construction réflexive de l'individu, est volontairement utilisé comme le support et le mode de transformation de soi.

La rupture peut effrayer. L'engagement progressif dans le projet, sa concrétisation au fil des démarches de vaccin, de visas, de préparation du sac de voyage projettent la personne dans un avenir où elle ne se visualise pas, ne se connaît pas. Dans le cadre de leur inscription territoriale quotidienne, les individus peuvent se visualiser, s'anticiper en permanence. La pratique habituelle des lieux, c'est aussi la répétition de soi-même, sa prévisibilité maximale. Dans le voyage et dès sa préparation, arrive un moment où l'on se perd de vue au propre comme au figuré. L'identité sociale, en étant privée de son décor habituel : son travail, son appartement, ses trajets, sa ville, se défait d'elle-même, les individus ont le sentiment de se perdre pied, de se perdre eux-mêmes.

« Plus le voyage approchait, plus j'avais l'impression que j'allais tomber sans parachute, l'impression de me lancer vers je ne sais pas trop quoi. Il y a des moments où je me disais : "Qu'est-ce que je suis en train de faire ?". J'avais écrit ça dans mon journal. Il y a des moments où ça me faisait peur [...]. J'avais commencé à ramasser mes affaires au milieu d'une pièce. Je mettais un truc, deux trucs ; pendant un mois, j'ai fait mon sac comme ça,

petit à petit. Et puis après, le déménagement, et tout d'un coup tu te retrouves sans appart... »

Le choix de la destination est un gage du libre arbitre des débutants, un témoignage de l'émancipation à l'égard des tutelles. Les projets de voyages en Afrique Noire et dans les pays appréhendés comme culturellement très différents suscitent des inquiétudes et des tentatives de restriction : « Qu'est-ce que vous allez faire là-bas ?! ». Maintenir le projet initial est un indice d'autonomie. Les premières prises de renseignement, les premières démarches pour l'obtention des visas s'effectuent « contre » les proches. Les parents sont inquiets et veulent dissuader leurs enfants de partir aussi longtemps et aussi loin dans un inconnu qui paraît inatteignable. Ils accepteraient une destination plus proche, moins exotique. Pourquoi pas le Maroc plutôt que Madagascar ? Pourquoi pas la Turquie plutôt que l'Iran ? Mais les parents n'insistent pas, c'est déjà trop tard : « *Ils savaient bien que quoi qu'ils disent, je partais, c'est pour ça qu'ils n'ont rien exprimé* ». Certains jeunes, soucieux de ménager leurs parents et leur propre tranquillité, manipulent ces derniers.

« Je ne l'ai pas dit à mes parents ; on s'est dit qu'il ne fallait pas le dire tout de suite, autrement ils allaient s'affoler, ils allaient paniquer. On leur a dit au dernier moment. »

« En fait, j'y suis allée progressivement. Je savais qu'ils n'allaient pas trop être d'accord, même s'ils ont accepté mon choix. Ils m'ont laissé partir, mais si je leur avais demandé de choisir entre oui et non, ils m'auraient dit non. Donc, je ne leur ai pas demandé leur avis. Je les ai mis devant les choses accomplies. »

D'autres optent pour l'affrontement. Un des intérêts du voyage est même d'offrir une occasion de s'affirmer nettement dans sa nouvelle autonomie. Partir, c'est « aller contre » ses parents. Le père de Régis réagit mal au projet de son fils de s'octroyer trois mois de vacances en Nouvelle-Calédonie. Pour lui, issu du milieu agricole, c'est un trop beau cadeau que Régis s'offre à vingt ans. Un mois suffirait. Mais Régis tient bon et défend son projet en disant que c'est son argent, gagné au fil des mois et des années passées comme animateur.

« Je me suis dit "j'ai 20 ans, j'ai bossé tous les étés, je n'ai pas eu de vacances depuis quelques années. Rien à foutre de ce que pensent les parents et les autres, j'ai gagné de l'argent et je pars avec". Ça m'a fait plaisir. Et peut-être aussi le fait de dire m... aux parents. »

D'autres encore tentent de minimiser la rupture avec les collectifs d'appartenance. Sandra associe largement son employeur et sa mère à sa décision.

Cette dernière est même partie prenante du long voyage de sa fille, dont elle gère la logistique.

« Maman stressait beaucoup sur l'aspect sécurité. J'allais partir toute seule. Je suis une fille... Ce que j'ai fait, c'est que je l'aie associée à l'organisation du voyage. Pendant tout le voyage, c'est elle qui a géré l'intendance. Elle avait accès à mes comptes. Tous les papiers et tout ça, on a fait ensemble. Elle a vu que c'était un minimum préparé. Elle connaissait grosso modo mon itinéraire. Elle savait que de telle date à telle date, je serai dans tel pays. Et le côté Internet, c'était hyper important. Il y a toute une partie sur laquelle il fallait la rassurer. »

Mais les parents ne sont les seules personnes dont il faut s'affranchir. D'autres proches, d'autres groupes d'appartenance sont mis à distance :

« Les parents : "mais pourquoi vous allez là, mais vous êtes fous, il y a encore la guerre ! ", c'est à cause des médias, les terroristes, on a bien expliqué les choses, on a montré des photos. On sentait une certaine inquiétude : " vous êtes sûrs, vous ne voulez pas changer d'endroit ? ". Ils ont essayé un peu de nous réorienter vers d'autres pays mais bon, la décision était prise. [...] Les amis : " Vous êtes fous, mais qu'est-ce que vous allez faire là-bas ? Pourquoi vous allez là-bas ? Mais tu es folle, c'est l'angoisse, c'est les vacances, pourquoi tu te fais ch... avec ça ? Tu vas être habillée de la tête aux pieds, c'est des vacances, on ne comprend pas, pourquoi vous cherchez à être compliqués, pour nous les vacances, c'est deux semaines à Djerba, à la mer, à ne plus rien penser, on se fait tellement ch... dans la vie, pourquoi vous allez vous faire ch... là-bas ? ". Incompréhension totale du but de ce voyage. [...] Les collègues de boulot, les blagues : " Tu nous feras ton testament, tu as pris qu'un billet aller ", " pourquoi tu vas te faire ch... là-bas trois semaines et demie alors que tu peux passer trois semaines au soleil, vous êtes fous quoi ! " Surtout moi en tant que fille : " Quoi, tu vas porter le voile ! ça ne te dérange pas de porter le voile ?! " »

Partir, c'est aussi se démarquer de sa société d'appartenance en remettant en cause les discours d'exclusion qui fondent son unité. Partir en Iran, en Jordanie, en Palestine amènent nos interlocuteurs à prendre position contre les médias qui véhiculent des images négatives, effrayantes de certains pays, contre les préjugés, les *a priori*, les simplifications caricaturales de l'opinion commune. Le choix de telle destination a obligé nos interlocuteurs à passer derrière la façade des opinions admises, à parier sur leur capacité à se faire par eux-mêmes un point de vue, à miser sur leurs compétences relationnelles, leur sens de la débrouille, leur envie de rencontre. Le choix de certaines destinations s'effectue donc « contre » une « société des médias ». Cette démarche incarne une distance critique entre un

système de valeurs localisé et le projet de s'affirmer soi-même en tant qu'individu et non simplement comme membre d'une communauté nationale et culturelle. Retenir et persister dans une destination « dangereuse » suppose de prendre position, de douter des images véhiculées par les médias : l'Iran / 11 septembre ; l'Iran / axe du mal ; la Palestine / fondamentalisme musulman, etc. Simultanément, c'est se mettre en demeure de faire ses propres expériences, de les juger par soi-même et de bâtir son propre système de valeurs. Globalement, c'est mettre à l'épreuve une certaine définition de soi fondée sur l'appartenance à tel collectif le plus englobant. Le voyage offre d'être au monde dans un registre réflexif et non pas seulement dans un registre de l'intégration

« Le choix de l'Iran, du Maghreb ou du Moyen-Orient s'est fait par rapport à l'actualité. J'ai été baigné par les journaux télévisés qui parlent toujours du Liban, de l'Iran, de l'Irak, de l'Afghanistan, et ça m'intriguait. Finalement, comment on peut vivre là-bas ? Comment humainement c'est possible ? Je me suis très longtemps dit "jamais j'irai là-bas !", mais en même temps ça m'excitait d'aller voir comment on peut vivre là-bas. [...] C'est vrai que l'Iran avait une sale réputation. [...] Je voulais voir ça par moi-même. Pas le comprendre par les médias, mais essayer de le comprendre par nous-mêmes. C'est vraiment important, une expérience par soi-même ; pour moi, c'est fondamental. »

Le choix des destinations est un témoin de cet ensemble de ruptures. Les départs ne s'effectuent pas vers d'autres pays du monde occidental – notamment l'Amérique du Nord. Réaliser un « vrai » voyage, c'est aller là où les proches ne veulent pas que l'on aille, là où l'on ne doit pas aller si l'on en croit les médias porte-parole de la « société » ; c'est se mettre pratiquement¹²², symboliquement, affectivement¹²³, culturellement hors de portée. Pour rompre avec les autres et donc rompre avec soi, le débutant s'en va dans un « autre monde ».

2. Les communautés initiatiques

Si l'expérience est placée sous le signe de la rupture, le voyage initiatique n'est pas solitaire. Des collectifs jouent un rôle important dans cette épreuve. En premier lieu les communautés virtuelles.

Ce collectif intervient lors de la période de maturation et de préparation du voyage, qui peut s'étaler sur plusieurs mois. A ce moment, sont sollicitées les communautés virtuelles d'Internet réunissant ceux qui ont déjà testé le pays choisi. Ces échanges dans les *chats* permettent de commencer le voyage par anticipation.

¹²² En cas de difficulté, le contact des proches restés au pays avec une police iranienne ou thaïlandaise peut être aléatoire ou compliqué.

¹²³ Choisir intentionnellement une destination qui fait peur à ses proches revient à suspendre le lien affectif.

Ils sont nettement préférés aux guides car ils offrent aux routards de communiquer directement avec ceux qui ont une pratique du pays et, à partir de là, d'élaborer des images, des ressentis au plus près de ce qu'ils vont pouvoir vivre. Les communautés virtuelles permettent aussi de glaner des informations sur les itinéraires, les lieux, les hôtels vierges de touristes. C'est un problème crucial pour la qualité de l'expérience individuelle projetée, d'éviter les lieux « contaminés » par le tourisme, la société occidentale dont la mise à distance est une des conditions de la mise à l'épreuve de soi.

Le collectif des « gens de là-bas » est le plus présent dans les entretiens. La réussite du voyage, la véritable mise à l'épreuve de soi supposent la rencontre et la confrontation aux autochtones, la découverte et l'entrée dans une autre économie de vie quotidienne. Les voyageurs partent avec le désir de se fondre dans les populations locales, de vivre une osmose avec elles. Les débutants veulent s'éprouver au contact du monde, non pas dans un registre abstrait, théorique, intellectuel mais au contraire concret, physique et sensible. Les récits sont nombreux et précis, souvent nostalgiques et émerveillés sur ce point : comment un jeune homme croisé dans la rue est devenu un guide et un ami ; comment s'est déroulée la soirée imprévue dans une famille « traditionnelle », etc. Le voyage entamé seul ou à quelques camarades proches prend dans les discours une forte tonalité communautaire, à laquelle participent des personnes rencontrées brièvement avec qui les échanges ont été intensément vécus. Toute initiation est ritualisée, et les rites ont impérativement une dimension collective. Les populations des pays explorés sont instituées comme des collectifs de transition entre la séparation et la ré-agrégation aux groupes d'appartenance, lors du retour.

Les contacts avec « les gens de là-bas » sont pourtant restreints, réduits. Nos interlocuteurs ne restent pas longtemps dans les pays, ils y sont en déplacement continu, ils ne parlent pas toujours les langues du cru (l'arabe, le persan, le malgache, etc.). Pour les rencontres les plus longues, il s'agit d'une nuit « chez l'habitant ». Le plus souvent, les contacts se limitent à des rencontres ponctuelles et rapides avec quelques jeunes dans un café, à une discussion avec un marchand. Pourtant, ces rencontres font l'objet de discours dont la tonalité et le contenu sont très affectifs.

Les personnes rencontrées « là-bas » sont décrites comme « humaines ». Lors des voyages, les débutants s'installent dans une autre économie de relation. Nos interlocuteurs laissent en France tous les cadres sociaux de relation auxquels ils sont habitués : le cadre du travail, des relations familiales proches et lointaines, des relations amicales, toutes ces occurrences d'interaction étant fortement codées et normées. Dès lors, « il ne reste plus » aux yeux des voyageurs, que de « l'humain », des relations entre individus qui seraient affranchies des codes sociaux, pour le plaisir de la communication et de la rencontre.

Ces communautés de transition donnent parfois le sentiment de toucher à l'universel, à la fraternité. Les problèmes de langue, la brièveté des relations placent ces rencontres dans un en-deçà ou un au-delà des formes usuelles de la

communication : on ne se comprend pas formellement, mais pourtant les individus ont le sentiment d'échanger d'autant plus qu'ils ne se comprennent pas formellement – ou plus exactement que l'échange emprunte à des registres qui ne sont pas formels, codés. Ce type d'expérience donne aux routards le sentiment d'accéder à une nouvelle manière d'être.

« On a rencontré beaucoup de gens pendant ce voyage, de différentes couches sociales, vraiment de milieux populaires où les gens parlent pas anglais, nous ne parlons pas perse, on s'exprime avec des dessins, des sourires, des mots, des intonations, le petit dictionnaire franco-perse où personne ne comprend rien parce que ce qui est marqué dessus c'est... On passe cinq heures avec des gens avec qui on n'a pas du tout discuté mais avec qui on a appris énormément. »

Ce sentiment de vivre des relations « naturelles », qu'on pourrait dire émancipées du « social », rend particulièrement insupportables les relations intéressées.

« On a amené de l'argent de France pour une femme. Elle nous a hébergés, alors on se disait : qu'elle ne nous offre pas la nourriture, c'est normal mais par contre sa chambre, ça ne lui coûte rien de nous héberger. Mais en fait elle nous a fait payer plus fort que ce que l'on aurait payé dans un hôtel avec un restau. Donc, on a été très déçu par cette personne. Après, j'ai été vraiment sur la défensive au niveau des relations humaines. Mais on a quand même rencontré des personnes super, notamment un guide qui nous a fait descendre un fleuve en pirogue, très humain, qui connaissait très bien son pays, et qui cherchait pas à se faire du fric sur notre dos. Et puis, on a rencontré un couple producteur d'olive, dans le sud de Madagascar, et qui nous ont donné, bien sûr avec leurs moyens, ce qu'ils avaient, c'était fou au niveau humain, c'était de la gentillesse gratuite. »

Plus insupportables que tout, les sollicitations des mendiants et autres quémandeurs. Elles sont particulièrement mal vécues. Elles imposent au voyageur d'endosser l'identité dont la mise à distance fonde l'expérience : celle du touriste et à travers elle, celle du représentant de la société occidentale. Le « vrai » touriste peut éventuellement trouver la sollicitation désagréable. Le routard la trouve moins désagréable qu'injuste. On lui retourne précisément ce dont il veut se défaire¹²⁴.

Le dernier collectif important apparaît dans le couple ou le trio des voyageurs. Etre à plusieurs peut être un gage de sécurité et d'entraide. Mais plus

¹²⁴ Jean-Didier Urbain a bien montré que « l'opposition entre touriste et voyageur est absolue » et que le « voyageur reproche au touriste de banaliser le monde ». Cf. Urbain J. – D., *op. cit.*, notamment pp. 52 à 59.

fondamentalement, le voyage n'est une expérience formatrice que si des tierces personnes sont présentes pour en témoigner, en rendre compte. La présence d'un ou de plusieurs camarades est une condition *sine qua non* de validité sociale de l'expérience.

« C'est dommage de partir toute seule, tu vas rencontrer des gens, tu vas même pas pouvoir... enfin... ça va rester en toi, tu vas même pas pouvoir décrire ce que tu ressens, comment tu te sens... »

3. La fragilisation de soi

La justification du voyage réside dans la transformation de soi. L'expérience réussit lorsqu'elle marque l'individu, lorsque les effets sur soi du voyage sont patents. Encore faut-il se mettre en posture d'être transformé. La fragilisation de soi passe par l'absence de préparation du voyage. Michael a un joli mot pour le dire : *« le touriste, c'est celui qui ne sait pas où il est allé ; le routard, celui qui ne sait pas où il va. »* Nos interlocuteurs préparent leur expérience, mais pas trop. Avec les guides de voyage, avec les contacts noués sur Internet, à travers l'adhésion à telle association de voyageurs, ils ont potentiellement la capacité de préparer de manière précise le voyage dans toutes ses dimensions : itinéraires, hébergements, réservations, connaissances des lieux et des périodes à éviter ou à privilégier, prix, risques éventuels. La presse, le cinéma, la littérature peuvent aussi aider à construire une image anticipée du pays choisi. Dans les faits pourtant, nos voyageurs se contentent de quelques repères généraux. Ils choisissent de ne pas savoir, de ne pas préparer. Ne pas « trop » préparer l'expérience, c'est se garder une « virginité », tant pour le plaisir du « choc culturel » que pour « l'entrée en fragilité » et garantir ainsi toute la portée l'expérience.

« Ce voyage, je ne l'avais pas trop travaillé. J'ai un pote qui était parti là-bas et je ne voulais pas voir ses photos, je ne voulais pas trop qu'il me raconte, je n'avais pas envie d'avoir de préjugés. Je voulais voir par moi-même. »

D'autres poussent à l'extrême la non préparation, ce qui peut bien sûr réserver des surprises. Ils se contentent de prendre le billet d'avion. Ni lecture, ni achat de guide, ni contact d'aucune sorte avec des informateurs :

« Je suis parti à l'arrache, ça s'est décidé assez rapidement, même si ça faisait longtemps que j'avais prévu ce voyage dans ma tête. On avait juste notre tente, nos sacs et on a loué une voiture. Sauf que là-bas, c'était l'hiver, mais on ne savait pas tout ça. C'était un peu galère, enfin galère non, mais c'était pas vraiment évident quand tu n'as prévu que des shorts et des tee-shirts, et qu'il fait 0°, faut s'y faire. [...] Au niveau de la préparation, on n'a pas acheté de guide, on ne s'est pas renseigné sur Internet. Moi, je ne savais

pas qu'il y avait trois îles ; les Kanaks, je ne savais pas trop qui ils étaient, je ne connaissais que Karambeu, de l'équipe de France [de football]. »

Nous repérons à deux autres niveaux cette entrée en fragilité qui consiste à se défaire de soi-même, à abandonner les rôles sociaux à travers lesquels nos interlocuteurs existent et qui sont autant de protections de l'individu. Le premier s'inscrit dans les démarches de mise en branle du voyage qui débute avec la résolution des problèmes de visa, la recherche du billet d'avion au meilleur prix, les visites médicales et les vaccins. Dès ce moment, nos interlocuteurs ont le sentiment de dépendre de tierces personnes qui peuvent contribuer à l'échec ou à la réussite de l'aventure. Ils sont obligés de « faire confiance » à un personnel d'ambassade, à un lointain contact dans le pays d'accueil qui assure héberger les étrangers¹²⁵ ou encore au vendeur d'une agence. Faire confiance, c'est s'en remettre à la bonne volonté de l'autre et se défaire volontairement de la maîtrise des événements. Chaque rencontre, chaque « expédition » dans le désert ou dans des lieux plus ou moins sauvages, suppose de faire confiance, de se laisser guider, de s'abandonner à l'autre que l'on ne connaît pas. Et si « l'autre » est un escroc, tant pis et même, en fait, tant mieux, car pour que l'aventure soit complète, elle doit faire sa place à la mésaventure. La mésaventure témoigne de la fragilité, de « l'innocence » et au final de ce que la démarche transformation de soi est sincère et bien engagée.

« On est arrivé à l'aéroport. Après, on ne savait pas du tout où aller. On avait prévu de ne rien avoir, pas d'hôtel de réservé etc. On nous a sautés dessus pour un taxi. Et on s'est fait arnaquer, première arnaque ! »

La démarche de fragilisation de soi relève aussi du registre des moyens financiers. Les débutants rencontrés (étudiants, jeunes professionnels, ouvriers) ont des capacités économiques modestes. Le projet de voyage nécessite d'économiser longtemps et de sacrifier des envies. Sur place, le confort est réduit : petits hôtels, repas pris dans les rues, déplacements en cars, visite des lieux gratuits... Cette situation n'est pas vécue sur le mode de la frustration mais au contraire comme une garantie de réussite de l'expérience, comme la garantie de son « authenticité ». Le manque (relatif) d'argent oblige à vivre hors des lieux où peuvent se rassembler les touristes, à vivre « au niveau de la rue », au plus près des « vrais gens ». L'impécuniosité est une dimension du processus volontaire de fragilisation de soi comme possibilité de se découvrir, de « tomber le masque » de sorte que l'expérience puisse porter et marquer.

« On avait cette volonté de partir avec le moins de choses possibles, et on nous l'a dit : “ Mais vous avez rien dans vos sacs ! ” On est parti avec très

¹²⁵ Dans le cas de ces pays dont les autorités n'accordent de visa qu'en échange d'une prise en charge sur place.

peu de choses dans notre sac, pour savoir si on pouvait vivre avec le minimum. Et ça a été beaucoup de réflexion, il fallait penser aux choses essentielles. Comment faire pour vivre le mieux avec le moins de choses possibles ? [...] On ne voulait pas de notre confort. »

La fragilisation de soi, comme dispositif initiatique volontaire, prend une forme plus radicale dans le voyage solitaire. Cette forme de voyage génère plus d'angoisse, peut donner lieu parfois à un sentiment d'insécurité ou de risque ; mais les avantages compensent cette sensation. Seul(e), le voyageur noue plus facilement contact avec d'autres.

« J'avais envie d'aller vers les Chiliens et vers les touristes, je faisais plus d'effort. Et en même temps, pour eux c'est plus facile aussi quand ils voient une personne, il y a moins d'obstacle à la conversation. Quand on voit une personne seule c'est plus facile pour l'inviter à manger. Moi ça m'est arrivé d'être invitée à manger alors que je connaissais les personnes depuis une heure. Je pense que c'était dans les deux sens. Moi, je cherchais à aller vers les gens et eux sont beaucoup plus ouverts quand il n'y a qu'une personne. »

La démarche de privation, de dépouillement inscrit le voyage dans la perspective de l'ascèse dont le principe est d'astreindre la vie quotidienne à une discipline donnant lieu à une mobilisation spirituelle et intellectuelle. Renoncer à sa propreté habituelle, au confort alimentaire (choisir les aliments, connaître leur provenance, pouvoir les refuser sans avoir faim), se fatiguer de la marche, de l'attente, de lits douteux, revient à rompre avec des pratiques et des codes culturels fondamentaux profondément incorporés. Les débutants vivent aussi leur expérience dans ce registre. Ils s'impliquent entièrement dans l'expérience, corps et âme. Certains des propos de nos interlocuteurs peuvent faire sourire. L'ascèse bien sûr est un horizon lointain. Mais des étudiants et des « jeunes », habitués aux « fiestas » et aux après-midis « téléche » vivent le changement de rythme de vie, la perte ponctuelle du confort, comme une découverte importante, qui les dispose à la veille, à une attention plus grande à leur environnement.

« Il y a des hôtels où on se lavait pas parce que c'était trop sale, mais quelque part ça nous faisait plaisir. On ne se lavait pas pendant trois jours, mais on apprécie d'autant plus la douche après. On est pas mort de faim mais des fois on avait faim. Une fois on est parti sur une île déserte, et on a pris du thon, des sardines mais on avait pas pris de pain et du coup le lendemain midi quand on a mangé, et bien on été très content de manger ! Et moi, c'est ça que je recherche dans le voyage. On perd nos repères et du coup on apprécie les choses simples. [...] Dans les voyages, je recherche cette cassure. D'arrêter d'être dans cette société de consommation, de découvrir comment d'autres vives autrement que nous avec notre télé, avec notre radio, avec notre micro-ondes. Je trouve que la technologie a cassé

notre authenticité. Eux, ils ont restés très simples dans leurs attentes, et c'est ça que je recherche. Découvrir un autre mode vie, découvrir que nous on peut vivre autrement avec tout ce que l'on a, même si je sais qu'en France je ne pourrai pas vivre comme ça, et je ne vais pas mettre dans mon salon ce qu'ils utilisent pour faire la cuisine, je ne vais le faire mais je sais que ça existe et que l'on peut vivre autrement que comme nous on vit. »

Dans ce contexte, certains se surpassent, font ce dont ils sont encore surpris avec le recul du retour. D'autres se lancent dans des aventures dont ils mesurent, avec le recul, le danger : escalades et randonnées périlleuses, visites de quartiers mal famés, navigation fluviale en amateur, etc. La fragilisation peut atteindre la mise en danger de soi. Ce type de prise de risque inscrit bien le voyage dans le registre initiatique de l'épreuve. Michael, lui, se prend pour un bodhisattva :

« J'ai essayé de marcher pieds nus le plus possible, même si je me suis pas mal entaillé les pieds ! Mes pieds ne sont malheureusement pas suffisamment habitués, donc je me les suis un petit peu abîmés. Les prochaines fois que je pars, c'est simple, je pars avec rien du tout. »

Le retour aux sources

Autre dimension du voyage et de l'initiation, le sentiment de proximité avec deux environnements transcendants : l'histoire, à travers le patrimoine et les « vieilles pierres » et - surtout - la nature. Dans la continuité de la découverte de rapports « humains », de l'ascèse, voilà un autre registre qui engage la personne dans une expérience du dépassement de soi. Certains des pays visités ont des patrimoines anciens ; ailleurs, c'est un environnement naturel riche, « luxuriant » comme le dirait une agence de voyage. Nos routards font au contact de ses éléments un bond en arrière dans le temps ; ils côtoient, l'espace de quelques heures ou de quelques jours, une époque perçue comme bien antérieure à la société occidentale, une époque « des origines ». Peu importe bien sûr que ce sentiment soit fondé ou non. Nos voyageurs vivent une situation où ils peuvent subjectivement se retrancher, s'émanciper de leurs temps et espaces ordinaires. La confrontation à ces types d'environnement leur donne le sentiment de toucher et, réciproquement, d'être touché par ce qui, de leur point de vue, échappe à nos sociétés : « l'authentique », le fondamental, l'inaltérable. Vieilles pierres et nature les retirent un moment au lien social, et les engagent dans un « retour aux sources ». Cette disposition d'esprit, ce ressenti émotionnel participent de la phase de marginalisation de toute initiation.

« J'ai été comblée à Mada[gascar] car ils font tout avec la nature, les maisons, les barrières sont des poteaux en bois, les toits sont des feuilles de bananiers, j'ai un masque de beauté, on me l'a fait là-bas, c'est un bout de bois qu'ils mélangent avec de l'eau et qu'ils frottent et la texture ils

l'appliquent sur le visage et moi j'adore ça. Je suis à la recherche de tout ce que la nature peut nous offrir, et là-bas, j'ai été comblée. Ca, pour moi c'est l'essence de la vie. »

« Un accueil, une chaleur, une beauté des paysages et le fait de se dire que sur ces terres, il y a 3000 ou 5000 ans, il y a des gens qui ont fait des choses formidables alors que nous [société occidentale], on était encore à l'âge de pierre, moi ça me fascine, je me dis que tous ces gens qui ont fait des choses, qui ont construit, qui ont inventé l'écriture, les comptes, tout cela, enfin, ils étaient très cultivés, très instruits et ils avaient une finesse qui m'attire en fait, tout en sachant qu'ici on était à l'âge de pierre. »

« En voyage ce qui est chouette c'est qu'on retrouve des tas d'émotions qui sont oubliées ici [en France, dans la vie quotidienne], des émotions qui sont un peu laissées pour compte parce que le confort est là, parce qu'on n'a pas se poser de questions. [...] A vivre dans le confort le plus total, des émotions basiques ont été perdues. Toutes ces émotions, tu les retrouves dans le voyage, parce que dans le voyage par moment tu as la trouille, par moment c'est ennuyeux, d'autres fois, t'es hyper joyeux ! Ce sont des émotions toutes bêtes mais vraiment importantes parce qu'on retrouve la valeur des choses ! »

La mise en abyme du voyage

Dans le voyage, il y a les voyages. Arrivés à destination, nos interlocuteurs ne se fixent pas dans un endroit, mais s'engagent dans un périple continu et changent, régulièrement et rapidement, de lieux, de villes, de régions. Ils ne restent pas sur place. Ils vivent dans l'idée, implicite, informulée, que le renouvellement des sensations, des rencontres, des paysages, des hôtels et des restaurants est un élément central de l'expérience. Se mettre à l'épreuve c'est intrinsèquement pour eux se mettre à l'épreuve du mouvement. Demeurer sur place serait se priver, diminuer la valeur de l'expérience. Il y a là un paradoxe du voyage, selon lequel on atteint au plus profond de soi en étant superficiel partout, en « passant », en effleurant les lieux, les gens, les situations.

Cette conception du voyage renvoie à l'expérience du grandissement de soi par la mise en danger de ce que l'on est à un moment donné. Rester dans un même lieu se traduit immédiatement par la prise d'habitudes y compris les plus petites, les plus insignifiantes, par la stabilisation d'une identité pour soi-même et pour autrui. Une semaine suffit à un individu pour stabiliser un environnement social, cette stabilisation étant un élément de rassurance, de protection de soi. Nos interlocuteurs se l'interdisent. C'est au contraire pour eux la capacité à se défaire des protections qui fait la valeur de l'expérience ; cela implique le mouvement permanent et d'avancer toujours dans l'inconnu.

Le déplacement continu renvoie également au sentiment de liberté. Là encore, on retrouve une correspondance immédiate entre le rapport d'une personne à l'espace et la manière de se percevoir soi-même. Le voyage, c'est la liberté de choisir sa destination et ses lieux de repos. Sandra en racontant son voyage de quelques mois en Inde fait défiler les destinations :

« Je suis arrivée à Delhi [...] Me voilà partie dans le Rajasthan [...] Je suis descendue dans le Sud de l'Inde [...] je suis allée à Hyderabad [...] après, le suis montée à Calcutta. [...] Ensuite, je suis partie à Varasani, près du Gange. [...] Après je suis partie au Népal. »

Les destinations et les rythmes du voyage sont libres, les voyageurs bougent quand ils en ont envie, sans être astreints à respecter des temporalités imposées par autrui, individus ou institutions. N'être astreint à aucun lieu, c'est n'être astreint à aucun encadrement de soi ; être libre dans le rapport au territoire, c'est être libre dans le rapport aux définitions de soi que la société nous impose. Ce type de mobilité « chemin faisant » diffère de celle des touristes des voyages plus ou moins organisés. Ces derniers changent régulièrement d'endroits, mais ce changement est planifié à l'avance, orchestré par les organisateurs, justifié par l'obligation de visiter tel site, il est rythmé de deux jours en deux jours entrecoupés de la traditionnelle journée ou demi-journée de quartier libre. Le déplacement des routards est étranger et hostile à la planification. Il relève d'une économie de l'imprévisible, entre l'envie, de désir de rester encore un peu ou de partir, et des circonstances : rencontres bonnes et mauvaises, ressentis et attirances.

Le voyage initiatique est une mise en abyme où s'articulent le déplacement vers un pays lointain, puis le déplacement continu au sein du pays, et au sein de ce déplacement, de cette errance, un voyage intérieur à la découverte de soi, une réflexion de nos interlocuteurs sur les fondements de leur rapport au monde.

Les plus expérimentés de nos interlocuteurs évoquent le souhait d'un changement dans la pratique de leur prochains voyages : celui de l'immobilité, de l'installation de longue durée en un lieu. Ils restent là dans une démarche de « mobilité », mais de mobilité définitive, celle de l'acculturation, du voyage définitif loin de soi, de l'abandon d'une identité par intégration progressive à une autre société et à une autre culture. Les projets évoqués sont ceux du voyage sans billet de retour, ou de la recherche d'un emploi « là-bas ». Dans ces cas, le voyage ne serait plus simplement une étape dans le parcours de vie, mais une dimension stable de l'identité.

4. La « révolution » de soi

Le retour « au pays » se traduit par un sentiment physique, concret, du décalage. Pourtant, il ne s'agit pas de retours contraints et forcés. Les débutants sont heureux de rentrer chez eux. Mais le voyage est suivi d'une période de

transition que les changements de soi à l'œuvre rendent difficiles. Une jeune fille compare le voyage à une psychanalyse. La nature du voyage et son impact apparaissent au retour. Tous perçoivent un effet, un changement, une transformation d'eux. Pour certains, l'expérience est foisonnante et « révolutionnaire ». Un des changements systématiquement évoqués par nos interlocuteurs concerne la perception du temps, la projection de soi dans les rythmes de la vie. Les gens sont devenus « zen », ne se pressent plus, relativisent considérablement l'urgence, l'anticipation. De manière plus générale, ils prennent une distance critique par rapport à la rationalisation du temps ; ils entrent dans le refus de la planification de soi. Pour d'autres, le changement est plus difficile à percevoir et plus profond. Le voyage saisit et modifie toute la personnalité mais d'une manière ténue, imperceptible.

« Je m'étais dit que ce n'était qu'une parenthèse mais en fait ça n'a pas été qu'une parenthèse. En fait, ce voyage est une grande étape dans ma vie. Ça change totalement ma vie. Même aujourd'hui, je ne suis pas capable de te dire tout ce que ça a changé. Je suis en train de prendre conscience au fur et à mesure. Ce voyage c'est une rupture. Il y a la Marie d'avant et la Marie de maintenant. [...] J'ai l'impression d'avoir été dans l'extrême et d'être aujourd'hui dans un autre extrême. Mais cet extrême, ce n'est pas totalement moi puisque je suis très différente. Je ne suis même pas capable à l'heure actuelle de te dire tout ce que ça m'a apporté. Je pense que je suis encore dans une période de maturation. Je suis dans une étape où je regarde ce qu'il va se passer. »

« C'est vrai que j'ai appris à me connaître. Je crois qu'avant j'étais naïve et que je ne me méfiais pas assez de plein de choses, et là-bas je me suis pris plein de claques. Il n'y a pas de roue de secours quand tu as un problème. Si tu as un problème ici, tu sais que tu as des personnes sur qui compter, tu as plein de filet de protection. Alors que là-bas, c'est comme si tu travaillais sans filet. Et du coup quand tu tombes tu te fais vraiment mal. Je cherchais mes limites et j'en ai trouvées. »

Un des changements majeurs perçus par nos interlocuteurs réside dans le gain de maturité. Cette perception est omniprésente : « *Je suis plus mûre, plus mâturée* », « *je sens que j'ai vieilli* », « *ça m'a transformé, ce voyage, j'ai énormément changé, comme si j'étais partie des années* », « *ça me fait vieillir* » dit Yann, qui considère que les semaines consacrées au voyage « comptent plus », « durent plus longtemps » que les semaines habituelles. Le kilométrage aurait un « équivalent temps ». Le voyage dans l'espace distendrait les perceptions du temps. Cette sensation partagée par les routards témoigne que ce qu'ils vivent s'apparente bien à l'initiation. Le sentiment d'avoir vieilli renvoie au changement de statut dans les groupes d'appartenance, mineur au départ, majeur au retour.

« Je suis rentrée chez mes parents car je n'avais plus mon appart. C'était un changement total, comme si je revenais à mes 18 ans. J'étais très contente de voir mes parents, mais au bout de deux mois il était temps que je parte, pour moi comme pour eux. J'ai changé. »

« On m'a dit à mon retour que j'étais plus patiente, plus posée, moins intransigeante. Je ne m'en rendais pas compte, mais immédiatement après le Mexique, mon entourage a remarqué un changement. [...] J'ai un peu plus réussi à ouvrir mon cœur qu'avant ce voyage, avant ce premier voyage. Parce que j'ai toujours du mal à mettre des mots sur ce qui est sentiment, et donc on a l'impression que je suis très froide, sèche, et du coup grâce au Mexique, je pense que j'arrive un peu plus à parler de moi ! »

En conclusion : le voyage comme expérience réflexive

Si la « rupture » est le maître-mot du départ, du projet de voyage, « relativiser » est celui du retour. Les personnes ont le sentiment d'avoir développé une capacité d'acceptation de soi et de leur environnement. Relativiser, c'est faire preuve de distance critique, de réflexivité tant à l'égard des valeurs sociales que de soi-même et de ses proches. La réflexivité peut être définie par l'émergence d'une capacité à s'observer soi-même dans son contexte social. L'expérience d'une (relative) ascèse amène les routards à modérer (au moins pour un temps) leurs demandes, leurs exigences dans le cours de la vie quotidienne. Le décalage d'avec sa société d'appartenance, même de courte durée, offre une capacité de prise de distance à l'égard de la « société de consommation ». Cette prise de distance ne donne lieu qu'à une critique modérée, bien plus qu'à un rejet de la société occidentale. Les « valeurs occidentales » ne sont pas rejetées. C'est l'adhésion des individus à ces valeurs qui est pondérée. Nos interlocuteurs ne renient pas leur appartenances. Ils s'efforcent de s'en déprendre, de ne pas en être l'objet, mais le sujet. L'expérience du décentrement permet, au retour, de combiner l'intégration sociale et la réflexivité.

Pour ces débutants, le voyage est une démarche consciente, volontaire et explicite de sortie des cadres sociaux, de s'affranchir (ponctuellement) par eux-mêmes de leurs appartenances sociales. Lors du voyage, les statuts, les rôles sociaux, les temporalités, les gestes et les techniques du corps sont suspendus. Cet affranchissement ne dure pas longtemps, quelques semaines, quelques mois. C'est toutefois une expérience suffisante pour que nos interlocuteurs instaurent une distance réflexive par rapport à leurs vies ordinaires. Les personnes utilisent la mobilité, le décentrement géographique pour se défaire d'une qualité d'objet social et s'inventer elles-mêmes.

Cependant, nos interlocuteurs sont pris dans une situation singulière. La pratique du voyage est devenue, sinon routinière, du moins largement accessible. L'exotique est commun, partagé. Dans le même temps, ils investissent un sens important dans cette expérience. De fait, l'expérience intime à laquelle ils

accordent une grande importance n'a en définitive que peu d'écho et de valeur sociales. La société dispersée banalise le rite du voyage, lui ôte une bonne partie de sa valeur singulière. Ils ne se distinguent pas beaucoup quand ils racontent leurs voyages. Dans une société dispersée, le voyage est un marqueur faible du statut car la proximité du lointain « écrase » l'expérience. Le monde dispersé facilite ce type d'expérience et en réduit simultanément la valeur. Comment vivre une situation où l'on veut accorder un sens intime fort à une expérience socialement faible ?

Le paradoxe est d'autant plus marqué que le voyage ne débouche pas sur des engagements militants ou, plus globalement, sur les discours de contestation de « l'ordre social » qui caractérisaient les routards des décennies passées. Plus exactement, si ceux-ci existent, ils n'ont pas été évoqués une seule fois au cours des entretiens. Cela renforce l'hypothèse que l'expérience est aujourd'hui d'abord fondée dans une logique intime de la construction de soi.

Chapitre 4

Quatre expériences communes de la dispersion

Intéressons-nous à présent aux expériences que des adultes font de la dispersion. Les personnes rencontrées ont entre 30 et 55 ans. Toutes sont actives et une majorité d'entre elles sont mariées avec des enfants. Toutes résident sur l'agglomération rennaise, soit dans le centre-ville, soit dans des quartiers péri-centraux soit encore sur des communes de couronne. Certains sont propriétaires, d'autres locataires. Leurs situations professionnelles sont diverses. Certains de nos interlocuteurs vivent des situations familiales, professionnelles et personnelles précaires. D'autres au contraire ont une existence stable, confortable et protégée. Mais laissons d'emblée de côté ces caractéristiques socio-professionnelles pour nous concentrer sur les types et quelques contenus d'expérience de la dispersion.

Nous avons terminé le premier chapitre sur une typologie simplifiée de ces expériences. Rappelons que nous combinons deux critères : celui d'une dispersion plus ou moins forte ou faible. Nous synthétisons dans ce critère la dispersion biographique (le nombre des déménagements et leur amplitude géographique – changement de villes, de régions ou de pays) et la dispersion quotidienne : les personnes sont-elles plus ou moins multi-ancrées et quelles sont les échelles géographiques de ce multi-ancrage ? Cette synthèse bien sûr est empirique mais elle est pertinente à un certain niveau de généralité.

Le second critère est celui du type d'intégration sociale pratiquée par les individus : dissociée, segmentée pour certains qui vivent dans des univers sociaux cloisonnés les uns par rapport aux autres ; globaliste pour d'autres qui imbriquent, mélangent les univers sociaux auxquels ils participent.

La combinaison de ces critères donne quatre types d'inscription territoriale, quatre types d'expériences de la dispersion : l'insularité, la co-présence, les navettes et le cosmopolitisme.

1. L'insularité

Le principe central de l'insularité consiste dans l'assignation forte et durable des personnes à des territoires très étroitement délimités. Si la fragmentation des territoires donne lieu à une « société archipel » selon la judicieuse expression de Jean Viard¹²⁶, les insulaires ne pratiquent qu'une île de l'archipel dont ils ne peuvent s'affranchir, du moins physiquement car ils peuvent être par ailleurs engagés dans d'importantes mobilités mentales.

¹²⁶ Viard J., *op. cit.*

L'insularité procède de deux types de parcours biographique. Le premier est celui de personnes natives du cru et qui ne l'ont jamais quitté. Elles sont nées là où elles résident ou à proximité immédiate et n'ont que très peu déménagé. Le cas échéant, ces déménagements ne s'effectuent que sur de très courtes distances, à l'occasion du passage d'une commune voisine à l'autre, ou d'un changement de cités ou de cages d'escaliers.

Le deuxième type de parcours possible menant à l'insularité est celui du déracinement. On peut évoquer plusieurs cas de figure. Celui d'abord des personnes issues de l'immigration de première génération, mais aussi dans une certaine mesure, de seconde génération. Les uns et les autres vivent un écartèlement entre le pays d'origine et le pays d'accueil observable dans plusieurs registres. D'une part, le registre « pratique » de la privation des ressources relationnelles, puisque famille, amis et alliés sont restés « au pays ». D'autre part, le registre cognitif du décalage entre les modes de vie, les rythmes de vie des pays d'origine et d'accueil, mais aussi du décalage entre les modes d'organisation des territoires. Nous avons rencontré plusieurs personnes dont l'assignation au territoire (voire au domicile pour les femmes) est liée à l'incapacité de comprendre, de « lire » le fonctionnement de la ville française où elles habitent. L'écartèlement porte aussi dans un registre symbolique et affectif. Certains des jeunes gens issus de l'immigration enquêtés, bien qu'étant de nationalité française et établis en France depuis leur plus jeune âge (voire y étant nés) vivent un écartèlement entre « leur » pays et leur « autre » pays, qu'ils ne connaissent pas (ou pas toujours) mais où ils considèrent avoir leurs « racines » et où ils localisent des dimensions fondamentales à leurs yeux de leurs identités ; ce sont les cas de Nadia ou de Charlie, examinés dans le chapitre consacré aux débutants.

Dans une certaine mesure bridée par la mauvaise connaissance que l'on en a, le déracinement caractérise aussi le parcours biographique des SDF et des « zonards ». Rares sont les membres de ces populations qui vivent dans leurs villes d'origine, entendu celles où ils ont travaillé, été scolarisés, où ils ont vécu une vie familiale ou conjugale. Un quart à peine des SDF comptabilisés à un moment *t* dans une ville en sont originaires ; ce ratio est de un sur deux pour la population disposant d'un domicile fixe¹²⁷.

Pour d'autres enfin, le déracinement trouve sa source dans l'histoire familiale. Un décès, le divorce des parents ou des difficultés familiales engagent assez tôt la personne dans une mobilité contrainte et douloureuse. Le départ du territoire familial est souvent définitif : la maison est vendue, l'appartement rendu, les lieux des premières années sont abandonnés. Les réinstallations successives sont mal vécues, sur le mode du non-choix, de l'obligation d'être là où l'on a pas de racine ni de repère. Cet ancrage problématique est relayé, amplifié par des intégrations sociales défailtantes. Pour des raisons diverses, les déracinés ne trouvent pas leur place dans leurs études, dans le travail, dans la ville. S'enchaînent

¹²⁷ Zenedi-Henry D., *Les SDF. Géographie du savoir-survivre*, Paris, Ed. Bréal, coll. « d'autre part », 2002, 288 p.

des petites marginalisations : avoir quelques années de plus que les camarades d'étude, n'accéder qu'à de petits jobs instables, vivre avec un fort bagage culturel dans un quartier déprécié. Cette mauvaise intégration sociale incite à partir ailleurs, à chercher dans d'autres lieux une situation plus confortable. Mais alors chaque nouveau déménagement remet en jeu le peu de lien social acquis et engage toujours plus la personne dans une situation d'exil. La mobilité des proches peut renforcer ce sentiment. Les membres de la famille, les quelques amis déménagent aussi, au rythme des événements de leurs existences. La dispersion des proches prive le déraciné de lieux d'ancrage affectif, distend les sphères d'intégration sociale et réduit les liens concrets avec le passé. La dispersion de tous dilue le territoire de l'identité intime et sociale.

Aurélie (28 ans) est née en région parisienne. Enfant et adolescente, elle accompagne ses parents au fil de trois déménagements (toujours en région parisienne) motivés par l'activité professionnelle de son père. Puis le couple parental divorce. Son père s'installe à l'étranger. Le contact entre père et fille s'amenuise, se réduit à quelques rencontres annuelles. Aurélie vit quelques années chez sa mère, à nouveau en première couronne de Paris. Mais des problèmes familiaux graves l'oblige à poursuivre sa scolarité à Saint-Brieuc en résidant chez sa grand-mère. Les relations avec sa mère et le peu de famille qui lui reste (un oncle) se distendent aussi. Isolée, n'appréciant pas Saint-Brieuc, Isabelle décide seule de faire ses études à Rennes, qu'elle ne connaît pas mais qui est la grande ville universitaire la plus proche. Elle prend un premier studio situé à proximité d'un bar. Le bruit et la mauvaise ambiance la dérangent. Elle déménage à nouveau et prend un nouvel appartement avec un compagnon. Mais le jeune couple se sépare. Isabelle déménage encore pour se retrouver aujourd'hui à nouveau seule dans un studio et un quartier qu'elle n'apprécie pas. Elle souhaite aujourd'hui déménager encore et quitter Rennes mais ne sait pas où s'installer.

Andrée (48 ans) est née dans le Val de Marne. Elle passe la majeure partie de sa jeunesse dans la campagne francilienne, chez ses parents qui habitent alors dans une maison attenante à un château qu'Andrée évoque longuement comme un « château de princesse ». Le père d'Andrée tombe gravement malade. Il est contraint de quitter son travail et part s'installer avec son épouse en Bretagne. Andrée se partage alors entre cette maison qu'elle continue d'occuper seule le week-end et Paris où elle poursuit des études avancées. Etudiante, elle n'a pas beaucoup d'argent et ne parvient pas à trouver un logement qui lui convienne. Elle déménage plusieurs fois de suite, ne restant parfois que quelques mois à la même adresse. Faute d'argent là encore, elle ne visite pas souvent ses parents en Bretagne. Une opportunité de travail lui est offerte dans le milieu hospitalier à Lille, ville et région qu'elle ne connaît pas et où elle n'a aucune attache. Elle part quand même. Elle vit quelques mois chez l'habitant, n'y est pas bien. Son travail pâtit de cette

installation bancale. Elle l'abandonne et revient à Paris. Là, elle se marie, s'installe puis divorce. Le divorce est difficile, et laisse Andrée et sa petite fille à la rue. Elle se replie quelques temps chez ses parents en Bretagne. Elle cherche un travail à Rennes, grande ville susceptible de lui permettre de ne pas abandonner sa spécialité professionnelle (la biologie). Elle décroche un emploi et s'installe dans l'urgence en bénéficiant d'une HLM. Mais le quartier est excentré, ne lui plaît pas, pas davantage que l'école où elle scolarise sa fille. Elle déménage donc à nouveau dans un quartier qui lui convient. Mais le loyer engloutit une part importante de son revenu de mère isolée. Andrée est aujourd'hui partagée entre un lieu pratiqué : Rennes qu'elle déteste et où elle est isolée et un lieu rêvé : Paris, transfigurée par le souvenir mais qu'elle ne fréquente plus guère faute d'argent pour le train mais aussi parce que ses amis « d'avant » sont partis vivre ailleurs.

Des assignations spatiales et sociales

Ces parcours biographiques difficiles se combinent à de mauvaises intégrations sociales. Les insulaires ont des situations professionnelles précaires : chômage de longue durée, succession de jobs instables, emplois déclassés et peu gratifiants (notamment à travers toutes les formes d'emplois aidés : CES, CEC, etc.). De fait, leurs capacités économiques sont extrêmement réduites. Cette modestie pécuniaire restreint leur dispersion quotidienne. Les insulaires ne disposent pas de voiture. C'est le cas de 12% simplement des populations que nous avons enquêtées¹²⁸. Un tiers à peine d'entre eux ont le permis de conduire. Pour ceux qui en ont une, la voiture n'est pas nécessairement en état de marche mécanique ou légal (défaut de contrôle technique ou d'assurance)¹²⁹. S'ils utilisent, là où ils existent, les transports collectifs, ils n'y recourent que contraints et forcés parce qu'ils n'en maîtrisent pas toujours les codes d'utilisation, parce que le transport collectif est cher pour des personnes dont les revenus permettent à peine de survivre, parce qu'enfin l'utilisation du transport collectif désigne le pauvre. Réduire sa mobilité permet alors d'échapper à cette stigmatisation. Il reste la marche. La marche n'est pas un mode de liaison ni un mode secondaire ou un mode parmi d'autres. La marche est le mode principal de déplacements voire, pour beaucoup et en particulier les femmes, le mode unique. La marche donne lieu à un type de déplacement dominant, le déplacement court (en distance, pas en temps), en aller-retour depuis le domicile, souvent mono-motif. Dans ce cas, les insulaires réservent leurs forces pour les déplacements essentiels (emploi ou recherche d'emploi,

¹²⁸ Le Breton E., *Mobilité quotidienne et exclusion sociale. Eléments d'enquête auprès des structures d'insertion par l'activité économique et de leurs publics*, Paris, Institut pour la ville en mouvement, mars 2003, 122 p.

¹²⁹ Sur la voiture des pauvres : Chevallier M., *L'usage et l'accès à l'automobile pour les personnes et les ménages à faibles ressources*, rapport pour le ministère de l'Équipement, 2002, 97 p.

démarches administratives et de santé, courses). Le déplacement de loisir est beaucoup plus rare.

« On va à Saint-Malo parfois, ou à Dinard. Mais c'est rare, c'est pas évident... C'est pas très évident, chaque mois, de partir une journée à Saint-Malo. Il faut payer le train, il faut manger là bas... Enfin, vous voyez... Il y a une question de moyens financiers. »

Les intégrations familiales sont aussi problématiques, fragilisées par les divorces, les ruptures, les disputes durables, les deuils ou les pertes de contact qui font suite à l'éloignement. L'absence de choix du lieu de résidence complique les relations de voisinage. Souvent, le souci de se préserver d'un jugement négatif d'autrui dissuade de nouer et d'entretenir un réseau relationnel. Les propos du type « *je n'ai pas d'amis* », « *je ne vois personne* », « *je suis vraiment seule* » sont revenus comme des leitmotifs au cours des entretiens. L'assignation territoriale se double de forts sentiments d'enclavement et d'isolement social. La dispersion quotidienne est réduite à rien. Faute de voiture, faute d'argent pour des escapades de week-end ou des vacances, faute enfin et surtout de parents ou d'amis à visiter, les territoires environnants plus ou moins proches (la campagne alentour ou le bord de mer) ne sont que marginalement intégrés aux représentations de l'espace de vie. Le logement constitue le seul lieu de repli et de protection de soi, comme une île qui surnage dans un espace à la dérive.

Les territoires du morcellement de soi

Cette inscription territoriale douloureuse de personnes en défaut d'intégration professionnelle, familiale et amicale est caractérisée par une rupture entre trois types d'espaces : les territoires de la vie quotidienne, les territoires de la vie passée et les territoires rêvés.

Les territoires du proche sont vécus comme des repoussoirs. Les insulaires disent ne pas aimer leurs lieux de vie quotidienne et les pratiquent sur le mode de la contrainte, du déplaisir ou de la privation. Leurs quartiers d'habitation sont perçus comme des espaces de contrôle social négatif et mutilant. Par exemple, pour Aurélie, un enjeu explicite est de ne pas se faire connaître des commerçants de son quartier et d'échapper aux relations de voisinage. La proximité résidentielle est vécue sur le mode du « tunnel ».

Au-delà du quartier, la ville environnante n'est pratiquée qu'à contre-cœur, dans un seul registre utilitariste (courses et démarches). Ce désamour se traduit dans un sentiment d'étroitesse, de petitesse (« *c'est trop petit ici, il n'y a rien à faire* » ; « *je m'ennuie ici* »), investit un registre esthétique (« *la ville est moche* » ; « *il n'y a rien à voir* »). Les voisins ou d'une manière générale les « *Rennais sont froids, hypocrites* ». L'ambiance de la ville est jugée morne, étouffante des opérations d'aménagement « *qui n'en finissent pas* » et amplifient le déséquilibre

symbolique entre le centre et les banlieues où résident les insulaires et qui seraient toujours dédaignées. Les lieux de la vie quotidienne sont pratiqués sans appropriation ni plaisir, dans un rapport purement instrumental, ils ne donnent lieu à aucune projection gratifiante ou satisfaisante de soi. A travers ces discours négatifs, les personnes maintiennent à distance des territoires auxquels aucun collectif ne les rattache positivement. Il est pour elles important de rejeter le territoire au sein duquel il leur faut vivre une identité difficile.

L'incapacité de localiser et de s'appropriier quelques lieux quotidiens fait naître le sentiment d'être à la dérive. Ce sentiment a des implications pratiques et concrètes sitôt que la personne sort de chez elle. Passée la porte du domicile, l'individu éprouve la non-évidence de son environnement. Chaque sortie suppose de faire un effort conscient, intentionnel, explicite de mise en cohérence de l'espace et du monde autour de soi :

- Effort de mise en ordre de l'espace urbain. A partir du moment où la personne a du mal à construire et ordonner symboliquement son espace, elle a également du mal à s'y situer et à qualifier les lieux : qu'est-ce qui est central ? qu'est-ce qui est périphérique ? Pourquoi tel lieu est-il central et tel autre périphérique ? Ne pas pouvoir se situer, c'est être perdu et, pour les insulaires, cette expression vaut sur les deux plans spatial et social. Perdus, disqualifiés dans l'espace social, ils ne savent pas à quel « point fixe » se raccrocher.

- Effort de qualification des trajets : où se trouve par exemple un itinéraire à partir de chez soi où l'on pourra effectuer une promenade d'agrément ?

- Effort d'appropriation minimale des lieux et des trajets, c'est-à-dire d'une projection de soi dans l'espace. A partir du moment où les lieux les plus quotidiens (la boulangerie du coin, la cage d'escalier, le quartier d'habitation, le campus) ne sont pas appréciés, sont perçus négativement, tout apparaît comme repoussoir. Mais alors où se situer soi-même ? Par rapport à quels lieux les insulaires peuvent-ils se définir positivement ?

La radicalité de ce problème que les insulaires éprouvent apparaîtra mieux à la lecture des pages suivantes consacrées aux co-présents. Eux vivent dans l'évidence d'un espace immédiatement et puissamment ordonné, dont les principes d'organisation sont ancrés dans toute l'épaisseur de leurs parcours biographiques. Pour ces derniers, la lisibilité de l'espace est maximale au sein des territoires du proche. Mais les territoires lointains sont aussi clairement ordonnés : Rennes est le lieu de départ et le lieu de retour. L'idée de « chez soi » a une réalité forte, présente à plusieurs échelles territoriales. Plus on est loin, plus l'échelle du « chez soi » s'élargit. Etant à l'étranger, c'est la Bretagne tout entière qui incarne le chez soi et quand on se rapproche, l'échelle à laquelle on implique le sentiment d'appartenance au chez soi diminue : le département, le « pays de Rennes », l'agglomération, la ville, le quartier, etc. Le repérage précis des échelles importe peu. L'essentiel est que la sensation d'appartenance et la capacité à mobiliser des repères constitutifs d'un chez soi sont suffisamment solides pour être déformables

et s'adapter à plusieurs échelles : les repères « objectifs » changent, mais le sentiment d'appartenance est le même.

Le sentiment des insulaires d'être repoussés par leurs espaces de vie les plus quotidiens peut se maintenir plusieurs années durant. Souvent, lors des entretiens, nous déduisons de la tonalité des propos de nos interlocuteurs, de leurs difficultés à conférer des principes organisateurs à la ville, qu'ils n'étaient installés à Rennes que depuis quelques mois. Nous étions surpris d'apprendre qu'ils y vivaient parfois depuis plusieurs années.

Comprendre la détestation des insulaires pour le « proche » nécessite d'intégrer leur rapport aux territoires lointains et ses ambiguïtés.

Le parcours biographique des insulaires est marqué par des événements douloureux : abandons, deuils, divorces et ruptures avec la famille, avec une ex-épouse ou un compagnon, licenciements, expulsions... Ces événements traumatisants marquent subjectivement les territoires où ils sont advenus, les qualifient négativement et font naître des frontières symboliques. Dès lors, les insulaires ne veulent pas retourner sur ces lieux hantés de mauvais souvenirs, là où se trouvait la maison parentale qui a été vendue puis détruite, dans la commune où ils avaient un travail dont ils ont été privé, dans la ville où s'est déroulé un divorce difficile. Les liens avec les territoires de la vie passée sont rompus : pas de visite, ni de courrier ou d'échange téléphonique.

Ces interdictions ou impossibilités du retour s'accompagnent pourtant d'une forte nostalgie. Certains lieux du passé avec lesquels les ponts sont rompus et devenus inaccessibles, sont magnifiés et embellis par le souvenir. Par exemple, Andrée a vécu son enfance dans une maison attenante à un château. Elle n'y est jamais retournée et de son aveu, ne le pourrait pas, la charge affective étant trop lourde. Mais elle nous présente longuement cet endroit, qui revêt dans son discours une forme féerique. Les « ailleurs » de la vie passée sont inscrits dans une tension entre attraction « mentale » et répulsion pratique.

Mais « l'ailleurs » prend d'autres visages. Celui de la « Ville » générique, abstraite, théorique, perçue comme un espace de l'autonomie, de la liberté, le lieu d'un anonymat protecteur. Plusieurs de nos interlocuteurs ont vécu un moment à Paris *intra muros*. Ils n'y retournent pas ou très rarement, d'autant moins qu'ils y ont des mauvais souvenirs. Mais un « Paris » abstrait incarne typiquement ce rêve d'espace où l'on peut être invisible, libéré de soi-même. Le décalage entre cette ville idéale et la ville concrète de Rennes, pratiquée à contre-cœur tous les jours donne lieu à un sentiment de manque et d'incompréhension.

« Bien que Rennes se veuille une ville très ouverte, très cosmopolite, tout ce que vous voulez, capitale européenne et autre, c'est dans les ambitions de Monsieur le maire, ça reste très provincial. L'esprit provincial c'est quelque chose de terrible. C'est très étroit, c'est très... Ah et puis c'est de la

bigoterie. Voilà. Et à Paris on ne rencontre pas ça. Au moins, c'est brassé. Et puis Paris est une très belle ville. Moi j'ai passé des moments très agréables dans Paris, même quand j'ai eu des galères. C'est une ville, j'sais pas, on se sent bien. Enfin, moi, je me sens bien quand je suis dans Paris, l'ambiance, l'architecture, ce brassage des gens. Et puis j'ai l'impression qu'à Paris les gens vous jugent pas. Ici les gens vous jugent. Vous êtes constamment sur la sellette. Et ça, c'est très déplaisant. Il faut tout le temps que vous, comment dire... que vous apportiez des preuves de ce que vous dites, de ce que vous êtes, de ce que vous faites. Il faut tout le temps se justifier, c'est ça. Jugée quoi. Et pas forcément très objectivement. Voilà comment je ressens la province. D'abord c'est très bourge, Rennes, très bourgeois. Et en plus, on a l'impression que les gens ne peuvent pas admettre que vous puissiez faire quelque chose de façon désintéressée. Par exemple, je vous offre un café. Si vous voulez, la personne à qui je vais offrir un café se dit : qu'est-ce qu'elle va me demander ? Voyez ? A Paris, c'est pas ça. C'est pour ça que j'y vais, je vais traîner dans Paris quoi, respirer Paris. Et puis Paris c'est ma vie d'étudiante, ma vie de femme. C'est tout ça quoi. C'est peut-être pour ça que j'y suis attachée.

Enquêteur : Vous retournez à Paris ?

Andrée : Oui. Dès que j'en ai l'occasion, oui...

- Et c'est souvent. ?

- Non. Malheureusement.

- C'est à dire ?

- Une fois par an à peu près. »

L'ailleurs, c'est aussi celui des mobilités utopiques, c'est-à-dire des territoires qui ne sont fréquentés que par le rêve, la lecture ou la télévision. Ces mobilités utopiques offrent des ressources ambivalentes. Elles ouvrent des espaces où projeter une image gratifiante de soi, pour soi-même mais aussi pour d'autres. Etre capable de parler d'un autre pays, d'une autre culture, c'est presque y être allé. Mais l'investissement mental des territoires rêvés amplifie le sentiment de déracinement, d'être là où l'on ne devrait pas être.

« Il y a un pays que j'adore vraiment, c'est l'Italie, Rome précisément. Pour l'architecture et l'art surtout. J'ai fait de l'histoire de l'art et l'Italie m'a toujours enchantée, surtout Rome. C'est une ville extraordinaire... »

Enquêteur : vous y êtes allée souvent ?

Aurélié : Jamais. »

Cette inscription territoriale insulaire est sous-tendue par un cercle vicieux. Les insulaires se projettent « ailleurs », dans les territoires du passé ou dans des territoires utopiques où ils s'inventent des identités plus gratifiantes, au sein de la famille qui serait réunie, à l'occasion du voyage de tourisme dont ils n'ont pas les moyens, des visites aux amis perdus. Ils ont alors des difficultés à se projeter dans

les territoires du proche, à s'y construire eux-mêmes dans des identités vivables. Il leur est difficile à partir de là de s'intégrer convenablement à tel ou tel collectif professionnel, associatif, de « quartier », etc. L'intégration déficiente amplifie alors la projection de soi dans les territoires de l'ailleurs. *Etc. ab libitum.*

Cette première expérience territoriale est celle du morcellement de soi ; c'est l'épreuve d'une société dispersée qui fragilise l'individu entre le proche impossible et l'ailleurs inaccessible.

2. La co-présence

L'identité dans la proximité

Les co-présents ont peu déménagé. Ils habitent leur ville ou leur département de naissance. Ils ont effectué deux ou trois déménagements indexés aux grandes étapes de la vie. Le premier, au moment de l'accès à l'autonomie et au travail, le second lors de la mise en couple, le troisième et souvent le dernier à la venue des enfants. Ces changements de lieux les ont amenés à gagner la ville depuis un village périphérique et/ou à changer de quartier dans la même ville.

Cette permanence de l'installation donne lieu à un ancrage socio-spatial marqué. Progressivement, différentes dimensions de l'identité sociale sont venues se conforter les unes les autres, consolider et compliquer l'enracinement. Originaires de la ville et de ses alentours, les co-présents ont leurs réseaux familiaux à proximité¹³⁰. Puis peu à peu, d'autres intégrations professionnelles et amicales, militantes, associatives et de voisinage se sont imbriquées au sein du même territoire étroit mais dense et polyvalent. Au fil des ans, cette imbrication des réseaux sociaux a pris une profondeur biographique suscitant une forte appropriation d'un territoire géographiquement restreint mais socialement complexe. Appartenant à des milieux sociaux où l'on ne déménage pas ou peu, nos interlocuteurs et leurs amis, voisins et proches ne sont pas dispersés par les aléas de la vie, professionnelle notamment. Cette permanence de tous justifie et renforce l'enracinement. Puis, à l'échelle temporelle de plusieurs années, les co-présents s'approprient et se font les promoteurs de « leur » quartier qu'ils ont vu évoluer et à l'évolution duquel ils ont contribué en participant aux activités d'un comité des fêtes, d'une association sportive ou de parents d'élèves.

Louise (47 ans) est née à Rennes, dans un quartier péri-central que les remaniements de la ville ont fait disparaître. En prenant son premier emploi, à 19 ans, elle quitte ses parents et loue une chambre au centre de Rennes. Elle se marie rapidement et prend un appartement dans ce qui est à l'époque la « ZUP Sud ». C'est avec réticence qu'elle s'installe dans ce nouveau quartier. L'architecture HLM des années 1970, l'environnement routier, le

¹³⁰ Il s'agit bien sûr d'une proximité à l'échelle de la voiture, de l'ordre de quelques dizaines de kilomètres autour du domicile.

voisinage l'effrayent un peu. Puis, ses trois enfants naissent. Elle s'engage dans l'association des parents d'élèves. Plus tard, elle apprécie les équipements sportifs et culturels dont ses enfants et elle-même profitent. Elle n'a pas le permis de conduire mais les commerces et les services du quartier, le réseau de bus et son vélo lui permettent d'être autonome dans sa vie quotidienne. Progressivement, elle s'implique dans différentes structures de quartier. Adolescents, ses enfants réclament un déménagement qui rapprocherait la famille du centre-ville, des cinémas et des bistrotts. Louise et son mari refusent. Ils « sont » leur quartier et ne peuvent se défaire d'eux-mêmes.

La permanence de longue durée au sein d'un même territoire donne un sens particulier aux mobilités. Le déplacement dans l'espace est simultanément un déplacement dans le temps et permet de renouer, d'entretenir la continuité de soi-même. La mobilité dans un paysage, dans des lieux connus, pratiqués de longue date, participe d'un processus de réassurance de soi-même. Cette « épaisseur » de la mobilité, cette imbrication du rapport à l'espace et du rapport à soi, l'interpénétration de l'histoire de la personne et de son espace constituant une expérience propre aux co-présents.

« C'est un territoire qui a beaucoup de valeur pour moi, que j'aime beaucoup. [...] Moi j'aime profondément Rennes et l'Ille et Vilaine. On dit parfois qu'on est attaché à un territoire par réflexe conservateur en se disant : c'est bien ici, c'est mieux qu'ailleurs. Non, moi je ne dis pas "ici c'est mieux qu'ailleurs". Je dis juste qu'ici, il y a une qualité de vie. J'ai conscience d'être sur un territoire sur lequel j'aime être. J'ai eu la possibilité d'évoluer professionnellement, d'avoir des fonctions plus intéressantes. Mais je préfère me donner le temps de réussir ici. Si je n'y arrive pas, je partirais, mais il n'y a pas le feu au lac. Quand on m'a proposé d'aller ailleurs, j'ai hésité, mais non, je suis bien ici. [...] C'est parce que partout où je vais, ça me rappelle des souvenirs. Que ce soit des souvenirs adolescents, que ce soit les premières virées sur Saint-Malo avec les voitures, les colonies de vacances sur Dinard... C'est parce que j'ai des souvenirs tous les kilomètres, c'est plaisant. Il ne s'agit pas de s'endormir sur ses souvenirs mais c'est plaisant, c'est tout. C'est un territoire que j'aime bien. »

Les territoires pratiqués sont faiblement différenciés. Les personnes sont bien intégrées dans plusieurs sphères d'activité qui se recoupent et s'entrecroisent sur les mêmes territoires. Chaque réseau social, bâti à partir du face à face, est « doublé » : le voisin est aussi un ami, le collègue de travail est investi dans le même comité de quartier, la dame croisée au supermarché est membre de la même association des parents d'élèves. Le territoire a une densité et une polyvalence élevées. Cette densité apparaît plus importante encore si l'on prend en compte la

durée d'installation des individus. Les lieux de 25 ans de la vie d'une personne sont réunis en un « mouchoir de poche ». De petits déplacements dans l'espace font faire des bonds dans le temps biographique. De ce fait, les territoires de la vie quotidienne sont, pour les individus, saturés de sens.

Le temps passant, les enfants grandissent et partent, les situations professionnelles et les niveaux de revenus de nos interlocuteurs s'améliorent. Les co-présents pourraient alors aller s'établir ailleurs, en profitant par exemple d'une opportunité professionnelle. Ils ne le font pas et demeurent où ils sont. C'est qu'intervient un effet de seuil. Longtemps « immobiles », les co-présents n'ont pu nouer de liens ailleurs. Ils n'ont qu'une seule « base », très intégrée mais unique. Un déménagement les amènerait à perdre tous leurs réseaux et simultanément les fondements de leur identité sociale et intime. L'effet cumulatif observé chez les insulaires : déménagement → sentiment de rupture → mauvaise intégration → déménagement, etc., revêt ici une dynamique « vertueuse » : installation durable → appropriation des lieux → intégration sociale gratifiante → localisation renforcée → appropriation renforcée, etc.

Il faut prendre en compte aussi, dans ce renforcement de l'ancrage, les situations professionnelles. Qu'ils soient femme de ménage, employé, ou bien consultant en formation, assistant d'un groupe politique ou encore chargée d'étude, tous les co-présents sont relativement captifs des territoires du proche. Ils ne sont pas insérés à des réseaux ou à des milieux professionnels qui leur permettraient une mobilité tout en garantissant l'intégration professionnelle. Garder son travail suppose de rester sur place durablement, voire de donner des gages de fidélité au territoire, de s'engager toujours plus dans le local.

« Dans ma fonction j'ai intérêt à rester dans un lieu où j'ai un carnet d'adresse. Ce sont des fonctions assez fluctuantes, un jour on est sur la vague, un jour on l'est plus. On peut être placardisé. Il est évident que quand on a un réseau relationnel assez fort, c'est une sécurité. Si je vais dans un territoire où je suis inconnu, je serais le premier à sauter si ça tournait mal. Ici je ne suis pas à l'abri mais... Tant qu'on est là, on pense à vous mais une fois qu'on est parti, le lendemain on existe plus. Il faut savoir rester sur place, faire son trou, sa place et la garder... »

Cela n'exclut pas qu'ils prévoient de partir, notamment au moment de leur retraite. Mais ils préparent de longue date ce dernier déménagement qui s'effectuera non loin de leur quartier. Plusieurs des personnes rencontrées ont acheté ou fait construire dans cette perspective une maison dans la campagne rennaise, et elles organisent patiemment et de façon méthodique le basculement de leur inscription territoriale sur un nouveau centre.

« La maison à la Noé Blanche [un petit bourg à 30 kilomètres de Rennes], c'est mon mari qui l'a rénovée. On ira s'installer là-bas peut-être dans cinq

ans ou six ans, faut se préparer. On ne peut pas arriver comme ça, c'est pas facile de faire ses marques...

Enquêteur : *Aujourd'hui, vous essayez de vous intégrer à la vie de la commune ?*

Louise : *Ah oui ! On connaît quelques gens, maintenant mon mari connaît pratiquement tout le monde de la commune. Moi, je commence à m'intégrer un petit peu, à venir le week-end pour que les gens me voient. Il faut s'intégrer petit à petit dans la commune où on va habiter. On se renseigne sur ce qu'il y a dans la commune. Ils [la mairie de cette commune] nous envoient un calendrier de l'année, donc il y a toutes les activités, les numéros de téléphone, donc on sait déjà ce qu'il y a dans la commune. On va commencer en quelque sorte à essayer de rencontrer du monde, montrer que... Bon, on verra bien, petit à petit, mais c'est pas évident. »*

Toutefois, cette population n'est pas « localiste », ce n'est pas celle du « village dans la ville ». La question du local fait l'objet de débats complexes. Nous n'allons nous y aventurer qu'indirectement en tâchant de rendre compte de la manière dont les co-présents appréhendent et « construisent » le local. La définition du local qu'à travers eux nous mobilisons rejoint celle qu'en propose Alain Bourdin, pour qui le local « n'est en fait ni une nécessité anthropologique ni un contenu hérité et inévitable mais une forme sociale qui constitue un niveau d'intégration des actions et des acteurs, des groupes et des échanges. »¹³¹. Les co-présents ne se vivent pas et ne revendiquent aucune forme d'appartenance communautaire, pas davantage qu'ils n'ont le sentiment d'être tributaires d'une identité ou d'un héritage local.

Pour eux, l'ancrage ne se résout pas dans l'attachement au « quartier », dans la coïncidence entre les frontières des « quartiers » - pour autant qu'elles existent - et leurs espaces d'engagement social. Ils utilisent souvent le terme de « quartier », mais ce qu'ils décrivent de leurs pratiques renvoie à des réalités plus complexes. Il y faut se défier des mots employés par automatisme par les enquêtés, mais qui ne recouvrent pas leurs pratiques effectives. En fait, nos interlocuteurs ne pratiquent pas le « quartier », mais des réseaux sociaux sélectionnés et établis dans la proximité du face à face. C'est pour insister sur ce dernier point que nous retenons cette dénomination peu élégante de « co-présents ». Ils ne vivent à une échelle du « local » mais dans l'ordre du face à face, ce qui n'est pas la même chose.

En effet, l'échelle locale est pratiquée d'une manière fragmentaire, aréolaire. Les territoires du proche ne sont pas vécus dans leur continuité, d'un seul tenant, comme dans la définition classique du quartier, mais mités, pleins de « trous ». Par exemple, Louise se réfère sans cesse au « quartier », à son histoire qui est simultanément la sienne, à tous les lieux qu'elle a vu évoluer et qui ont accueilli ses enfants (l'école, le collège, le centre de loisirs, etc.). Mais Louise ne pratique pas tous les lieux et tous les habitants du « quartier ». Elle sélectionne, elle construit

¹³¹ Bourdin A., *op. cit.*, p. 51.

« son » local qui n'est pas le même que celui de son voisin de palier. Elle tient des discours critiques sur tel immeuble, telle catégorie de population, tel lieu qui a changé. Quand bien même elle vit depuis 25 ans dans le même espace, elle ne le perçoit pas de manière indivise, égale. Elle a une pratique militante d'engagement dans des instances de représentations des parents à l'école, dans le comité de quartier et à ce titre, elle tient le discours du « quartier » mais, en quelque sorte, sans y croire vraiment. Du moins, en sachant qu'elle n'est pas captive de cette entité territoriale puisqu'elle participe à des réseaux qui fonctionnent un peu comme des clubs (par exemple, tous les lundis matins, un groupe de femmes proches organisent des cafés chez l'une puis chez l'autre), et parce qu'elle a des engagements sociaux ailleurs, en ville pour ses loisirs, en Tunisie qui est le pays d'origine de son mari, ou encore dans ce village où le couple a acheté une maison pour sa retraite.

Ce principe de local choisi, on le retrouve aussi chez Bruno qui utilise volontiers le terme de « quartier » mais fréquente des lieux et des réseaux extrêmement précis : telles personnes de telles rues, tels immeubles, etc., notamment parce qu'il éprouve la difficulté de nouer des contacts avec des voisins qui déménagent régulièrement ou qui ne fréquentent le « quartier » que pour y dormir. Pierre quant à lui évoque avec plaisir un quartier dont il aime l'ambiance et la population – mais il s'agit du quartier où il ne réside pas et il ne dit rien de son propre quartier d'habitation.

Dans une société dispersée, l'échelle locale s'incarne dans des groupes et des réseaux sociaux d'interconnaissance choisie, l'engagement social n'étant pas une obligation de voisinage.

Les mobilités d'aventure

Les réseaux d'interconnaissance qui structurent les territoires du proche structurent aussi une bonne partie des mobilités plus lointaines de cette catégorie de population. Les co-présents ne sont pas, comme les insulaires, assignés à la proximité. Ils pratiquent régulièrement des mobilités au-delà des limites des territoires du proche. Les sorties « en ville » pour des moments de loisirs sont pratiquées de manière courante. Plusieurs de nos interlocuteurs ont des lieux de week-end ou de vacances habituels, intégrés de façon tout à fait usuelle à leur inscription territoriale : cabanons le long de la Vilaine, campings ou centres de vacances, maisons de famille. Plusieurs passent les frontières vers des pays étrangers pour des voyages d'agrément.

S'ils sont réguliers, ces déplacements plus lointains ne sont pas fréquents. Ils sont aussi vécus sur le mode de la rupture des routines, voire de l'aventure. L'inscription forte et ancienne dans la proximité tend à « éloigner » symboliquement les territoires non routiniers. Pour nos interlocuteurs issus des milieux plus modestes (employés, ouvriers), le centre-ville, perçu comme un espace « riche » ou le bord de mer sont déjà des territoires d'aventure. Pour eux, l'accès aux pays étrangers constitue une expérience valorisante.

Ces mobilités lointaines s'accomplissent souvent au sein des réseaux sociaux constitués dans la vie quotidienne de proximité. Les sphères d'intégration familiale, professionnelle et amicale balisent le déplacement lointain, qui est ainsi une aventure protégée. Le « loin » (géographique) est en quelque sorte encadré par les « proches », famille, amis, connaissances diverses. Constant et sa famille partent tous les ans en vacances et tous les ans, ils optent pour une nouvelle destination. Mais ce sont invariablement les centres de vacances du comité d'entreprise qui les accueillent. Ils y retrouvent, sinon les collègues directs de Constant, du moins les membres de la même entreprise. Le même Constant nous raconte qu'il a fait plusieurs déplacements en France dans le cadre de ses engagements syndicaux. Le dépaysement engendré par cette mobilité était fortement réduit par le contexte social où elle s'effectuait puisque Constant partait avec ses camarades de travail, pour rejoindre les locaux du syndicat. De la même manière, Louise est allée à plusieurs reprises en Tunisie, mais uniquement dans la famille de son mari. Elle est aussi partie en Allemagne mais c'était pour visiter une amie, ancienne voisine et résidente du quartier, partie vivre là-bas avec son ménage : *« elle m'avait fait promettre que je viendrais la voir. J'ai tenu parole. Pourtant chez moi, tout le monde me disait que j'aurais jamais le courage !! Eh bien si, j'y suis allée »*.

Dans tous ces cas, les appartenances sociales encadrent les déplacements et réduisent symboliquement la dispersion géographique. Les mobilités lointaines sont vécues comme des extensions des territoires de la vie quotidienne. Ces mobilités ne sont pas l'occasion de dépaysement ni de changements d'univers sociaux. Les co-présents vont loin pour retrouver leur ancien voisin de palier ou un membre de la famille. Les mobilités s'effectuent dans des espaces de grande proximité sociale et n'ont que peu d'impact sur l'identité du voyageur. Pour cette population, la mobilité n'est pas vécue comme une potentialité de changement de soi ni de son univers social.

L'exotique est quotidien

Dès qu'elle s'effectue hors des réseaux d'interconnaissance, la mobilité lointaine est volontiers critiquée. C'est le cas notamment du tourisme, « pris à parti » avant même souvent que l'enquêteur n'aborde la question. Le tourisme est appréhendé comme une « mobilité performance », une pratique de pure mise en conformité de soi à des normes sociales mais sans contenu véritable. Le rejet de cette mobilité est tel que certains de nos interlocuteurs passent d'abord sous silence leurs propres voyages par-delà les frontières (pour les « avouer » ensuite), ou alors ils les banalisent et affectent de ne leur accorder aucune importance, aucune prise sur eux-mêmes.

Lorsque Louise part quelques jours en Irlande ou en Allemagne, à aucun moment elle n'endosse l'identité de la touriste. La relation qu'elle nous fait de ses voyages est aux antipodes de ce type d'expérience : elle part non pas « visiter » un

pays ou des paysages mais parce qu'elle a « donné sa parole » à une ancienne voisine. Pierre fréquente souvent l'étranger, au rythme de presque deux voyages par an, un court en hiver, un plus long en été. Mais il revendique explicitement une pratique non-touristique. Il justifie ses déplacements par son activité sportive, la plongée sous-marine, et le désir de se mettre hors de portée de son travail : à l'étranger, il est inaccessible au téléphone portable, à la radio et aux journaux. Il n'a aucun discours de découverte du pays, d'appropriation de sa culture, de son patrimoine, etc. Le « tourisme » n'est qu'une mise entre parenthèses de sa vie quotidienne vécue sans conséquence sur soi, sans en faire un élément de distinction ou de conformité sociales.

Bruno présente lui aussi ses vacances sur le modèle de l'anti-tourisme revendiqué. Il ne va pas loin, à Belle-île en mer. Il pratique l'île depuis quinze ans, il y connaît beaucoup de monde, il y est inséré dans des réseaux sociaux. Ses enfants sont devenus de quasi-iliens. Bruno fait régulièrement venir sur l'île ses amis de Rennes. Voilà sa manière de lutter contre ce qu'il identifie comme le discours publicitaire de l'exotisme obligatoire, sa manière de se positionner comme émancipé de ce type d'injonctions sociales. En vacances, il reconstruit non loin de chez lui le « petit monde » qu'il pratique d'ordinaire à Rennes. Bruno critique la société dispersée en instaurant partout de la co-présence.

« L'envie d'évasion pour moi, c'est pas forcément d'évasion lointaine, ce n'est pas l'autre bout du monde. Quelquefois, j'entends les gens parler de voyages et de déplacements, et le déplacement devient une performance. Alors après les vacances, les gens se disent : "tu étais où, toi ?" La fierté de dire : "j'étais au Mexique, dans tel endroit !" Si l'occasion se présente, je suis suffisamment curieux pour sauter sur l'occasion, mais je n'ai pas envie d'être obligé de traverser la France pour aller en vacances ! [...] Tout cela renvoie à la publicité autour des vacances et des voyages, il y a toujours l'avion qui vient en filigrane dans l'image, les palmiers et puis je ne sais pas quoi d'autre pour les contrées lointaines. [...] Les vacances réussies, on a toujours l'impression que c'est partir loin. Et socialement, c'est quelque chose qui est cultivé. Non, ce qui est important c'est de trouver du plaisir et de l'évasion là où on est. »

Ce discours critique est typique des groupes vivant un hiatus de statut. Les co-présents vivent une situation de décalage. Ils ont d'une part des situations professionnelles soit modestes soit instables (contrat à durée déterminée, chômeur, travailleur précaire) mais avec des niveaux de qualification élevés, certains de nos interlocuteurs ayant un diplôme à bac + 5, voire un doctorat. Néanmoins dans un cas comme dans l'autre, leurs capacités économiques sont restreintes. Ils sont de plus, on l'a vu, retenus par leurs réseaux sociaux sur les territoires de proximité. Mais par ailleurs, ce sont des personnes qui ont une « ouverture culturelle » certaine : cinéma, lecture, etc. Ils vivent de ce fait une tension entre la curiosité pour « l'ailleurs » et la relative incapacité de lui donner corps. Ils critiquent

d'autant plus les injonctions sociales à la délocalisation : tourisme « clé en main », téléphone portable, télévision câblée, etc. qu'ils sont captifs de la proximité.

Qu'on nous comprenne bien : les navetteurs dont on parle plus loin peuvent aussi être critiques de la voiture, ne pas avoir la télévision câblée chez eux et se déplacer en ville à vélo. Mais au cours des entretiens, aucun d'entre eux n'a tenu à nous le faire savoir avec l'insistance spontanée des co-présents. Ces derniers se sentent tenus d'objectiver leurs rapports aux dispositifs de délocalisation en les présentant comme une distance critique à ce qu'ils identifient comme une « idéologie de la mobilité ».

C'est donc pour une bonne part dans la proximité que les co-présents vivent l'exotique, notamment à travers la pratique préférentielle de lieux et de rythmes « décalés », entre les espaces et les temps majeurs de la vie urbaine. Plusieurs de nos interlocuteurs fréquentent les franges urbaines, les entre-deux, les quartiers périphériques, tous ces endroits de la « ville interstice »¹³² qui n'imposent à priori aucun usage spécifique, qui ne sont investis d'aucune fonction pratique ou symbolique. Les rythmes de fréquentation de ces espaces sont également à contre-courant de ceux des « autres » : on prend les vacances lorsque tout le monde travaille et on travaille volontiers le week-end, on déambule le soir tard, dans des quartiers plus connus pour être des repoussoirs.

« J'adore déambuler, vraiment, ça n'a pas changé. Hier on s'est encore fait une virée en vélo, on n'a pas bougé de la journée, on bossait dans l'appart., vers 10 heure et demie [du soir] on a pris les clous et on est parti. On le fait beaucoup, beaucoup à pied aussi. [...] En vélo, je peux me retrouver dans des coins nases ! Je me suis déjà retrouvée en Zup sud, c'est moche, mais je m'arrête, j'essaie de voir par où je peux aller. »

La transformation de la ville sur elle-même, son jeu de destruction/construction, de friches prises et déprises inventent des espaces nouveaux. La physionomie urbaine changeante ouvre des lieux de découverte et de dépaysement dans l'espace du proche. Gérard dispose à 15 kilomètres de son domicile de la maison de ses parents décédés, en proche périphérie rennaise, dans ces couronnes qui ne sont ni ville ni campagne. Sa femme et ses enfants trouvent que cette maison est « trop » proche, trop peu dépayssante pour y passer ne serait-ce qu'un week-end, *a fortiori* des vacances. La valorisation ambiante de la mobilité lointaine disqualifie la maison. Cette disqualification inscrit la maison dans une sorte de *no man's land* symbolique. En allant régulièrement dans cette maison, Gérard vit alors une situation dont le caractère dépayssant tient à la mobilité plus lointaine des membres de sa famille.

¹³² Notion que l'on trouve chez Ulf Hannerz (*op. cit.*) et chez Laurence Roulleau-Berger (*op. cit.*).

A travers ces pratiques de « décalage », les co-présents expérimentent une mobilité réflexive, tournée vers la découverte de soi. Passer le mois d'août à Rennes à faire du vélo dans des coins inconnus permet de se décentrer d'un rapport usuel à la ville et d'un rapport à soi-même, et inscrit la mobilité dans un registre d'expérience personnelle et intime. Ce qui est pour eux le véritable dépaysement peut faire l'économie des kilomètres. La déambulation, la flânerie constituent des modalités importantes de cette expérience. Déambuler, c'est se fondre au paysage, rompre avec les frontières de soi-même, entrer en résonance avec l'environnement. Nous avons vu que la déambulation est un mode partagé avec les débutants. Pour les co-présents, la déambulation est une pratique de toute la vie, y compris de la vie adulte. Elle est de plus une modalité usuelle du rapport à l'espace qui se conjugue à une volonté affichée d'appropriation des lieux, de donner un sens fort et palpable à son environnement quotidien.

La mondialisation du proche

Les co-présents ont des pratiques de dispersion réduite. Ils sont installés depuis longtemps dans les mêmes lieux où ils vivent des engagements sociaux forts et généralistes. Ils sont critiques de la mobilité qu'ils présentent comme une idéologie, une mode, un simple cadre de conformité sociale. Mais cet ancrage compte des éléments qui incorporent « le monde » dans les territoires du proche ; les espaces de la co-présence sont largement traversés, investis par des espaces lointains.

Louise donne un exemple simple et usuel de ce paradoxe. Elle n'a jamais habité ailleurs qu'à Rennes mais elle est mariée à un tunisien ; et si faute d'argent, elle n'a pas accès à la Tunisie touristique, c'est une destination qu'elle pratique tous les ans depuis 30 ans¹³³.

Dans la mondialisation du proche, il faut aussi prendre en compte le fait générationnel qui témoigne de changements considérables. Prenons l'exemple de Mireille. Elle naît il y a une soixantaine d'années dans une campagne proche de Rennes. Enfant, elle vit dans la maison que ses parents et ses grands-parents partagent. Elle est ensuite scolarisée en internat au village voisin. Elle se marie à vingt ans et s'installe à Rennes qu'elle ne quittera jamais. Voilà quelqu'un qui a

¹³³ D'où l'importance de mieux intégrer les questions relatives aux migrations et aux relations inter-ethniques dans la compréhension des sociétés dispersées. Comment articuler le développement d'Internet et les phénomènes migratoires dans la compréhension du monde moderne ? Si la complexité des rapports entre les territoires (local/global, loin/proche, physique/virtuel, etc.) est une dynamique centrale du changement de nos sociétés, les faits migratoires pourraient être étudiés avec profit car ils participent bien depuis un siècle et demi (au moins) au mouvement de recomposition des territoires à l'échelle planétaire. Or peu de chercheurs s'y intéressent dans cette perspective. C'est le cas toutefois d'Alain Tarrus (*Les nouveaux cosmopolitismes, op. cit.*) et d'Alain Battegay et al., *Centralité immigrée. Carrefour de mobilités et territoires réticulaires. Le cas de la place du Pont à Lyon*, rapport pour le ministère de l'Équipement, juin 2003, 187 p.

vécu longtemps dans une dispersion extrêmement faible. Mais à travers ses trois enfants, Mireille vit un univers radicalement différent car fortement dispersé. Chacun des trois enfants a fait plusieurs voyages à l'étranger pour des vacances mais aussi, pour l'un d'entre eux, pour un stage professionnel aux Etats-Unis. Ils habitent tous dans des villes éloignées : Caen, Orléans et Boulogne-Billancourt.

Pour cerner plus précisément l'imbrication étroite entre le local et le mondial, nous proposons d'analyser en détail l'entretien que Bruno nous a accordé. Bruno a 47 ans, il est marié et père de deux enfants. Il a une activité indépendante de psychologue consultant et intervient dans des cliniques, des écoles et des centres d'accueil. Dans l'analyse de l'entretien, nous serons attentif d'une part aux indicateurs d'ancrage et d'autre part aux indicateurs de « mondialisation ». Ou, pour le dire autrement, nous montrerons comment la dispersion la plus réduite coexiste chez Bruno avec la dispersion la plus grande.

Bruno est né à Fougères, petite ville à une quarantaine de kilomètres de Rennes ; c'est également le cas de sa femme. Il a passé son enfance et sa jeunesse dans la même maison. Au moment de ses études, il vient s'installer à Rennes et adopte pour quelques années le système classique de location d'une chambre ou d'un studio pour quelques mois entrecoupés des vacances chez les parents. Pourtant à chaque emménagement, Bruno fait l'effort de s'installer le mieux possible.

« Moi, dans ma tête, quand je m'installe, je n'anticipe jamais sur le temps que ça va durer. Quand je m'installe, c'est pour longtemps. [...] J'ai besoin d'agir sur mon environnement, je ne me sens pas nomade à ce niveau-là. Quand je m'installe, je fais mon nid, même si ça va durer que six mois, j'ai besoin de ça pour m'y retrouver. »

Ce trait de caractère qui s'affirme lors de la période d'étude ne s'estompe pas, bien au contraire. Au moment où nous le rencontrons, Bruno vient d'emménager dans une belle maison et il consacre tout son temps à refaire son « nid » :

« Je déteste les déménagements, je trouve que c'est toujours compliqué, matériellement. Et puis moi, j'ai des tonnes de bouquins, des choses, [...] donc c'est toujours compliqué de reconstruire mon espace de référence, de reconstruire mon espace où je vais retrouver justement toutes affaires. Je sais bien qu'à chaque fois, ça me prend six bons mois, et que, en gros, c'est six mois que je pourrais occuper à autre chose éventuellement, donc c'est vrai que je ne vis pas les déménagements avec plaisir, forcément. [...] Il faut que je retrouve des repères, et ça c'est compliqué, quand il faut reconstruire tout un cocon et s'y sentir bien, ce n'est pas du premier coup, il faut réaménager, changer. C'est vrai que ça demande un temps important avant de trouver une espèce de stabilité. »

Encore étudiant, Bruno rencontre sa future femme. Ensemble, ils prennent un appartement plus spacieux que leur studio d'étudiant. Ils s'installent dans un quartier du Nord de Rennes où ils vivent encore plus de vingt ans après.

« Je me mets dans le jardin et je vois la fenêtre de mon dernier appartement qui était exactement de l'autre côté de la rue, au carrefour. Mais l'appartement précédent, il est à 150 mètres à peine, et le tout premier qu'on a occupé en arrivant sur le quartier est à 400 mètres. On a fait 400 mètres en 20 ans. »

Bruno raconte ensuite comment il a noué des relations avec des voisins, à partir de l'école de leurs enfants respectifs, sorte de point de rencontre et de nœud des sociabilités. Les liens formels entre parents deviennent des liens d'amitié qui s'institutionnalisent dans des pratiques de « table ouverte » chez les uns et les autres, de surveillance partagée des enfants, de rassemblements impromptus le samedi midi avec un pique-nique sur la table de ping-pong d'un square, etc. A partir de ce réseau de sept à huit ménages, Bruno devient un des médiateurs entre le réseau des voisins et le bailleur-gestionnaire des immeubles. Bruno et quelques autres s'instaurent de façon informelle et néanmoins reconnue comme les animateurs de la vie quotidienne du « quartier ».

Bruno annonce clairement que *« pour rien au monde, je n'irai [habiter] sur Villejean »*, quartier situé à dix minutes à peine en voiture mais symboliquement, socialement de l'autre côté de la planète. On peut donc pour le moins, concernant Bruno, parler d'une stabilité résidentielle certaine.

Mais ce que les propos précédents ne disent pas, c'est qu'une bonne partie des amis et des ménages impliqués dans la co-présence de Bruno sont d'origine étrangère. Ce que l'on pouvait imaginer du localisme étroit de Bruno est brutalement démenti. Sans quitter Rennes, il projette une partie de sa vie quotidienne, de ses pensées, de son attention, de sa curiosité, de sa manière d'être dans des espaces lointains (africains en l'occurrence) par le truchement des membres de son réseau social.

« C'est complètement le hasard, mais parmi les premiers [habitants du quartier] avec qui j'ai noué, le premier était kabyle. Et puis après, dans la même cage d'escalier, il y avait un éthiopien. Et le troisième, il est camerounais. »

Le hasard qui préside à ce type de rencontres et d'ouverture indirecte à une société dispersée à, chez Bruno, plusieurs sources. Ainsi, son père était responsable syndical et Bruno se souvient enfant, avoir vu passer chez lui plusieurs collègues syndicalistes, certains africains. Bruno évoque aussi pour « expliquer » cet élan vers des personnes étrangères son physique.

« J'ai des copains arabes qui me disent que c'est mon côté arabe. Même si je ne suis pas [arabe] mais on me dit toujours, "tu serais avec nous au Liban, tu passerais pour un Libanais" »

On peut avancer que les personnes ayant elles-mêmes une grande expérience de la dispersion – c'est le cas des immigrés – sont plus ouvertes, attentives aux démarches de contact. On peut également penser que Bruno cherche dans le contact avec des étrangers une compensation à un désir frustré de voyages. Ces liens sont anciens. Etudiant, Bruno était déjà engagé dans des relations qu'on pourrait dire mondialisées.

« Je me souviens que pendant toute la période des études j'étais très intégré dans la communauté africaine. C'est même moi des fois qui leur parlait [à ses camarades africains] des musiques, des trucs comme ça, qui leur refilais des disques qu'ils ne connaissaient pas. D'ailleurs, souvent je dis qu'un des compliments que l'on m'avait fait, c'était un copain black qui m'appelait le « blanc-noir », ou un truc comme ça. »

Dans le quartier qu'il habite après ses études, Bruno noue donc des relations (entre autres) avec des personnes d'origine étrangère. Ces contacts sont pour lui le cadre d'un investissement significatif des pays concernés.

« Je ne suis pas un voyageur au sens déplacement géographique, je pratique le voyage intérieur [...] Je vais vous raconter un truc qui m'irrite toujours. Je connais des personnes qui voyagent mais qui reviennent les mains vides. Des gens qui avaient été sur le terrain, je leur disais : " ben tu as vu ça ? ", " ah non... Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ? " Et je me disais, ce n'est quand même pas possible que ça leur échappe. [...] Moi, en fréquentant des gens d'origine différentes, j'apprends plein de choses sur les pays. J'ai un grand copain qui est burkinabé, on se voit quotidiennement, et je vis les choses qui se passent au pays comme lui, je discute politique avec lui et j'ai jamais foutu les pieds au Burkina. La Kabylie, c'est pareil. Quand je les rencontre, je leur demande "comment ça va au pays ?" J'attends des nouvelles, comme si j'étais de là-bas... [...] Concrètement, j'ai envie d'être informé à travers les journaux de ce qui se passe en Éthiopie, je lis la littérature du pays, je regarde des films enfin, il y a vraiment cette démarche un peu rationnelle d'en savoir, de découvrir. »

Cette mondialisation de la co-présence de Bruno passe par une combinaison des mobilités physiques des amis immigrés de Bruno et des mobilités virtuelles et représentationnelles de ce dernier, lesquelles le dissuadent d'aller vraiment en Afrique.

« Je pourrais aller en Afrique mais ça ne m'intéresse absolument pas. Je sais que les gens vont me voir comme le touriste qui débarque, qui vient faire son petit tour et qui s'en va. Moi, ce qui m'intéresse, c'est d'aller en profondeur avec les gens d'abord, parce que la géographie, le paysage, c'est vrai que ça peut être intéressant mais ce n'est pas ce qui est primordial, c'est le contact avec les gens [...] Je ne peux découvrir que s'il y a une certaine intimité qui s'installe. »

La particularité de cette inscription territoriale tient moins aux pratiques concrètes de la dispersion, globalement réduite en terme de kilomètres et de lieux d'ancrage qu'aux discours qui la sous-tendent. Nos interlocuteurs adhèrent à un idéal contemporain de l'ailleurs mais ils l'atteignent par le voyage sur eux-mêmes dans la proximité géographique, plutôt que par le déplacement.

3. Les navettes

Une troisième logique est celles des navettes et des navetteurs. Ce terme est d'ordinaire réservé aux allers-retours entre le domicile et le travail. Mais on peut de notre point de vue en élargir la portée aux allers-retours pratiqués, sur des rythmes temporels différents et à des échelles géographiques diverses, entre le domicile principal et la maison de famille, entre le domicile et les lieux de vacances, notamment à l'étranger, ou encore entre la maison et le supermarché. C'est en effet le multi-ancrage dans quelques lieux fréquentés de manière régulière qui caractérise cette inscription territoriale.

L'étendue sans frontière

Le terme d'étendue s'entend dans un double sens. D'abord, celui des « métriques ». Les navetteurs vivent de manière usuelle, sinon quotidienne, à l'échelle de plusieurs dizaines voire centaines de kilomètres à partir de leurs domiciles. Si les insulaires sont assignés aux territoires piétons, les navetteurs vivent à l'échelle des territoires de l'automobile¹³⁴. Les déplacements professionnels, les déplacements de loisirs, les visites à la famille, les relations téléphoniques balisent de larges territoires régulièrement parcourus par le corps, à travers les médias mais aussi la pensée.

Le terme d'étendue renvoie aussi à l'idée d'un espace qui n'est bridé par aucune frontière. La maîtrise des modes de communication et des moyens de déplacement, la relative aisance pécuniaire, l'apprentissage de la dispersion effectuée à travers les parcours résidentiels font que « tout » est mentalement accessible. Les personnes projettent dans une même continuité spatiale l'espace de leur quartier d'habitation, la ville où résident leurs parents ou leurs amis à quelques heures de

¹³⁴ Du titre de l'ouvrage de Gabriel Dupuy, *Les territoires de l'automobile*, Anthropos, coll. « Villes », 1995, 216 p.

route, les lieux de loisirs et de travail qui peuvent être situés à plusieurs dizaines de kilomètres du domicile et qui sont pratiqués de manière banale : aller passer depuis Rennes la soirée à Saint-Malo ou à Cancale, soit un déplacement de l'ordre de 150 kilomètres pour un restaurant du soir en semaine, passer le dimanche après-midi à déambuler en voiture autour du golfe du Morbihan, soit près de 300 kilomètres en quelques heures, sont des déplacements effectués sur le mode de l'impulsion du moment.

Mais au-delà même des territoires de l'automobile, l'inscription territoriale usuelle intègre les voyages à l'étranger qui sans être fréquents sont réguliers. Pour certains de nos interlocuteurs, l'Égypte est (presque) mise sur un pied d'égalité avec le village où ils ont une maison de campagne.

Le multi-ancrage

Cette population est véritablement multi-ancrée. Si le domicile constitue un centre important, d'autres polarités structurent aussi nettement l'inscription territoriale. Les parcours résidentiels d'Ego et de ses proches, les différentes mobilités quotidiennes dispersent les lieux significatifs aux yeux des navetteurs, c'est-à-dire des lieux où ils vivent des intégrations sociales durables. Les dimensions de l'identité de l'individu ne sont pas localisées dans une proximité territoriale mais sont au contraire éclatées.

A une échelle réduite au département, une personne affirme par exemple, « *je dis toujours que j'ai trois pays : le pays de Rennes, le pays de Fougères et le pays de Bain* ». Voilà quelqu'un qui se pense d'emblée à travers trois lieux, lesquels tous l'objet d'une appropriation usuelle, de pratiques sédimentées, d'habitudes et d'entretien de réseaux de relations. Cet éclatement géographique, on l'observe aussi dans l'énoncé par Catherine des lieux qui comptent pour elle : son appartement ; le Finistère, à deux heures de Rennes, où elle dispose d'une maison familiale, de souvenirs et d'un réseau relationnel ; mais aussi l'Égypte et l'Italie, pays visités à plusieurs reprises et avec lesquels le lien est entretenu au gré des lectures, des films et de la consultation des catalogues de maisons à louer qui scandent toute l'année la préparation des vacances. Pour Jean-Marie, le multi-ancrage l'inscrit dans son territoire d'origine près de Dijon, à Aix en Provence et à l'échelle de la Bretagne toute entière sillonnée en tous sens depuis plusieurs années. Quant à Stéphane, il se partage (presque) équitablement entre Rennes où il vit, Bordeaux, sa ville natale où il visite plusieurs fois par an sa famille, et Brest, lieu des vacances familiales et de ressources intimes autour de la mer.

Pour cette population, les « lieux qui comptent » ne sont pas uniquement ceux de la proximité géographique comme chez les co-présents. Ce sont des lieux « lointains » et discontinus mais régulièrement pratiqués à travers les déplacements, le téléphone et d'une manière plus générale une attention aux événements qui y surviennent. Ainsi, pour les navetteurs, être soi c'est maintenir avec les lieux dispersés des liens affranchis du face à face.

Etre soi à la carte

Dans l'ordre de la co-présence, les appartenances sociales majeures de l'individu sont inscrites dans un territoire continu et de (relative) proximité. Là, ce n'est donc pas le cas. Si l'espace est perçu dans une continuité où tout est potentiellement accessible, les personnes projettent néanmoins des dimensions différentes d'elles-mêmes dans chacun de leurs lieux d'ancrage. La continuité spatiale est vécue sur le mode de la différenciation des expériences sociales. La dispersion territoriale de soi permet de « manipuler » des différentes facettes de son identité. Les personnes se composent elles-mêmes dans cette mosaïque de lieux, en fonction de leurs « besoins » ou de leurs désirs. Chaque lieu constitutif de l'inscription territoriale est connoté en fonction des rôles qu'elles peuvent y jouer, mais aussi en fonction des sensations qu'ils procurent. Plusieurs de nos interlocuteurs nous ont raconté, par exemple, qu'ils se réservaient certains lieux pour des moments de ressourcement personnel ; fatigués du travail ou de la vie de famille, ils vont passer quelques heures dans un endroit où ils savent trouver des rythmes, des sensations et des paysages réparateurs.

Dès lors que les navetteurs maîtrisent la distance géographique parce qu'ils ont les compétences et les moyens financiers du déplacement, ils peuvent décider d'intégrer ponctuellement tel monde social (familial, amical, etc.) tout en maîtrisant aussi la manière dont les différentes facettes de leur identité vont ou non s'imbriquer. Selon les périodes de leur vie, les envies du moment, les personnes peuvent rapprocher telle et telle de leurs sphères d'appartenance ou les éloigner.

Donnons quelques exemples de cette composition territoriale de soi à la carte. Pendant toute une période de sa vie, Jean-Marie ne visitait ses parents, en Bourgogne, que quelques fois par an. Puis il a divorcé. Sur toute la période de cette séparation difficile, il retournait aussi souvent que possible près de Dijon, où il retrouvait sa famille proche mais aussi les paysages de sa jeunesse et les activités qui étaient alors les siennes (promenade en campagne, cueillette des champignons, etc.) Il a ensuite refait sa vie avec une nouvelle compagne et dès lors, il a repris des distances vis-à-vis du territoire des origines.

Michel offre, lui, un exemple parlant d'inscription socio-territoriale fortement ségrégée, dissociée. Il participe à trois sphères sociales qu'il maintient nettement séparées. La sphère domestique en premier lieu. Il réside chez ses parents, rend visite très souvent à ses frères, sœurs et oncles et tantes qui habitent dans un rayon de quelques dizaines de kilomètres. Ajoutons à ça sa participation à des activités associatives et politiques et encore les animations de « sa » rue ritualisées de deux à trois fois par an, dans une fête qui réunit les habitants des maisons voisines. Cette sphère domestique est localisée sur Rennes et ses environs. La sphère professionnelle est située, depuis douze ans, sur Fougères (à 40 km de Rennes) ; Michel s'y rend quatre à cinq fois par semaines (hors vacances scolaires) – ces déplacements quasi quotidiens lui prennent presque deux heures aller-retour. Michel apprécie son lieu de travail et la ville qui l'entourne, où il se promène le midi seul ou avec des collègues. Enfin, les vacances. Elles sont partagées tous les

ans en deux moments du voyage lointain en cours d'année et de trois semaines en Ardèche, l'été. Ce programme est stable depuis plusieurs années, comme le choix de l'hôtel, invariablement le même. Tous les ans, il y retrouve les mêmes personnes qui convergent de la France entière vers une centralité ponctuelle et spécialisée. Mais les contacts entre ses amis de vacances sont nuls, inexistant pendant l'année : ni courrier ni téléphone ni visite.

Dans ces cas, la maîtrise de la distance permet aux individus de pondérer leurs engagements sociaux. Soit, dans le cas de Michel, en maintenant durablement cloisonnées trois facettes - familiale, professionnelle et amicale - de son identité ; soit, pour Jean-Marie, en les recombinaisonnant dans le temps. Le divorce et l'isolement qui s'ensuit l'amènent à réinvestir pour un temps un lieu, à renouer avec une définition de lui plus jeune. Puis, ayant « refait sa vie », il s'éloigne à nouveau, au propre et au figuré, de ses territoires du passé.

La logique du retour et ses ressorts

La logique de l'aller-retour structure aussi le parcours résidentiel des navetteurs qui peut être caractérisé en trois moments.

La première séquence est celle des années de jeunesse. Nos interlocuteurs vivent avec leurs parents une installation longue de plusieurs années dans le même lieu. Il s'agit rarement du lieu de naissance, mais plutôt de celui où leurs parents se sont établis au moment de la naissance de leurs enfants. Ce territoire est celui des années de socialisation, des activités et des amitiés de l'enfance et de l'adolescence.

La première étape prend fin au moment de la mise en couple et de l'entrée sur le marché du travail. Nos interlocuteurs, plutôt des cadres moyens et des fonctionnaires, s'engagent alors dans une mobilité résidentielle qui les amène souvent à changer de région, notamment vers la région parisienne. La conquête de l'autonomie justifie cette dispersion. Il s'agit de s'engager dans la vie autonome. La mobilité d'affranchissement consiste dans la mise à l'épreuve de soi par la confrontation à de nouveaux espaces. C'est le moment de s'émanciper, par l'éloignement, de la tutelle parentale, celui de « faire ses preuves », entre autres choses sur le plan professionnel. C'est aussi le temps de la construction du couple dans la liberté que procure la mise à distance des références et des modèles parentaux. Cette séquence peut durer plusieurs années et intégrer l'arrivée des enfants. Son économie territoriale est souvent complexe du fait tant de la fréquence que de l'amplitude géographique des déménagements étendus sur plusieurs villes et régions.

La troisième séquence débute avec l'apparition chez nos interlocuteurs d'un désir d'ancrage, de « poser les valises ». Les motivations de ce choix sont pour partie d'ordre familial. Les enfants sont nés, ont grandi et les personnes jugent important de leur « donner des racines », selon l'expression de Catherine. Le

rapport au territoire est vécu et construit à travers l'idée qu'être, c'est être de quelque part, pouvoir revendiquer une appartenance, une identité territoriales, s'insérer durablement dans des réseaux sociaux, s'approprier un territoire qui sera progressivement enrichi de souvenirs, de trajets routiniers, de pratiques habituelles. Nos interlocuteurs souhaitent faire profiter leurs enfants de ce dont ils estiment avoir bénéficié eux-mêmes dans leurs premières années : un territoire bien structuré. Les rythmes temporels des individus « s'allongent ». Au temps court des changements professionnels et des déménagements se substitue le temps long de la projection dans une installation durable. L'économie de la vie individuelle se recompose. Dans la seconde séquence, l'individu est fortement investi dans deux sphères à la fois : son couple et son travail. L'absence d'enfant offre une grande liberté d'ajustement des deux engagements. Sans enfant, la mobilité résidentielle permet de composer librement l'intégration de soi dans le couple et dans la sphère professionnelle. L'arrivée des enfants modifie cette économie. La sphère familiale et le statut de parents prennent une importance déterminante. La mobilité, auparavant perçue comme le cadre du choix de ses engagements sociaux (professionnels, amoureux, amicaux, familiaux), est désormais considérée comme un risque d'instabilité, de perturbations. Progressivement la vie professionnelle est subordonnée à l'impératif de stabilité géographique et ses visées éducatives. Dans la seconde période, le rapport au lieu est anecdotique, second, relégué derrière les opportunités et les désirs. Les priorités s'inversent et, par exemple, des mutations professionnelles éventuellement intéressantes sont refusées.

L'élément singulier de cette dernière étape réside dans le retour vers la région d'origine. En effet, nos interlocuteurs pouvaient bâtir des territoires stables là où ils étaient. Mais tous ont pris la décision de réintégrer la région où leurs parents vivent (La Bretagne, puisque nous avons enquêté des Rennais). Bien sûr, des raisons pratiques connues ont pesé dans le choix. La proximité des grands-parents et des proches offre une aide appréciable pour la garde des enfants ou d'autres formes de soutien, financier ou matériel. Mais d'autres raisons existent, plus difficiles à cerner précisément dans le cadre de nos entretiens. D'une part, « quelque chose » de l'ordre du sentiment d'avoir achevé sa période probatoire : l'initiation est terminée, le statut d'adulte à part entière est acquis et l'on peut retourner vers les siens. D'autre part, le désir de renouer avec un « paysage » familial, consubstantiel de l'identité profonde des individus, alors que se pose à eux la question de la transmission d'une identité à leurs enfants. Le terme de paysage doit être pris dans un sens général, comme un type d'environnement et de rythme de vie, mais aussi au sens premier du mot : nombreux sont ceux qui ont évoqué le plaisir de vivre à nouveau près de la mer.

Nous avons observé cette logique du retour chez plusieurs de nos interlocuteurs, et de manière particulièrement nette dans le récit de François, cadre supérieur dans une entreprise privée. On y voit comment, dans un premier temps, s'articulent la mobilité d'affranchissement et l'intégration professionnelle et

conjugale, qui se recombinent ensuite au moment du « retour ». Prenons le temps de suivre pas à pas, dans ses ressorts, cet itinéraire typique.

François est originaire de Châteaugiron, à 25 kilomètres de Rennes, où ses parents résident encore. François fait toute sa scolarité puis ses études à Rennes. Une fois diplômé d'une école d'ingénieurs, plusieurs postes professionnels lui sont offerts sur la Bretagne, à Brest, à Lorient, à Rennes. Mais il décide de partir, motivé par le désir de se confronter au « vaste monde », soucieux aussi de faire, avec un peu de retard, comme ses camarades. Il s'engage dans le cosmopolitisme d'expérimentation de soi, en couplant cette démarche à son intégration professionnelle.

« [Ce choix de partir] C'était aussi par rapport aux parents, se dire "finalement, t'as fait toutes tes études à Rennes". Je regardais tous mes collègues qui venaient de Brest, de Lorient ou de plus loin, ils avaient été contraints par les études de se déplacer, alors que moi, j'étais resté dans l'aire rennaise. J'avais ce besoin de me dire "moi aussi, je vais aller découvrir autre chose que Rennes et les alentours". J'avais cette idée de découvrir des régions. »

Il accepte la proposition d'un grand groupe du BTP d'un poste à Clermont-Ferrand, où son amie, qui deviendra son épouse, fait ses études. S'ensuit pendant plusieurs années un pas de deux, un chassé-croisé de mutations-promotions pour François, d'études à Clermont-Ferrand puis à Lyon pour son amie qui trouve ensuite du travail à Auxerre. Le régime de vie qui se met en place est celui d'une mobilité résidentielle fréquente du couple, d'une mobilité quotidienne très importante pour François, qui passe la semaine dans sa voiture pour le travail et une partie du week-end également dans sa voiture pour retrouver sa compagne. Le kilométrage permet de mener de front expérimentation de soi, intégration du couple et intégration professionnelle. Précisons qu'au cours de ses premières années, François est soucieux d'obtenir des postes professionnels intéressants, et que lui et sa femme souhaitent que celle-ci travaille.

Le couple pratique une mobilité de stratégie professionnelle couplée, imbriquée à une mobilité de découverte, de liberté. C'est avec plaisir que François passe du temps sur les routes à découvrir des sites, des chantiers, des équipes et à se découvrir lui-même dans le rôle du responsable d'équipes, en même temps qu'il expérimente la liberté tout court d'aller et de venir. Toutefois, sa liberté est « encadrée » par les modalités de gestion du personnel des grands groupes. A plusieurs reprises, François ne peut pas refuser les postes qu'on lui propose. Dans certains milieux professionnels, la mobilité est une obligation du débutant ou du « raté »¹³⁵.

¹³⁵ Le cas de François illustre bien le modèle du sherpa évoqué par Alain Tarrus (*Les nouveaux cosmopolitismes, op. cit.*) ou le modèle de la doublure de Luc Boltanski et Eve

« Au bout de quelques mois, on m'a dit "on a un secteur à St Flour dans le Cantal, tu vas partir là bas". C'est le jeu, c'était clair, pour apprendre le métier. Au bout d'à peine un an, on m'a dit "t'as fait tes classes, donc deux possibilités, soit tu retournes à Clermont pour un poste d'étude, soit tu pars à Bourg-en-Bresse pour un poste de conduite de travaux". A l'époque, j'avais pas trop envie de rester en bureau d'étude, donc j'ai dit "je vais faire un poste de travaux", donc j'ai été muté à Bourg-en-Bresse, à Nantua exactement. Ca posait un certain nombre de problèmes, ma future épouse était encore étudiante à Clermont, et j'étais à Nantua. Ca faisait des allers-retours pour moi : je travaillais la semaine sur Nantua et je rentrais le week-end sur Clermont. Il y a eu un passage assez compliqué où elle habitait Clermont, j'habitais Nantua, enfin, à côté, Ambérieux. Etant donné que l'appartement de Clermont était un peu grand pour elle toute seule, elle a déménagé pour prendre plus petit. [...] »

« Ensuite, elle a voulu faire un DESS de ressources humaines, à Lyon. On s'est retrouvé tous les deux à Lyon, dans un même logement. [...] Ma femme a fini son DESS en septembre 93, elle s'est retrouvée sur le marché de l'emploi, elle a trouvé quelque chose à Auxerre, dans une collectivité territoriale. Re-déménagement, forcément, moi prenant un appartement à Bourg-en-Bresse, puisque toujours m'occupant du secteur montagne, basé à Nantua et elle à Auxerre. [...] Notre système, c'était moi la rejoignant le week-end à Auxerre, elle ayant un appartement un peu plus grand, et dans notre esprit, c'était effectivement moi qui devais le plus possible me rapprocher de son univers professionnel et géographique. »

A partir de ce moment, l'état d'esprit de François change. Le couple s'est marié et l'on peut imaginer que les époux commencent d'envisager la venue d'enfants. Pour la première fois, François va arbitrer son intégration conjugale au détriment de sa carrière professionnelle – ce qu'il n'a pas fait avant le mariage.

« Début 94, j'ai commencé à tirer la sonnette dans mon milieu professionnel et à mon patron pour dire "je suis à deux heures de route de mon épouse", on venait de se marier, "j'aimerais connaître les possibilités qui seraient susceptibles de m'être offertes dans la partie Yonne, Bourgogne, voir Seine et Marne"... J'avais rencontré le directeur du personnel à Paris, et il m'avait dit "vous êtes jeune, attendez un petit peu, il y aura peut être des possibilités d'ici un an...". Ca m'avait pas trop plu ni convaincu, donc un mois ou deux après, j'ai commencé à faire des candidatures spontanées sur

Chiapello (*Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1999, particulièrement les pp. 444-461.) Ces auteurs montrent que dans bien des cas la mobilité professionnelle n'est pas une source de pouvoir mais plutôt l'indicateur d'une position subalterne.

le département de l'Yonne et le premier avril, je donnais ma démission à l'entreprise FAGER parce que j'étais embauché à Auxerre, le même profil de poste, dans une entreprise qui est également la filiale d'un grand groupe, STG. Je prends mes fonctions en juin 94 à Auxerre. »

C'est aussi dans ce nouveau contexte de mariage, de projets d'enfants, de perte de centralité de la carrière professionnelle, du sentiment d'avoir mené à son terme la démarche d'expérimentation de soi que François fait le lien explicite entre le choix du couple d'une « petite maison » et sa pratique d'enfant. Au moment où il envisage de devenir parent à son tour, il « convoque » la pratique résidentielle que ses parents ont choisie pour lui : la maison, et non plus l'appartement. François commence d'analyser et de construire sa situation par analogie pratique rétrospective avec son passé ; il revient sur ses traces et se prépare en quelque sorte à renouer avec une continuité.

« Au bout de six mois, déménagement, l'appartement devenait trop petit. Novembre 94, on trouve une petite maison, première fois qu'on déménage dans une maison... Enfant, j'ai toujours vécu dans une maison, jamais en appartement. Entre 1990 et 1994, on a changé 6 ou 7 fois d'appartement. Bref, on aménage, toujours en location. »

Les enfants arrivent et avec eux le questionnement sur l'intérêt de l'achat d'une résidence principale qui augure d'une stabilisation, d'un net changement de régime de mobilité, d'une reconfiguration totale de l'inscription territoriale. Comment François présente-t-il les choses ? D'abord il note que le couple vit à Auxerre depuis quatre ans, que ces quatre années de stabilité constituent presque un exploit pour eux, et qu'il est donc légitime de vouloir partir ailleurs. Par ailleurs, il a évolué professionnellement et il estime être arrivé au bout d'une séquence. Là encore donc, le changement est légitime. Bref, l'acteur se donne de « bonnes raisons » de mettre en œuvre ce projet de retour, dont nous faisons l'hypothèse qu'il était « là », inscrit dans l'histoire de François et de son couple depuis longtemps.

« A partir du moment où on a eu les enfants, on s'est posé la question de savoir s'il faut acheter quelque chose sur l'Auxerrois. En 98, est arrivée ma deuxième fille. On se repose des questions, à savoir si on reste ici, on achète quelque chose, on se fixe quelques années... Même si on était là depuis quelques années, c'était un exploit, c'était un point d'ancrage depuis 4 ans. Moi, j'avais évolué professionnellement en changeant de poste en 96, toujours dans la même structure, mais j'arrivais un peu au bout de mon poste fin 98, donc j'ai demandé à bouger, avec cette fois-ci, la réflexion de me dire que dans l'arc atlantique, grand Ouest, ce serait sympa. »

Au moment où les enfants sont là, il faut arbitrer de manière à être présent auprès d'eux, à leur assurer un environnement de proximité, de suivi éducatif proche - du moins, François n'imagine pas qu'il puisse en être autrement. Là encore, il appuie cet argument sur son propre passé, passé qui est ainsi singulièrement présent dans cette phase de prélude au retour.

« A partir du moment où on a eu les enfants, il n'était pas possible de me dire "je vais aller habiter à 200 km et ne pas voir les enfants". Ca me semblait complètement idiot. Les efforts qu'on a faits au départ entre Clermont, Bourg, alors qu'on était que deux, pour démarrer, c'était évident, ça m'a semblé une évidence. Au contraire, avec les enfants, de ne pas casser cette structure de famille. J'avais vécu des choses avec mon père, qui a fait beaucoup de déplacements, et je pense que ça a du rejaillir sur moi, inconsciemment ou consciemment, j'en sais rien... [...] Il travaillait dans le bâtiment. On ne le voyait pas la semaine, il travaillait au parlement de Strasbourg, par exemple, il a travaillé à Deauville, sur des chantiers type « marina », les maisons sur l'eau, il a fait des choses assez extraordinaires mais qui nécessitaient forcément des séparations familiales. Partir un an en Martinique, c'était vraiment pour ramasser la cagnotte pour faire construire sa maison. Mais, moi, à partir du moment où on a eu les enfants, ça aurait été mal venu de dire "j'accepte un poste ailleurs et je les laisse tomber un peu, je ne pense qu'à moi et à ma vie professionnelle", c'était pas du tout ce que j'avais imaginé pour la suite. »

Concrètement, il faut dégager du temps pour pouvoir s'occuper des enfants. Pendant plusieurs années, François est parvenu à concilier réussite professionnelle et réussite conjugale en consacrant de nombreuses heures par semaine à faire des centaines de kilomètres de voiture. La venue des enfants impose un changement de cette économie de vie quotidienne. François revoit à la baisse ses ambitions professionnelles. Sans « décrocher » véritablement, sa courbe de progression professionnelle s'écrase un peu car le critère géographique prend le pas sur la promotion professionnelle. Il prend d'abord un premier poste à Rennes qui ne l'intéresse pas vraiment (« *je ne prends pas trop de risque* ») mais qui a l'avantage de l'engager fermement dans le « retour ».

« Début mai, une personne en Bretagne me rappelle et me dit "j'ai un poste à vous proposer", qui était un peu différent de ce que je faisais. Au départ, je lui dis "je sais pas", et puis je suis allé voir, et je me suis dit "je prends pas trop de risque quand même, c'est une évolution hiérarchique, et puis c'est dans l'Ouest, à Rennes, j'y vais". C'était au mois de mai. En juillet, j'étais ici. J'étais entre l'hôtel et chez mes parents et ma femme restant sur Auxerre avec les deux enfants, sachant qu'elle se mettait en congé parental. Elle m'a rejoint au mois de novembre, le temps de trouver quelque chose sur Rennes, et ce quelque chose, c'est l'achat de cette maison. On a décidé d'acheter

directement, sachant qu'à Auxerre, on avait les moyens d'acheter depuis un ou deux ans mais qu'on avait pas la réflexion de se dire "on va rester sur Auxerre". Mais quand on est rentré ici, en 99, j'ai dit "on a les moyens, on est dans une ville où ça va bien se passer". Donc on s'est dit "c'est Rennes, la famille est là pour moi, et la belle-famille à Brest, c'est pas très loin, on est revenu dans notre aire, achetons sur Rennes". »

Plus tard, alors que toute la famille est sur Rennes, le groupe qui l'emploie lui impose à nouveau un autre changement. Mais là, François est désormais captif de son territoire, de la localisation de la famille. Pour la première fois de sa carrière, il n'a plus le choix. Plus exactement, son ambition professionnelle est moindre, elle est articulée, composée avec d'autres dimensions de sa vie et l'amène à accepter des postes moins intéressants, des mutations qui ne sont pas des promotions.

« Début 2001, changement professionnel pour moi, on me dit "vous prenez tel poste ou alors vous mutez". J'avais pas le choix. Etant donné qu'on avait investi et que personnellement, on voulait rester sur la ville, j'ai dit "ok, je prends ce poste".

Enquêteur : C'était un poste intéressant ?

François : *Moyen pour moi, pas plus que ça.*

Enquêteur : Avec une progression hiérarchique ?

Enquêté : Aucune, quasiment. »

Les priorités ont basculé et l'inscription territoriale s'est radicalement recomposée. Les importantes dispersions biographique et quotidienne qui ont longtemps été les outils des projets de l'individu : projet de réussite professionnelle, projet de vie de couple, projet de découverte de soi, sont considérablement restreintes, la stabilisation étant mise au service du projet parental. Ce projet ne pouvait-il être mis en œuvre à Auxerre, plutôt qu'à Rennes ? Au cours de l'entretien, l'enquêteur insiste un peu :

« Enquêteur : Vous étiez bien intégré à Auxerre, la ville vous plaisait, l'immobilier n'est pas cher... Pourquoi partir ? »

François : *« Je ne sais pas... Le retour aux sources... »*

Enquêteur : « Ca imposait pas mal de changements, vous étiez bien installés... »

François : *« oui, on avait des travaux qui nous intéressaient, qui nous plaisaient, moi, j'avais de très bon contact, on peut se dire "pourquoi vous achetez pas, pourquoi vous construisez pas autour d'Auxerre ?" Je sais pas. Je ne saurais pas vraiment expliquer... Dire que ma femme aime la mer et que la mer était loin... Moi, je trouve qu'avoir des enfants et que les grands-parents les voyaient qu'une fois par an, ça me gênait un peu. Et puis autant quand j'ai quitté ici, j'avais envie de voir autre chose et découvrir des régions, autant après, je me disais "c'est pas mal de se rapprocher". Rentrer,*

peut être pas au pays, parce que j'avais pas choisi Rennes, c'est tombé comme ça... C'est bien. »

« La mer »... Ce propos est à prendre au sérieux. La mer est effectivement un élément de paysage au sens classique du mot ; c'est simultanément un élément d'organisation d'un espace particulier intégré par des personnes qui y sont socialisées. De la même manière, François fait mine de découvrir Rennes qui, comme par magie, lui plaît : *« c'est pas parce que c'est la ville dans laquelle je suis né, mais c'est une ville qui me semble attrayante et dans laquelle il y a moyen de trouver de l'emploi et faire des choses. »*

Au terme de sa route du retour, François rationalise à posteriori les raisons et le vécu de ses quelques années d'éloignement. Pourquoi est-il parti ? parce qu'il n'a pas eu le choix :

« Dans la logique des grands groupes, on est des pions dont on dispose [...] A partir du moment où on ne rentre pas tout à fait dans les projets du groupe, on devient gênant pour le groupe et ça devient gênant pour vous, et c'est difficile de refaire surface. ».

Comment a-t-il vécu ces années de dispersion ?

« On est obligé de se réfugier dans le travail car on a que ça à faire... »

Avec le recul, François « gomme », occulte, oublie que ces années de mobilité intense étaient aussi des années de liberté, de découverte de soi, de construction de sa situation professionnelle et de son couple. Il fait comme si cela n'avait été qu'une parenthèse contrainte, obligée. Il minore le détour ; il fait comme s'il n'était jamais parti.

Une chose est singulière dans cette logique du retour, la capacité d'oubli du passé. Quand l'enquêteur pose la question de savoir ce qui reste des quelques années passées dans une ville, la réponse est souvent « rien ». Lorsqu'on insiste, ce sont des éléments de paysage qui sont évoqués, ce qu'on pourrait appeler la « France des régions ». De ses quelques années dans les parages de la Bourgogne, François évoque *« la découverte de choses qu'on ne connaissait pas, comme la vigne, le Chablis, des paysages qu'on ne connaissait pas, pas seulement l'Yonne mais aussi le Puy de Dôme, Rhône-Alpes. A chaque fois qu'on est arrivé dans un endroit, on a eu cette envie de connaître la région, de savoir de quoi c'était fait, les spécialités locales en matière culinaire, le vin, c'est une richesse qu'on a en France, des superbes paysages... »*

Pourquoi de tels oublis ? Peut-être, comme nous le suggérons à propos de François, parce que les personnes sont inscrites dans des dynamiques de rationalisation de leurs pratiques. On peut aussi penser que la vie quotidienne est essentiellement un monde de petits événements, de sensations qui imprègnent peu,

qui ne laissent que peu de traces, qui n'ont de sens que dans le très court terme du « vécu » au moment où on le vit. Cette hypothèse rejoint la notion de « vie quotidienne » telle que Henri Lefebvre l'a conceptualisée, comme ce qui reste de l'homme une fois retranchées les grandes appartenances professionnelles, familiales, etc. La société dispersée ne laisserait en définitive que peu ou pas de traces chez les individus ; la société dispersée réunirait des gens qui ne se perçoivent que dans le moment de l'immobilité. Les cadres cognitifs et culturels des contemporains sont tels que des expériences territoriales très variées ne « sédimentent » pas, se dilapident rapidement. La société mobile serait une société de la « mémoire courte », n'ayant de sens et de contenu sensible que dans le moment du vécu et de l'interaction.

S'il était avéré, ce trait éclairerait d'une manière particulière un type d'engagement social de la société dispersée. Hormis quelques personnes avec qui les navetteurs conservent des relations pratiques et affectives, la grande majorité des liens noués disparaissent sans laisser de traces. Ce constat n'est ni pessimiste ni optimiste car si les liens s'effacent rapidement, c'est aussi parce que des liens nouveaux se recréent aussi vite et avec la même intensité de courte durée : nouvelles relations de travail, de voisinage, relations nouées à partir de l'école des enfants... L'univers relationnel des navetteurs ne les affecte qu'en surface d'eux-mêmes. De plus, il est élaboré, pratiqué de manière assez rationnelle, « technique » à travers des compétences de l'engagement social maîtrisé dont les navetteurs n'ont pas le monopole – les cosmopolites notamment les mettent en œuvre – mais qu'ils pratiquent de manière systématique.

Sans doute aussi, cette capacité d'oubli est-elle liée aux recompositions identitaires fortes des navetteurs. Le « retour » est motivé par la fondation de la famille, et l'investissement du rôle de parent avec tout ce que cela implique de responsabilité et d'engagement affectif, souci clairement exprimé par tous les navetteurs. Au regard de ce nouveau rôle, la période de liberté, du cosmopolitisme d'expérimentation de soi peut sembler brutalement vieillie, projetée dans un passé lointain qui n'est plus guère en continuité avec le moment présent ; ce décalage conduit à minorer subjectivement le lien avec les expériences passées.

L'ampleur de l'oubli procède de la force des liens que les individus entretiennent, consciemment et inconsciemment, avec leurs territoires d'origine. Les navetteurs ont vécu de longues périodes de leurs vies – enfance, jeunesse, période d'études – dans les mêmes agglomérations. S'ils partent ensuite vivre ailleurs, le lien avec les territoires d'origine n'est jamais rompu : ils reviennent régulièrement rendre visite aux parents, ou y passer des vacances. Installés ailleurs, ils restent attentifs à ce qui se passe « chez eux ». Pierre le dit bien : s'il part à l'étranger en vacances, c'est pour être sûr de partir « vraiment » car s'il reste en France y compris à quelques centaines de kilomètres de « son » département, il se

tient constamment au courant de ce qui s'y passe en écoutant les informations, en donnant quelques coups de téléphone, etc.

Le retour est en fait programmé, il existe dans un « coin de la tête ». Les navetteurs savent qu'un jour ils rentreront. Certaines personnes le disent d'emblée. Michel ou Françoise, tous deux enseignants, sont intégrés à un milieu professionnel qui peut organiser le retour. Sitôt son premier poste obtenu, Michel réclame tous les ans une affectation en Bretagne. Françoise était moins pressée mais la fin de carrière en Bretagne était un projet de long terme, patiemment mis en œuvre et, s'il a pris davantage d'évidence au cours des dernières années avant la mutation, ce projet était latent depuis toujours. D'autres navetteurs ne disposent pas de systèmes professionnels permettant ce type d'anticipation. Dès lors, le projet de retour est moins clairement formulé, il est plus ou moins maintenu dans les limbes. Il existe néanmoins, activé sitôt que l'opportunité se présente.

On peut enfin argumenter que la logique du retour tient au type d'intégration sociale des navetteurs. Engagés dans des mobilités importantes, rythmées par la vie professionnelle, ils ne restent pas suffisamment longtemps dans un endroit pour se l'approprier vraiment, pour y localiser des dimensions subjectivement importantes de soi. Dès lors, ils sont « condamnés » à ne vivre que des intégrations dissociées, c'est-à-dire l'éclatement de soi entre des sphères professionnelles, familiales, amicales, résidentielles, etc. qui ne communiquent pas les unes avec les autres. Vient un moment où ils éprouvent le désir de vivre une identité plus globale, plus cohérente, plus « pleine », entière. Le retour « chez soi », dans un territoire où ils ont vécu jeunes offre le sentiment de se retrouver soi-même. Le mode de vie des navetteurs parcellise leurs identités sociales. Une des possibilités de vivre une identité globale de soi est de la mettre en œuvre non pas avec d'autres, mais avec soi-même.

L'expérience du vide

En étudiant quelles sont les « conséquences de la modernité », Anthony Giddens¹³⁶ évoque l'idée « d'espace vide ». Pour lui, une des dynamiques constitutives de la modernité consiste dans la dissociation entre lieu et espace. Dans les sociétés pré-modernes, une grande partie des activités sociales s'accomplissent dans l'ordre de la co-présence : le lieu et l'espace coïncident. La modernité les dissocie. Souvent, ce qui se passe dans des lieux – le lieu étant pour Giddens un endroit « réel », physique, « géographique » – mobilise d'une manière ou d'une autre des acteurs sociaux ou des événements présents « ailleurs ». Pour illustrer le propos, donnons l'exemple de Giddens, des flux financiers qui s'échangent dans des « espaces » théoriques déconnectés des « lieux » concrets de la production des matières premières dont ils sont une traduction.

¹³⁶ Giddens A., *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Théorie sociale contemporaine », 1994, 192 p.

Cette dissociation peut donner lieu à ce que nous appellerons des « expériences du vide ». Certains des navetteurs racontent avoir fait un type particulier d'expérience consistant à pratiquer des lieux sans parvenir ou vouloir s'y impliquer le moins du monde. L'expérience du vide, c'est être physiquement dans un lieu mais avoir le sentiment de ne pas y être, ne pas pouvoir ou ne pas vouloir s'y engager vraiment, d'y être tout en restant « dehors ». Deux situations de ce type sont évoquées : le tourisme et les missions professionnelles dans des pays étrangers.

Les navetteurs pratiquent régulièrement le voyage de longue distance, vers l'étranger notamment, lors des vacances ou de week-end prolongés. Parmi ces personnes de classe moyenne diplômée que nous avons rencontrées, certaines évoquent au fil de la discussion Londres, Toronto, New York, Paris, l'Égypte ; pour d'autres les destinations ont été et sont la Syrie, la Thaïlande, la Chine, Vienne et l'Italie, etc. Au cours des entretiens, ces destinations sont signalées sans affect, comme relevant de pratiques usuelles, courantes.

On trouve auprès de ces personnes un point de vue sur le voyage qui est l'opposé de celui des co-présents. Ces derniers privilégient un dépaysement qui ne dépend pas du kilométrage. Pour les navetteurs, le point de départ dans l'ailleurs, c'est le kilométrage, c'est aller loin, fréquenter les « lieux-mouvements » de la mobilité technique et moderne (agences de voyages et aéroports, le passeport et le décalage horaire). Mais, paradoxalement, ces personnes n'expriment à aucun moment le dépaysement, c'est-à-dire le sentiment, l'expérience de l'étrangeté, de la mise à distance de soi. Le voyage est plutôt exprimé sur le mode de la non-expérience, du non-événement. Les préparatifs, la douane, l'aéroport, le voyage en avion ne sont vécus comme des temps d'une transition banale. Quant au voyage en lui-même tel que les navetteurs le vivent, c'est être pris dans des lieux touristiques où ils rencontrent leur « voisin », être retenu dans des codes (la langue, la couleur de la peau ou le statut de touriste) qui empêchent la communication, être retenu dans les lieux de la ségrégation touristique, dans les temps rapides et imposés de la succession des visites. L'effet « club » du voyage semble annuler la dispersion subjective.

Michel fait souvent des voyages vers des destinations lointaines et variées.

« *Enquêteur* : *Qu'est-ce que vous retenez de ces voyages ?* »

Michel : *Pas grand chose...*

Enquêteur : *Pour vous, c'est une expérience particulière ?*

Michel : *... Non... J'y vais vraiment en tant que touriste visiteur et c'est tout ».*

A une autre personne qui a beaucoup voyagé et continue de le faire assez régulièrement, nous demandons :

« *Enquêteur* : *Vous pouvez me parler de vos voyages ?*

Enquêtée : (long blanc)... Les voyages ne m'ont pas laissé un souvenir bouleversant... »

Ces propos expriment une expérience totalement « écrasée », banalisée. Le voyage lointain est motivé par le désir de faire une expérience véritablement dépaysante, d'être « bouleversé ». Il est généralement préparé de longue date, un peu comme l'on se prépare à recevoir un choc physique. L'intellect et les sens sont mis en éveil par la lecture de guides, de cartes, etc. Le kilométrage est appréhendé comme une garantie d'intensité : plus c'est loin, plus le choc devrait être grand. Ce n'est pas ce qui se produit.

Les touristes éprouvent le sentiment particulier de rester « extérieurs » aux lieux, aux situations qu'ils vivent dans les pays traversés. Les touristes font sur place l'expérience d'être les téléspectateurs de leurs propres situations. Ce sentiment de décalage, de non-coïncidence d'eux-mêmes avec la situation concrète fait naître une première incompréhension¹³⁷. Le second moment de l'incompréhension intervient au retour en France, chez soi, dans l'incapacité à intégrer, à donner une signification à cette délocalisation. Les milliers de kilomètres parcourus n'ont rien « imprimé » sur eux ni sur leur vie. L'expérience ne laisse aucune trace. La difficulté à exprimer, à donner du sens à cette expérience amène les personnes à « se rabattre » sur des indicateurs courants, les mêmes qui sont mobilisés pour parler de la Bretagne : la Thaïlande ? Les « monuments », « l'architecture » et les « paysages ». L'Égypte ? « *Les gens sont très gentils.* » Le statut de touriste et l'injonction sociale à l'exotisme surdéterminent le voyage concret et font naître le paradoxe selon lequel une dispersion objectivement importante (les kilomètres, le passage des frontières, la confrontation potentielle à d'autres cultures) est subjectivement nulle.

Ce paradoxe n'empêche pas que le tourisme soit une ressource statutaire, ou plus exactement un label de modernité, de conformité, de standing. Le voyage est utilisé comme un marqueur de légitimité sociale. A partir du moment où la seule chose que la personne rapporte de son voyage est d'être partie, la seule trace du voyage est de pouvoir en parler. Globalement, pour ces personnes, le voyage est une réalité balisée par trois items : l'injonction à être moderne, la frustration et la quotidienneté.

Chez les touristes, l'expérience du vide est involontaire, faite à son corps défendant. Pour les navetteurs internationaux, l'expérience du vide est au contraire une technique de protection de soi.

¹³⁷ En ligne de mire de ce sentiment, se profile la sensation d'étrangeté radicale telle que décrite par exemple dans *L'Étranger* d'Albert Camus.

Les navetteurs internationaux sont, notamment, ces cadres du privé ou du public régulièrement envoyés à l'étranger pour des missions professionnelles précises d'une durée d'un jour, de deux jours, de trois jours tout au plus¹³⁸.

Ces professionnels incarnent, dans les représentations communes, une des figures héroïques des sociétés contemporaines. Ils sont les destinataires d'une bonne partie des services et des biens produits par le marketing récent : services des transporteurs (abonnements aux compagnies aériennes et ferrées, location de voitures, salons « grands voyageurs » et autres bureaux nomades), machines ultra-communicantes (assistants personnels électroniques, ordinateurs et téléphones portables, etc.) et « lieux-mouvements ». Voilà un univers où la mobilité au long cours est associée d'emblée au pouvoir, au prestige et au plaisir.

Il semble que cette image ne correspond guère à la réalité. L'étude de Alain Tarrus remet en cause une première idée préconçue bien établie : « alors que nous supposions que les circulants professionnels occupaient de hautes situations, nous avons découvert qu'il n'en était rien. »¹³⁹ Les cadres mobiles sont plutôt de jeunes débutants qui font leurs armes et leurs preuves sur les routes. Passés 40 ans, le personnel qui hante toujours gares, autoroutes et aéroports se considère et est considéré comme un « raté », et désigné de façon péjorative comme une « toupie » ou un « VRP » par ses collègues. Toujours d'après Tarrus, la fonction migrante n'est pas reconnue dans les entreprises, elle ne donne lieu à aucun avantage et n'aide pas à progresser dans la carrière. Bien au contraire, elle éloigne le cadre navetteur des centres de décision, des moments de la décision et des bonnes places que pourront se partager ceux qui restent. Les navettes internationales ne sont pas des attributs du pouvoir, mais plutôt des bancs d'essais pour les nouveaux ou des mesures punitives pour les personnels plus âgés considérés comme gênants¹⁴⁰.

¹³⁸ Outre les entretiens que nous avons effectués auprès de quelques personnes ayant ce type d'expérience, nous mobilisons ici les informations produites par Alain Tarrus dans *Les nouveaux cosmopolitismes* (*op. cit.*) et par André Sauvage, Stéphane Chevrier et Françoise Koné, *Villes et grands mobiles*, Université Rennes 2, rapport pour le PUCA, novembre 2002, 163 p.

¹³⁹ Tarrus, *Les nouveaux cosmopolitismes*, *op. cit.*, pp. 49-50.

¹⁴⁰ Ces éléments prennent à contre-pied le point de vue de Luc Boltanski et Eve Chiapello (*op. cit.*). Pour ces auteurs, la caractéristique de ceux qu'ils désignent comme les « faibles » (les exploités, les dominés) est d'être immobile, alors que les « forts » (les exploités, les dominants) sont eux, mobiles. Etant sans cesse mobiles, les forts ont besoin de personnes qui puissent les représenter de façon permanente sur place. C'est le rôle des faibles, immobiles, que d'être ces « doublures ». Les éléments apportés par Tarrus amènent à tenir un discours contraire. Pour lui, c'est le fort (pour conserver la terminologie de Boltanski et Chiapello) qui reste immobile, au plus près des centres de décision et s'évitant les fatigues du déplacement. C'est le faible qui est mobile, qui est contraint à la mobilité, pour représenter le fort dans les différents lieux où il a des intérêts. Le faible est, en quelque sorte, un coursier ou, plus élégamment, un sherpa. Ces deux modèles, pareillement intéressants, sont diamétralement opposés. Ils mériteraient de faire l'objet d'études comparatives précises.

Dans ce contexte, quelles sont les épreuves vécues par le navetteur international ? Les travaux de Tarrus, de Sauvage et Chevrier et le nôtre vont globalement dans le même sens : les navettes sont vécues comme des séquences traumatisantes, comme des moments d'une « aliénation douloureuse, une sorte d'extinction du lien social et plus particulièrement de sa dimension affective. »¹⁴¹. Sauvage et Chevrier pour leur part considèrent que « la violence »¹⁴² constitue un des traits majeurs de ce type de mobilité.

Ces navettes sont physiquement fatigantes. Le décalage horaire, les changements éventuels de climat, les enchaînements de rythmes différents entre l'attente, puis la presse, l'urgence, le fait d'être toujours dans des endroits publics (les lieux de transports, les lieux de travail) imposent aux personnes de se « surveiller » en continu. Le bon déroulement des missions est implicitement délégué aux systèmes experts de toute sorte : abonnements, téléphones, taxis et tapis roulants, etc. Passer de 24 à 72 heures dans un pays étranger pour une mission nécessite de se confier intégralement à des dispositifs techniques et de services qui prennent en charge et environnent le déplacement. Anthony Giddens argumente l'importance de ces « systèmes experts » comme un des mécanismes intrinsèquement liés à la délocalisation et il évoque bien l'importance du coût psychologique d'usage de tels systèmes¹⁴³. Or, les enquêtes montrent que se confier aux systèmes experts peut être, dans des contextes de mobilité fortement contraintes, une démarche angoissante. Le moindre grain de sable dans l'enchaînement de la réservation du voyage aller, du réveil du matin (qui ne doit oublier de sonner) du taxi vers l'aéroport (il ne faut pas qu'il y ait de bouchon), du décollage de l'avion (à l'heure si possible car dans le cas contraire, la correspondance sera ratée ou la voiture réservée à la gare sera prise par quelqu'un d'autre), jusqu'au retour à la maison, peut tout compromettre. Un dernier élément doit être pris en compte. Le déplacement s'effectue au nom d'un commanditaire, ce qui oblige à l'efficacité, à se présenter au mieux de soi-même puisque c'est l'entreprise que l'on représente. Si les enjeux, les « dossiers » débattus sont importants, le navetteur peut subir une pression qui est un facteur supplémentaire d'inconfort.

Les navettes internationales constituent ainsi des expériences qui, sans être systématiquement angoissantes, sont vécues au minimum comme des désagréments inévitables dans lesquels les navetteurs s'efforcent de minorer leur implication

¹⁴¹ Tarrus, *op. cit.*, p. 66.

¹⁴² Sauvage *et al.*, *op. cit.*, p. 136.

¹⁴³ Giddens, *op. cit.*, p. 30 sq. Giddens note que les individus ont généralement confiance dans les systèmes experts et que c'est cette confiance routinière qui favorise l'ampleur de la dispersion du monde moderne. Mais Giddens note l'émergence simultanée de « nouvelles formes de vulnérabilité psychologique [liées au fait que] la confiance dans les systèmes abstraits n'est pas aussi gratifiante, sur le plan psychologique, que la confiance envers les personnes. » Giddens, *op. cit.*, p. 120.

personnelle. Plusieurs supports sont mobilisés dans cet objectif de préservation de soi. D'abord les systèmes experts. Certes, ils sont sources d'inquiétude, mais ils peuvent être aussi des alliés. Une manière de réduire la charge d'angoisse de l'épreuve est de déléguer autant que faire se peut le voyage à d'autres. Toutes ces aides interviennent dans le registre pratique, matériel mais aussi sur le plan de l'identification de soi. La panoplie composée d'une valise à roulettes, d'un ordinateur portable et d'un costume gris permet de se présenter d'emblée comme le navetteur en mission, et cela évite d'avoir à le formuler clairement. Le navetteur reste ainsi retranché en lui-même durant sa mission, réduisant aux civilités minimales sa participation à cette communauté qui semble majoritairement composée d'hommes seuls¹⁴⁴.

Au retour, les voyages laissent des « non-traces » sur les navetteurs, ce qui est une manière de dire que ces derniers s'efforcent de nier ces événements et d'en réduire la portée, l'impact éventuel sur eux. Lors des entretiens que nous avons eus avec des personnes pratiquant ce type de navettes professionnelles, les quelques relances que nous tentions sur ces voyages sont systématiquement tombées à plat. Cette volonté de réduire autant que possible la portée de l'implication de soi dans le voyage apparaît aussi clairement dans le travail de Sauvage, Chevrier et Koné qui relatent, par exemple, combien la pratique de l'objet souvenir est très rapidement abandonnée, sauf par ceux qui se constituent intentionnellement et ironiquement un « musée des horreurs »¹⁴⁵.

Les navetteurs professionnels vivent une expérience proche de celle des touristes¹⁴⁶. Ils pratiquent une importante dispersion géographique, qu'ils ne

¹⁴⁴ Tarrus a réalisé 120 entretiens auprès des « circulants professionnels ». Sur les 120, pas une femme. Pour notre part, nous disposons d'entretiens réalisés auprès de « navettrices » internationales.

¹⁴⁵ D'une manière générale, le rapport de Sauvage, Chevrier et Koné propose un portrait extrêmement sombre (et pourtant convaincant) de ceux qu'ils appellent les « grands mobiles ». Cette appellation de grand mobile est cependant, de notre point de vue, un contre-sens par rapport au matériau exposé par les auteurs qui montrent bien comment les navetteurs ne sont de grands mobiles qu'en terme de kilométrage parcouru et absolument pas dans une manière de voir le monde, d'articuler des ancrages sociaux, d'hybrider des univers culturels. Pour eux, les voyages professionnels à l'étranger sont les mêmes que ceux qu'ils font en France, la fatigue et l'angoisse en plus. Mais là encore, il faudrait pouvoir distinguer précisément les navetteurs entre les cadres internationaux de haut niveau pour qui la mobilité quotidienne entre plusieurs pays s'imbrique dans une mobilité résidentielle entre ces mêmes pays, et les cadres de niveau hiérarchique faible à moyen qui ne connaissent des pays que ce qu'ils en voient des fenêtres des bureaux ou usines où ils passent la journée. Il semble qu'Alain Tarrus ait plutôt enquêté les premiers ; Sauvage, Chevrier et Koné et nous-même avons rencontré les seconds.

¹⁴⁶ Et dans une certaine mesure par les travailleurs bi-résidentiels, que l'on pourrait désigner comme des navetteurs résidentiels. Cf. Collet B. *et al.*, « Mobilités spatio-temporelles accentuées et carrières familiales » in Sencébé Y. *et al.*, *Analyse des processus d'ancrage et des formes de territorialité des populations marquées par l'éclatement de leur*

parviennent pas à incorporer, à relier avec leurs autres expériences proxémiques. Le tourisme comme la mission à l'étranger sont des expériences inscrites dans des dissonances cognitives. Le voyage touristique et la mission sont généralement de courte durée, de trop courte durée. Les navetteurs n'ont pas le temps de se projeter dans les situations qu'ils vivent, n'ont pas le temps de s'approprier ce qu'ils vivent. Ils éprouvent alors des décalages entre le temps du voyage et les cadres incorporés d'apprentissage spatio-temporels.

4. Le cosmopolitisme

Nous ne pouvons ici, faute d'un matériau suffisant, qu'évoquer quelques éléments caractéristiques de cette quatrième et dernière logique d'expérience de la dispersion.

Les cosmopolites se distinguent des trois types précédents par l'importance et l'amplitude de leurs dispersions biographiques et quotidiennes, mais aussi par les modalités de leurs engagements sociaux.

Une intégration sociale déterritorialisée

Comme les navetteurs, les cosmopolites ont des parcours résidentiels complexes. Les déménagements sont très nombreux (qui peuvent dépasser la douzaine d'adresses) et donnent lieu à des changements de villes, de régions, voire à des séjours à l'étranger. Mais à la différence des navetteurs, les trajets ne se terminent pas sur un retour vers le territoire familial, ils restent ouverts. La migration est un futur toujours possible.

A 47 ans, Martine a changé d'adresses à de très nombreuses reprises et vécu plusieurs séjours de longue durée dans des pays étrangers. Au moment où nous l'avons rencontrée, elle préparait un nouveau déménagement sans quitter Rennes, motivé par des raisons économiques, tout en préparant déjà le déménagement suivant et en prévoyant aussi à échéance un peu plus lointaine de nouveaux séjours longs en Afrique :

« J'ai moins d'argent maintenant et c'est pour ça qu'on doit quitter cette maison pour une autre qui nous coûtera moins cher. [...] Dans deux ans, on va déménager car on pense que pour nous, c'est mieux d'être dans le Finistère tant d'un point de vue personnel que professionnel. On a envie de faire une création artistique dans le Finistère. Comme mon compagnon est de là, on va anticiper sur les réseaux. [...] Par contre, j'ai envie de revoyager loin, d'aller en Afrique. Une fois que l'on sera vers Douarnenez, j'aurai envie de faire des spectacles avec les marionnettes de Marc ou avec mon nez de clown, au Sénégal par exemple. On a des amis là-bas. Je n'ai

lieu de travail et de résidence dans les communes à la périphérie des pôles urbains, rapport pour le ministère de l'Équipement, PUCA, novembre 2002, 209 p., pp. 137-165.

pas envie d'être entièrement sédentarisée. Cela paraît paradoxal mais on a envie d'avoir une maison, un repère mais continuer à voyager. On veut avoir cette maison jusqu'à ce qu'on la lègue à nos enfants. »

Les navetteurs perçoivent leur vie dans l'ordre de la stabilité. Une fois qu'ils ont effectué le retour aux territoires des origines, ils s'installent avec l'idée de demeurer, de rester où ils sont revenus. C'est à partir du moment où leur inscription territoriale est globalement stabilisée qu'ils peuvent se partager, se dissocier en s'impliquant dans des lieux où ils « jouent » des dimensions particulières d'eux-mêmes. Stabilité de l'inscription territoriale et dissociation des dimensions de l'individu vont de pair. De plus, on l'a vu, les navetteurs recomposent largement leurs réseaux sociaux au fur et à mesure de leurs pérégrinations. La majeure partie des liens noués dans un lieu sont dénoués par le déménagement et « oubliés », relégués dans le passé.

Les cosmopolites au contraire inscrivent tout leur parcours de vie dans la mobilité, qui est une pratique du passé, du présent et un futur probable. Cette expérience de la dispersion est donc fondée sur la transformation continue de l'inscription territoriale, sur une dynamique permanente de délocalisation-relocalisation. Cette perspective pèse sur le type d'intégration sociale pratiquée. Parce qu'ils sont et envisagent de rester en mobilité, les cosmopolites entretiennent soigneusement, par des visites et des communications virtuelles, le plus nombre possible de liens avec les personnes rencontrées au fil du temps. L'intégration sociale quotidienne s'étend donc sur de très vastes territoires. Au fil de leurs déplacements résidentiels et quotidiens, les cosmopolites sont amenés à fréquenter de nombreux univers sociaux, ils appartiennent simultanément à plusieurs « petits mondes » qu'ils articulent les uns aux autres : les mondes de l'entreprise ou de l'activité professionnelle, les mondes de la famille, des réseaux amicaux inscrits dans les lieux par lesquels ils ont passé et les mondes du territoire des origines, le monde du voyage et le monde de la sphère intime qu'ils se ménagent dans le cadre de leur mobilité. Le cloisonnement, notamment, entre le monde de la famille et celui du travail paraît nettement plus faible que dans l'inscription territoriale des navetteurs. Dans le cadre d'un même déplacement, une personne peut associer une activité professionnelle, puis une visite à quelque ami ou proche familial et encore s'octroyer une plage de détente dans un lieu qu'elle apprécie. L'inscription territoriale est marquée par une interpénétration courante des sphères spatiales et sociales, des étapes de la vie, les vieux amis des lieux du passé étant côtoyés en même temps que les nouvelles relations. Les pratiques de mobilité importantes permettent de minimiser, de réduire la portée des ruptures liées aux déménagements, offrent souvent l'occasion de revenir sur les lieux de la vie passée et d'y maintenir vivantes des relations personnelles, lesquelles à leur tour contribuent au multi-ancrage.

Les changements fréquents de lieux de résidence, accomplis loin des territoires d'origine et de leurs dispositifs d'intégration (famille élargie, lieux référents, etc.)

donnent lieu à la constitution d'une expertise à l'intégration sociale. Ces personnes rompues à la nouveauté acquièrent des automatismes, des expertises d'intégration mis en œuvre à chaque nouvelle implantation. Sitôt installés, les cosmopolites s'inscrivent dans des instances telles que les associations de loisirs, les fédérations de parents d'élèves, les comités de quartiers ou même les partis politiques. Là, ils trouvent rapidement les ressources relationnelles qui garantissent contre l'isolement. Pas une de ces personnes qui ont changé de ville, de région et de pays 10 ou 15 fois ne sont plaintes de difficultés d'intégration sociale, ni pour elles ni pour leurs proches. Au-delà de l'implication dans des structures constituées, les personnes maîtrisent des techniques relationnelles où se combinent l'engagement et la distance, la sincérité dans la relation et la préservation de soi et de l'autre en prévision du prochain départ.

Les territoires mobiles

Les lieux d'ancrage des cosmopolites sont rarement des « points », des lieux mais des zones entières. Dans les « lieux qui comptent » pratiqués de façon régulière, les personnes évoquent souvent de vastes territoires : la Bretagne tout entière ou, pour Patrick, l'ensemble de la « Corse – Italie » où il a des attaches et passe des vacances. On peut faire l'hypothèse que le fait d'être mobile régulièrement et depuis longtemps élargit les échelles de perceptions et intègre dans de mêmes ensembles des portions de territoires qui paraîtraient dissemblables à d'autres personnes. Les cosmopolites vivent des « proximités de grande échelle »

Ces proximités de grande échelle sont structurées par trois types de lieux qui font spontanément l'objet des discours les plus abondants.

D'abord, les « lieux mobiles », notamment la voiture mais aussi les gares, les trains, les aéroports, les hôtels, les restaurants et les villes. Plus globalement, les lieux mobiles sont les endroits traversés au fil de parcours toujours recommencés, au long de trajets toujours changeants. Ces lieux mobiles ne sont pas toujours appréciés, ils ne font pas nécessairement l'objet de discours affectifs ou d'appropriation forte. Mais ils composent un décor habituel auquel l'acclimatation est d'autant plus importante que la qualité de la vie quotidienne en dépend. La voiture est de haut de gamme, bien entretenue, régulièrement changée. Nos interlocuteurs disposent de tous les outils de facilitation des déplacements : cartes d'abonnement aux transports, guides des villes, etc. Ces personnes connaissent la « bonne boulangerie », le « bon restaurant » dans 15, 20 villes différentes, voire plus. Le lieu de travail et, dans une certaine mesure, le domicile, quand bien même ils y passent objectivement plus de temps qu'ailleurs, sont subjectivement perçus comme des étapes au même titre que d'autres.

Le second type de lieu organisant cette inscription territoriale réside dans le « territoire des origines », celui où les personnes ont des références stables, pérennes en terme de paysages, d'activités, de souvenirs et de réseaux sociaux. La

valeur particulière de ce type de lieu, du point de vue des cosmopolites, est qu'il est immobile, inchangé, toujours là. Les personnes y reviennent régulièrement, se déroutent lorsqu'elles sont en déplacement pour y faire un « saut », une halte. Elles se maintiennent toujours au courant de son actualité en étant abonnées au quotidien régional, en entretenant avec ceux qui y vivent des communications régulières, en cultivant les liens avec les amis de jeunesse, les voisins du domicile parental, l'artisan boucher local dont elles ramènent chez elles les produits. Pour ceux qui ont des enfants et des familles élargies, le territoire des origines est investi de rites réguliers de retrouvailles lors de certaines dates reportées d'une année sur l'autre. Le lieu des origines a un statut particulier, que l'on pourrait dire « extra-territorial ».

Nous dirons du troisième type de lieu que ce sont des « lieux abstraits ». Dans les « lieux qui comptent », plusieurs de nos interlocuteurs ont spontanément évoqué « la mer », « les îles », « les villes ». Ce sont des lieux que les personnes pratiquent depuis longtemps, régulièrement et qui constituent des points de repère importants dans leur inscription territoriale. Ces lieux toutefois sont – si l'on peut dire – non localisés. Peu importe, du point de vue des individus, que la mer soit celle de la Bretagne ou de la Méditerranée ; peu importe que les « îles » soient les îles bretonnes, normandes ou grecques : toutes sont des îles, présentant un certain nombre des mêmes caractéristiques génériques et offrent la possibilité de vivre approximativement le même type d'expérience. Lorsqu'on lui demande quels sont les quelques lieux qui comptent le plus pour lui, Jean-Marie évoque d'abord

« Les îles, je suis un fan d'île parce qu'avec une île, on est déjà dans le voyage. Avec la mer tout autour, la mer c'est quand même symbolique du départ. C'est sûr que moi, je vibre assez dès que je suis face à la mer. »

On retrouve la même tonalité dans les propos de Martine, qui montre bien par ailleurs comment la dimension affective et le rapport imaginaire aux lieux sont des dimensions centrales de la proxémie.

« Je ne suis pas du Finistère mais c'est un lieu que j'ai découvert et j'ai senti comme une concrétisation de plein de choses. Ce n'était pas seulement le paysage, la Bretagne dans ce qu'elle a de bretonnant mais quelque chose qui me faisait m'y sentir bien... Je ne sais pas si c'était les falaises, le vent, la mer. Je crois qu'on peut tomber amoureux d'un lieu, d'un paysage quand il fait appel à des sensations, à des voyages, des sentiments. C'est un lieu féérique concret, le Finistère pour moi. C'est un lieu qui ne m'a jamais quitté, c'est un lieu d'ouverture. Pourtant, je ne suis pas attachée à la Bretagne en tant que telle, sa culture car je ne suis pas Bretonne... Je n'ai pas de croyance en Dieu mais il y a une espèce de force qui me ressourçe spirituellement. »

Nous avons rencontré des rennais et la mer est un élément revenu souvent. Il est probable que des personnes originaires de régions de montagnes auraient ce type de rapport à ce paysage. Le cas de figure des « villes » est le même. Des personnes très mobiles savent pouvoir trouver dans de nombreuses villes différentes globalement le même type d'ambiance, de « décor ». On pourrait aussi dire des lieux abstraits que ce sont des lieux ubiquistes : ils existent presque à l'identique en plusieurs points des territoires.

L'importance des pratiques de mobilité biographiques et quotidiennes et le fait de disposer d'ancrages multiples amènent les personnes à vivre dans une certaine indifférence par rapport aux lieux. Françoise nous explique par exemple n'être « attachée » à aucun lieu : ville ou quartier, pas même à son appartement.

« Non, je ne suis pas attachée aux lieux. Et si j'avais les moyens je dis souvent que je vivrais à l'hôtel. Pour moi, quitter une maison c'est quitter des murs. C'est pas un lieu où je m'attache. C'est un lieu où je m'abrite. Ce sont les gens qui m'attachent, ce ne sont pas les murs.

Enquêteur : Mais une maison, c'est aussi des meubles, des bibelots, c'est-à-dire des objets de la vie quotidienne. Vous êtes peu attachée à ça aussi ?

Enquêtée : J'ai très peu d'objets. Si, j'ai hérité familialement de quelques choses de valeur. Donc, quand j'ai déménagé, j'ai bien dû mettre ça dans des paquets, et il y a des choses qui sont jolies et ça provient de ma famille... Mais dire que j'y suis viscéralement attachée serait faux. Elles sont là, elles font partie de ma vie car elles sont là, mais c'est tout. D'ailleurs au fur et à mesure des déménagements, on en laisse et on en abandonne. C'est un décor de vie, et le décor, ce n'est pas l'essentiel de la vie. »

Les dimensions de l'identité individuelle ne sont pas inscrites dans des lieux précis (hormis le territoire des origines) qui feraient l'objet d'une appropriation forte. L'identité des cosmopolites est atopique. Si l'utopie est un lieu qui existe dans le rêve ou le projet politique, un lieu atopique est sans *topos*, il n'est pas situé, localisé. Ces personnes qui ont une connaissance pratique importante de nombreuses villes, régions et pays, qui peuvent s'y sentir en familiarité relative, ne sont retenues ou captives d'aucun. Pour les personnes évoquées ici, le kilométrage ne fait plus sens.

En conclusion : des communautés mobiles ?

Voilà esquissées quatre manières fort différentes de vivre la société dispersée, qui ne se réduisent pas aux pratiques de mobilité mais qui combinent les engagements sociaux et les rapports aux territoires, ces derniers étant indissociablement des espaces de construction et de projection de la vie sociale.

Ces proxémies typiques permettent d'articuler, de manière relativement cohérente, des dimensions nombreuses des modes de vie : le parcours biographique

des individus, les agencements de leur vie quotidienne au présent, les modalités d'intégration (ou de non intégration) à différents collectifs (familiaux et amicaux, professionnels et résidentiels), les trois types de mobilité (physique, virtuelle et mentale), les logiques d'appropriation (ou de non appropriation) des espaces de vie.

Plus globalement, il semblerait qu'il soit possible de produire une lecture de la société contemporaine du point de vue proxémique. Cette perspective pourrait déboucher dans une appréhension de la société en terme de « communautés mobiles », c'est-à-dire des collectifs définis sur la base de leurs expériences et pratiques spécifiques de la société dispersée.

Il reste toutefois à développer très significativement 1) la description de chacune de ces communautés mobiles et de leurs ressorts et 2) à examiner comment et selon quels principes elles sont articulées les unes par rapport aux autres.

Conclusion

Cette étude a pris son point de départ dans le constat d'une société dispersée où les appartenances sociales, les activités quotidiennes et les dimensions de l'identité des individus sont inscrites dans des lieux distants les uns des autres.

De ce constat de dispersion découle notre hypothèse selon laquelle la multi-ancre ne va pas nécessairement de soi pour les individus, qui doivent parvenir à produire une mise en cohérence d'eux-mêmes alors que les dimensions de leurs identités sont séparées par les distances liées aux déménagements successifs et à l'éclatement des lieux de vie, de travail, de vacances, etc.

Il en est ainsi des appartenances territoriales comme de toutes les appartenances institutionnelles. Une dynamique, continue et de long terme, de désinstitutionnalisation modifie le rapport des individus à la société. Longtemps, ce rapport a été médiatisé par des institutions (Famille, Eglise, Ecole, Travail, etc.) qui socialisaient fortement les individus en les intégrant à des modèles de conduites en nombre limité, relativement clairs et hiérarchisés les uns par rapport aux autres. Sous l'impact de différents facteurs, les institutions ont perdu leur prégnance et les modèles de comportements accessibles aux acteurs sociaux sont aujourd'hui à la fois plus nombreux et moins nettement hiérarchisés. Donnons l'exemple simple de l'institution universitaire qui a proposé jusque dans les années 1960 un modèle central sinon unique d'étudiant, celui de l'héritier. Depuis, on sait bien que les modes de comportements possibles pour un étudiant sont autrement plus nombreux. Le modèle de l'héritier demeure, mais il est concurrencé par d'autres modèles possibles. Dès lors que l'acteur a (relativement) le choix entre plusieurs modes de comportements possibles, il jouit d'une liberté mais il doit aussi, simultanément, inventer par lui-même les raisons de son choix. C'est en ce sens que cette liberté est une épreuve.

Ce schéma s'applique à la société dispersée. Le territoire a longtemps socialisé les individus. Etre d'ici ou de là-bas, ce n'était pas la même chose et les appartenances territoriales avaient des implications directes sur les identités sociales individuelles et collectives. A partir des années 1950, l'institution « territoire » s'est compliquée du fait de la croissance exponentielle et de la diffusion très large des possibilités de délocalisation : voiture, télévision et téléphone deviennent des biens de consommation courante accessibles à (presque) chacun. Alors, les échelles territoriales se réorganisent profondément, et les appartenances socio-territoriales ne sont plus assignées par la naissance à un individu, mais peuvent être composées, choisies plus librement par les acteurs sociaux. Mais de la même manière que la désinstitutionnalisation, la déterritorialisation est à la fois une liberté et une épreuve pour les individus.

Rappelons que, pour nous, le terme d'épreuve ne signifie pas nécessairement une difficulté, mais simplement une tension, petite ou grande. Par exemple, le

déménagement est une épreuve dans le sens où il suppose de quitter un univers d'habitudes, des réseaux sociaux, un environnement pour un autre, inconnu. Il en est de même de l'accès à l'autonomie, de l'éloignement entre le lieu de résidence d'un individu et son territoire d'origine, etc.

Dans ce cadre, nous avons tenté d'apporter quelques éléments de réponse à deux questions.

D'abord, comment les individus vivent-ils subjectivement ce multi-ancrage ? La copieuse littérature sur les transports et la mobilité privilégie globalement la question de savoir comment les individus utilisent les moyens de mobilité à leur disposition dans une société mobile. Les expériences concrètes des épreuves de la dispersion sont plus rarement décrites. C'est pour cette raison qu'il nous a semblé intéressant de repérer quelques catégories permettant de décrire, au plus près des acteurs, la manière concrète dont ils vivent ces épreuves.

Le deuxième axe consistait à rendre compte des différentes logiques d'expérience de la dispersion. Si la société dispersée s'impose à tous de la même façon, les groupes sociaux ne la vivent pas de la même façon. Le paradigme classique de la sociologie discrimine les groupes sociaux en fonction de leurs rapports au monde du travail. Il s'agissait pour nous de distinguer des groupes sociaux en fonction de leurs modes spécifiques de participation à la société dispersée.

Notre cadre d'analyse mobilise deux éléments. D'une part, nous combinons dans une même perspective trois types de mobilité en considérant qu'ils contribuent les uns autant que les autres à la formation de l'identité socio-territoriale des individus : les mobilités « physiques » (à pied, en voiture, etc.), les mobilités virtuelles (lorsque l'on parcourt des territoires *via* le téléphone ou Internet) et les mobilités mentales, celles de la projection de soi dans des territoires par la pensée : par exemple, être chez soi et se visualiser mentalement sur son lieu de vacances ou dans son pays d'origine.

D'autre part, nous articulons les mobilités stratégiques, celles qui s'inscrivent dans des projets (plus ou moins) intentionnels des individus - le déménagement relève typiquement de cette catégorie ; les mobilités quotidiennes, celles du présent et des territoires de la vie quotidienne ; et enfin les mobilités incorporées qui regroupent des « mécanismes » plus ou moins conscients à travers lesquels s'opèrent le rapport d'un individu à ses territoires de vie : par exemple, le fait d'être socialisé - et donc d'apprécier - à un certain type d'ambiance (urbaine ou rurale, etc.) ou de paysage.

Nous avons repéré cinq formes d'expérience de la société dispersée.

La première concerne les « débutants », ces jeunes gens qui accèdent pour la première fois à une vie autonome, indépendante de leurs parents. Plusieurs catégories permettent de décrire les modalités de cette expérience très commune. A ce titre, nous retenons notamment le cosmopolitisme d'expérimentation qui réunit

toutes les pérégrinations, proches et lointaines, des débutants désireux de se mettre à l'épreuve des lieux et des situations inconnus et dont la formation du soi, de l'individualité propre est l'objet. Plus globalement, les débutants instrumentent la mobilité, résidentielle mais aussi la mobilité de longue distance des voyages initiatiques, à des fins intentionnelles de mise à distance, d'affranchissement à l'égard des tutelles.

Les quatre autres expériences de la dispersion décrivent des identités socio-territoriales très tranchées.

Celle des insulaires d'abord. Pour eux, la dispersion est vécue sur le double mode de l'exil intérieur et de l'assignation à d'étroites enclaves où les retient leur situation sociale précaire.

Celles des co-présents ensuite, catégorie qui rassemble des personnes aux pratiques de dispersion également réduites mais qui vivent, sur des territoires où elles sont installées de longue date, des engagements sociaux forts et généralistes. Les co-présents sont critiques de la mobilité qu'ils présentent comme une idéologie, un cadre de conformité sociale. Mais leur « ancrage », stable et durable, compte néanmoins des éléments qui incorporent « le monde » dans les territoires du proche ; les espaces de la co-présence sont largement traversés, investis par des espaces lointains.

La troisième logique est celle des « navettes » et des navetteurs. Cette population est multi-ancrée sur de vastes territoires, intégrant les échelles régionales, nationale et internationales, parcourus fréquemment *via* les trois types de mobilité pris en compte. Contrairement aux co-présents, les dimensions de l'identité des navetteurs ne sont pas localisées dans la proximité territoriale mais sont au contraire « éclatées ».

Enfin, le dernier type d'expérience est celui des cosmopolites dont tout le parcours biographique et la vie quotidienne sont inscrits dans la mobilité. La particularité des cosmopolites réside dans la transformation continue de leur inscription territoriale, dans une dynamique permanente de délocalisation - relocalisation.

Bibliographie des ouvrages et articles cités

- Alphandéry P. et Bergues M., « Territoires en question : pratiques des lieux, usages d'un mot » in *Ethnologie française*, 2004/1, pp. 5-12.
- Ansart P., « Proxémie » in *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Le Robert/Le Seuil, 1999, 587 p.
- Attali J., *L'homme nomade*, Fayard, 2003, 482 p.
- Augoyard J.-F., *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Paris, Le Seuil, coll. « espacements », 185 p.
- Authier J.- Y., « Habiter son quartier et vivre en ville : les rapports résidentiels des habitants des centres anciens » in *Espaces et sociétés*, n° 108-109, 2002, pp. 89-109.
- Baccaini B., « Les migrations en France entre 1990 et 1999 », in *Insee première*, n° 758, février 2001.
- Bachelard G., *Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957.
- Bassand M. et Kaufmann V., « Mobilité spatiale et processus de métropolisation : quelles interactions ? » in Bonnet M., et Desjeux D. (sous la dir. de), *Les territoires de la mobilité*, Paris, PUF, coll. « Sciences sociales et sociétés », 2000, pp. 129-140.
- Boltanski L. et Chiapello E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1999.
- Bonnet M., « Analyse et synthèse des discussions de l'atelier transport, espace et de mode de vie » in *Transports et société*, Actes du colloque de Royaumont des 26 et 27 avril 1978, *Economica*, pp. 401-465.
- Bonnet M. et Desjeux D. (sous la dir. de), *Les territoires de la mobilité*, PUF, coll. « Sciences sociales et sociétés », 2000, 224 p.
- Bourdieu P., « L'illusion biographique » in *Les Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, juin 1986, pp. 69-72.
- Bourdin A., *La question locale*, PUF, coll. « La politique éclatée », 2000, 253 p.
- Bourdon F. et Peyron C., *Le cas de la délocalisation du premier cycle de Droit à Nevers*, Dijon, Université de Bourgogne, LATEC, 1993.
- Buffet L., *Les modalités d'appropriation de l'espace urbain par les membres de la famille dans les quartiers défavorisés*, rapport pour le ministère de l'Équipement, 2003.
- Campagnac E., « Mobilité et transformation des modes de vie ouvriers » in *Les Annales de la recherche urbaine*, 1978, n° 1, pp. 80-89.
- Castells M. et Godard F., *Monopolville. L'entreprise, l'Etat, l'urbain*, Mouton, 1974.
- Chapoulie J.-M., *La tradition sociologique de Chicago – 1892-1961*, Paris, Le Seuil, 2001.
- Chevallier M., *L'usage et l'accès à l'automobile pour les personnes et les ménages à faibles ressources*, rapport pour le ministère de l'Équipement, 2002, 97 p.

- Commissariat général du Plan, *Réinventer les vacances. La nouvelle galaxie du tourisme*, La documentation française, 1998.
- Costes L., *Immobilités, inégalités et management de la mobilité des étudiants en Ile de France*, 2002.
- Coutras J., *Crise urbaine et espaces sexués*, Armand Colin, coll. « références », 1996.
- Dubet F., « Les étudiants », in Dubet F. et al., *Universités et villes*, Paris, L'Harmattan, coll. « Villes et entreprises », 1994, pp. 141-209.
- Dubet F. et Martuccelli D., *Dans quelle société vivons-nous ?* Paris, Seuil, coll. « L'épreuve des faits », 1998, 322 p.
- Dubet F., *Le déclin de l'institution*, Le Seuil, coll. « L'épreuve des faits », 2002, 421 p.
- Dubujet F., « Les déménagements forment la jeunesse » in *Insee Première*, n° 647, mai 1999.
- Dupuy G., *Les territoires de l'automobile*, Anthropos, coll. « Villes », 1995, 216 p.
- Elkana A., « Mobilités des habitants d'un village périurbain marseillais » in *Les annales de la recherche urbaine*, n°59-60, 1993, pp. 100-108.
- Epstein R., Fontaine A. et Amaouche M. – D., *Aller en rave. Une mobilité festive qui reconfigure la ville*, rapport pour le PUCA, 2003.
- Equipe VETC, *Bouleversants voyages. Itinéraires et transformations*, Presses universitaires de Perpignan, coll. « Etudes », Perpignan, 2000, 413 p.
- Erlich V., *Les nouveaux étudiants. Un groupe social en mutation*, Armand Colin, coll. « Références sociologie », 1998.
- Gallez C., Orfeuill J. – P. et Polacchini A., « L'évolution de la mobilité quotidienne. Croissance ou réduction des disparités ? » in *RTS*, n° 56, juillet-août 1997, pp. 27-41
- Gérardin B., *Le transport employeur*, Economica, 1981.
- Giddens A., *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Théorie sociale contemporaine », 1994.
- Grafmeyer Y. et Joseph J., *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier, 1984
- Grignon Cl., *La vie matérielle des étudiants. Logement, alimentation santé*, La documentation française, coll. « Les cahiers de l'OVE », 1998, 223 p.
- Grignon Cl. et Gruel L., *Le logement étudiant*, Observatoire de la vie étudiante, ronéo, octobre 2003, 16 p.
- Grossetti M., *Relations sociales, espace et mobilités*, PUCA, septembre 2002, 134 p.
- Haëgel F. et Levy J., « Urbanités. Identités spatiales et représentation de la société » in Calenge Ch., Lussault M. et Pagand B., *Figures de l'urbain. Des villes, des banlieues et de leurs représentations*, Tours, Editions de la Maison des sciences de la ville, coll. « Sciences de la ville », 1997, 213 p., pp. 35-65
- Hall E. T., *La dimension cachée*, Paris, Le Seuil, coll. « Points-Essais », 1971 [1966 aux EU], 254 p.
- Hannerz U., *Explorer la ville*, Ed. de Minuit, coll. « Le sens commun », 1983 [édition originale, 1980], 418 p.

- Haumont A. et al., *La mobilité des citoyens. 1^{ère} partie : mobilité et modes de vie*, Paris, Institut de sociologie urbaine, 1977, 141 p.
- Joseph I., *Le passant considérable*. Paris, Librairie des méridiens, coll. « sociologie des formes », 1984, 146 p.
- Joseph. I. et al., *Gare du Nord : mode d'emploi*, Plan urbain/RATP/SNCF, 1994, 444 p.
- Kaufmann J.- Cl., *La chaleur du foyer*, Méridiens-Klincksieck, 1988.
- Knafou R., « Mobilités touristiques et de loisirs et système global des mobilités » in Bonnet M. et Desjeux D. (sous la dir. de), *Les territoires de la mobilité*, Paris, PUF, coll. « Sciences sociales et sociétés », 2000, 224 p., pp. 85-94.
- Lahire B., *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Nathan, coll. « Essais et Recherches », 1998, 271 p.
- Le Breton E., *Mobilité quotidienne et exclusion sociale. Eléments d'enquête auprès des structures d'insertion par l'activité économique et de leurs publics*, Paris, Institut pour la ville en mouvement, mars 2003, 122 p.
- Le Breton E., « Mobilités et territoires urbains, mise en perspective de quelques problèmes », in Ministère de l'Équipement, *Les Cahiers du séminaire Mobilités et territoires urbains*, septembre 2003, 124 p., pp. 13-34.
- Le Breton E., « Exclusion et immobilité : la figure de l'insulaire » in Orfeuil J.-P. (dir.), *Transports, pauvretés, exclusions*, Paris, L'Aube, coll. « Essai », 2004, 180 p., pp. 49-73.
- Ledrut R., *L'espace en question ou le nouveau monde urbain*, Anthropos, 1976, 361 p.
- Madre J.- L. et Maffre J., « La mobilité des résidents français. Panorama général et évolution » in *RTS*, n° 56, 1997, pp. 9-26.
- Marteau J.-Y., « Les enfants du voyage routard » in *Espaces*, n° 153, 1998, pp. 56-59.
- Martuccelli D., *Dominations ordinaires*, Paris, Balland, 2001, 362 p.
- Moles A., « Vers une psycho-géographie » in Bailly A., Ferras R. et Pumain D. (dir.), *Encyclopédie de géographie*, Economica, 1995 [2^{ème} édition], 1995, 1 167 p., pp. 159-187.
- Orfeuil J.-P., *Accessibilité, mobilité, inégalités : regards sur la question en France aujourd'hui*, ronéo, 26 p., 2002.
- Paul-Levy F. et de Segaud M., *Anthropologie de l'espace*, Paris, Ed. du Centre Georges-Pompidou, coll. « Alors : », 345 p.
- Potier F. et Zegel P., *Exclusions et inégalités d'accès aux loisirs et au tourisme*, rapport pour le PUCA, novembre 2002, 79 p.
- Rallet A. et Charbit Cl., *Les usages locaux d'Internet : vers de nouvelles formes de proximité et de mobilité urbaines*, Rapport pour le PUCA, 2004.
- Ramadier Th., *Construction cognitive des images de la ville. Evolution de la représentation cognitive de Paris auprès d'étudiants étrangers*, Université de Paris V, thèse de psychologie, 1997.
- Rivière C. A., « Le téléphone : un facteur d'intégration sociale » in *Economie et statistique*, n° 345, 2001 – 5, pp. 3-33

- Roché D. *L'humeur vagabonde. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Fayard, 2003, 1 031 p.
- Rouleau-Berger L., *La ville intervalle. Jeunes entre centre et banlieue*, Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Réponses sociologiques », 1991, 211 p.
- Rouquette C., « La percée du téléphone portable et d'Internet » in *Insee Première*, n° 700, février 2000.
- Rouquette C., « Un tiers des adultes ont déjà utilisé l'Internet » in *Insee Première*, n° 850, juin 2002.
- Ribeill G. et May N., *Mobilisation de la force de travail, bassins de main d'œuvre industrielle et revendication transport. Le cas de l'agglomération rouennaise*, Ministère de l'Équipement, coll. « Prospective et aménagement », 1978, 253 p.
- Schuler M. et Kaufmann V., *La mobilité comme révélateur de l'insertion sociale, un état des lieux*, PUCA, 2003.
- Schütz A., *L'étranger. Un essai de psychologie sociale*, Editions Allia, 2003 [1^{ère} édition, 1966], 77 p.
- Sencébé Y. et al., *Analyse des processus d'ancrage et des formes de territorialité des populations marquées par l'éclatement de leur lieu de travail et de résidence dans les communes à la périphérie des pôles urbains*, rapport pour le ministère de l'Équipement, PUCA, novembre 2002, 209 p.
- Simmel G., « Digressions sur l'étranger » in Grafmeyer Y. et Joseph I. (présentation de), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier, coll. « Res – champ urbain », 1984 [1^{ère} édition, 1979], pp. 53-59.
- Talbot J., « Les déplacements domicile-travail » in *Insee Première*, n° 767, avril 2001.
- Transports et société*, Actes du colloque de Royaumont des 26 et 27 avril 1978, Economica, coll. « Economie publique de l'aménagement et des transports », 1979, 731 p.
- Tarrius A., *Anthropologie du mouvement*, Caen, Paradigme, coll. « transports et communication », 1989, 185 p.
- Tarrius A., *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*, Ed. de l'Aube, coll. « Essai », 2000, 265 p.
- Urbain J.- D., *L'idiote du voyage. Histoire de touristes*, 1993, Payot, coll. « Document », 270 p. [1^{ère} édition : 1991]
- Urry J., in Institut pour la ville en mouvement – PSA Peugeot-Citroën, *Mobilités urbaines : les enjeux, les problématiques de la recherche en France et à l'étranger*, actes du séminaire de juin 2001, Paris.
- Viard J., *La société d'archipel, ou les territoires du village global*, L'Aube, coll. « Monde en cours », 1994.
- Vignal C. « Mobilités, migrations et ancrages face à la délocalisation de l'emploi », Communication au colloque *Mobilités familiales au quotidien* de l'AISLF, Lausanne, les 11 et 12 octobre 2002.
- Zeneidi-Henry D., *Les SDF. Géographie du savoir-survivre*, Paris, Ed. Bréal, coll. « d'autre part », 2002, 288 p.

Annexe méthodologique

1. Les enquêtes

Nos analyses sont fondées sur l'analyse d'entretiens réalisés à Rennes, entre juillet 2003 et février 2004, auprès de 38 personnes dont la liste est donnée ci-dessous. Il s'agissait d'entretiens d'une durée moyenne oscillant entre une heure à deux heures, enregistrés et intégralement retranscrits.

Les personnes rencontrées résident toutes à Rennes ou dans des communes de l'agglomération rennaise, hormis deux personnes résidant à Orléans. Nous les avons rencontrées dans quatre contextes différents

- pour les entretiens exploratoires, nous avons mobilisé nos réseaux personnels, sur le mode de la désignation des « amis des amis », ou des « relations des relations » ; cela concerne six personnes.

- pour les « débutants », nous avons sollicité une association étudiante de l'université Rennes 2.

- pour les autres personnes, nous avons mobilisé les responsables de la ville de Rennes en charge de la vie des quartiers, dans deux quartiers : Maurepas et les Champs-Manceaux, et le président du comité de quartier d'un autre quartier, celui du Blosne. Ce sont ces responsables qui nous orientaient vers des personnes acceptant de jouer le jeu des entretiens.

- les personnes engagées dans un « voyage initiatique » ont été enquêtées par Aline Grenier, étudiante en maîtrise de sociologie à l'université Rennes 2, sur la base d'un guide d'entretien conçu ensemble.

Nous avons également mené une exploitation secondaire d'une vingtaine d'entretiens effectués dans le cadre d'une autre enquête, financée par l'Institut pour la ville en mouvement – PSA Peugeot-Citroën, qui était centrée sur les populations en situation de grande précarité. Cette enquête a été menée au cours de l'année 2002 auprès de personnes résidant dans la grande banlieue du sud de l'agglomération parisienne¹⁴⁷.

¹⁴⁷ Le Breton E., *Mobilité quotidienne et exclusion sociale. Eléments d'enquête auprès des structures d'insertion par l'activité économique et de leurs publics*, op. cit.

2. Présentation succincte des personnes interviewées

<i>Les jeunes adultes en accès à l'autonomie (10 personnes - 5 femmes et 5 hommes)</i>					
	<i>Pseudonyme</i>	<i>Age</i>	<i>Activité</i>	<i>Statut résidentiel</i>	<i>Lieu de résidence</i>
1	Thierry	22	Etudiant de licence	Vit en cité U	Rennes
2	Charlie	21	Etudiant de maîtrise	Vit chez ses parents	Rennes
3	Annaïs	22	Etudiante de maîtrise	Vit en appartement	Rennes
4	Hélène	23	Etudiante de maîtrise	Appartement en colocation	Rennes
5	Nadia	22	Etudiante de maîtrise	Appartement autonome	Commune de seconde couronne
6	Stéphanie	21	Etudiante de maîtrise	Vit en appartement en couple Son ami travaille	Commune de première couronne
7	Corinne	26	Etudiant de maîtrise	Vit en appartement en couple Son amie travaille	Rennes
8	Aurélié	28	Etudiante de maîtrise	Appartement en colocation	Rennes
9	Grégoire	18	Etudiant en 1 ^{ère} année	Vit en studio	Rennes
10	Stéphane	24	Etudiant en DESS	Habite un appartement avec sa compagne	Rennes

<p style="text-align: center;"><i>Les adultes</i> (15 personnes – 7 femmes et 8 hommes)</p>					
	<i>Pseudonyme</i>	<i>Age</i>	<i>Activité</i>	<i>Situation personnelle</i>	<i>Lieu de résidence</i>
11	Mireille	53	Employée	Mariée, 3 enfants	Collectif dans un quartier de périphérie
12	Bruno	47	Formateur d'adultes	Marié, 2 enfants	Maison dans un quartier de périphérie
13	Pierre	32	Chargé de mission au conseil général d'Ile et Vilaine	Marié sans enfant	Collectif dans un quartier de périphérie
14	Françoise	47	Institutrice	Divorcée, une fille	Collectif dans un quartier de périphérie
15	Gabriel	42	Officier de l'armée de terre	Marié, trois enfants	Maison dans une commune de première couronne
16	Jean-Marie	47	Ingénieur	Divorcé, deux enfants	Maison dans une commune de première couronne
17	Gérard	53	Collaborateur d'architecte	Marié, deux enfants	Collectif dans un quartier péricentral
18	Catherine	41	Documentaliste	Mariée, un enfant	Collectif dans le centre
19	Michel	39	Professeur de lycée	Célibataire sans enfant	Maison dans un quartier péricentral
20	Patrick	30	Etudiant de troisième cycle	Vit en couple avec un enfant	Collectif dans un quartier péricentral
21	Martine	47	Intermittente du spectacle	Vit en couple, deux enfants	Maison dans le centre

22	Constant	55	Ouvrier dans une entreprise publique	Marié, 4 enfants	Collectif dans un quartier péricentral
23	Andrée	48	Contrat emploi consolidé	Divorcée, une fille	Collectif dans le centre
24	Emilie	37	Chargée d'études	Vit en couple sans enfant	Collectif dans le centre
25	Louise	48	Ouvrière d'entretien	Mariée, trois enfants	Collectif dans un quartier péricentral

<i>Les jeunes ayant pratiqué un voyage initiatique (13 personnes – 8 femmes et 5 hommes)</i>					
	<i>Pseudonyme</i>	<i>Age*</i>	<i>Activité*</i>	<i>Situation personnelle*</i>	<i>Lieu de résidence*</i>
26	Yann	30	Ouvrier à temps partiel en usine	Vit en couple dans un appartement, un enfant	Rennes
27	Marie-Laure	26	Chargée de mission à la chambre régionale de l'économie sociale	Vit en couple dans un appartement	Rennes
28	Vincent	30	Technicien dans une station de surveillance de la pollution de l'air	Vit en couple dans un appartement	Rennes
29	Régis	21	Etudiant en licence STAPS	Vit seule en studio	Rennes
30	Michael	30	Professeur de lycée	Vit en couple en appartement	Commune de première couronne
31	Mathilde	24	Prépare le concours de conseillère d'éducation principale	Vit chez ses parents	Commune de première couronne
32	Aude	21	Etudiante en école d'environnement	Vit seule en studio	Rennes

33	Justine	21	Étudiante en IUP info-com	Appartement en colocation	Rennes
34	Pauline	20	Étudiante en 2 ^{ème} année de langue	Appartement en colocation	Rennes
35	Mathieu	25	Graphiste dans une association culturelle	Vit en couple dans un appartement	Rennes
36	Catherine	25	Secrétaire médicale	Vit seule dans un appartement	Orléans
37	Séverine	28	Technicienne dans un laboratoire auto	Vit en couple dans un appartement	Commune de première couronne
38	Sandra	30	Attachée commerciale	Vit seule en appartement	Orléans

* au moment de l'enquête

3. Tableau de synthèse

	<i>Femmes</i>	<i>Hommes</i>	<i>Total</i>
<i>De 18 à 30 ans</i>	14	9	23
<i>De 30 à 55 ans</i>	7	8	15
<i>Total</i>	21	17	38

4. Les guides d'entretien

Nous ne mentionnons que les items principaux.

Le guide d'entretien mis en œuvre auprès des « débutant » et des adultes

Le parcours résidentiel depuis la naissance ;
 les raisons des déménagements ;
 Les liens sont-ils gardés avec les lieux ;

Le ou les déménagements préférés ; les raisons de la préférence ;
 Les déménagements les plus difficiles, les plus douloureux ; les raisons des difficultés

Les lieux qui comptent le plus pour la personne ; les lieux qui ont le plus d'importance pour la personne ;

Les rapports pratiques avec ces lieux : où, quand, combien de fois, avec qui, comment ;

Les endroits que la personne fréquente le plus dans sa vie actuelle :

- dans le domaine du travail et/ou de la recherche d'emploi
- dans le domaine du hors travail : loisirs, amis, vacances
- dans le domaine « personnel » et intime ; les endroits dans lesquels on va quand on a envie d'être seul, d'être tranquille

Parmi tous ces lieux, ceux que la personne préfère et pourquoi ; ceux la personne apprécie le moins et pourquoi ;

Les voyages à l'étranger ; leur cadre ; ce qu'il en reste dans la vie quotidienne.

Le guide d'entretien mis en œuvre auprès des personnes ayant pratiqué un voyage initiatique

Les grandes étapes du parcours résidentiel depuis la naissance ;

Les conditions du passage à l'autonomie résidentielle ;

Les pratiques de voyage avec les parents ;

Le contenu du voyage dans ses éléments les plus marquants ; pour les personnes étant parties à plusieurs reprises, l'entretien était principalement centré sur le premier voyage « initiatique » effectué mais abordait aussi les autres.

Pourquoi ce voyage est intervenu à ce moment de la vie de la personne ;

Quel était son contexte au niveau des rapports de la personne avec sa famille, de sa situation professionnelle ou d'étude d'alors, de sa vie amoureuse, d'un engagement ou d'un désir d'engagement politique au sens très large du terme ;

Avec le recul, les éléments les plus marquants (dans tous les domaines) qui restent de cette expérience ;

Les transformations de soi initiées par l'expérience du voyage.
